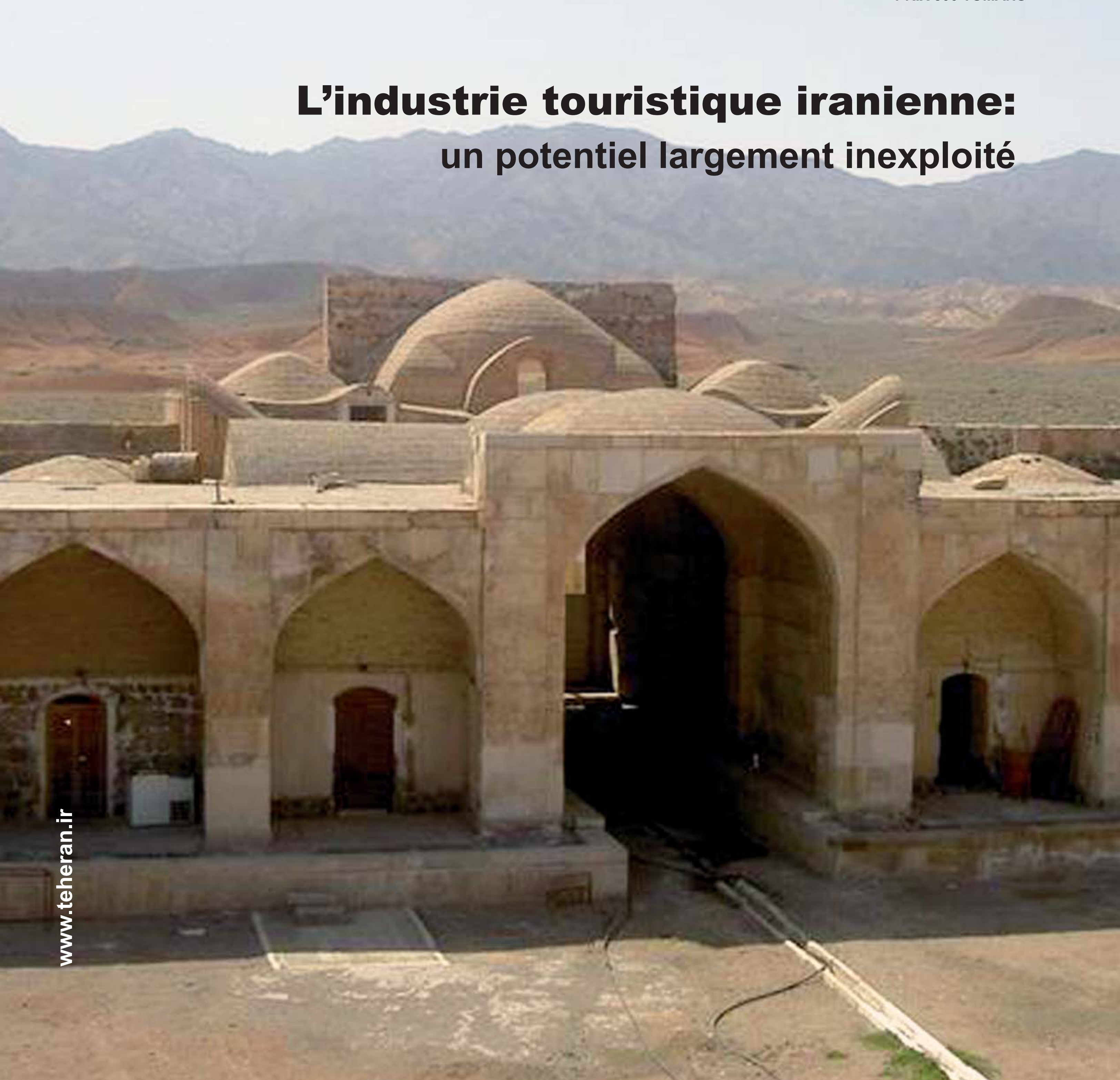
LA REVUE DE
TEHERAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 35, Octobre 2008, 3e ANNEE
PRIX 500 TOMANS

L'industrie touristique iranienne: un potentiel largement inexploité



www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad Mohammadi

Secrétaires de rédaction
Amélie Neuve-Eglise
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Djamileh Zia
Samira Fakhariyan
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Saeed Kamali Dehghan
Babak Ershadi

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction française
Béatrice Tréhard

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani

Photo
Mortéza Johari

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: mail@teheran.ir

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:

***Caravansérail Shâh Abbâsi* (*Qasr-e Nâder*), Kavir-e markazi (désert central) au sud de Varâmin.**



Premier mensuel iranien en langue française
N° 35 - Mehr 1387 / Octobre 2008
Troisième année
Prix 500 Tomans

Sommaire

L'industrie du tourisme en Iran: une modernisation insuffisante?

Arefeh HEDJAZI

Le tourisme s'est transformé, depuis l'avènement des congés payés, le développement de la société de consommation, et la "révolution des transports" au niveau mondial, en une industrie en pleine expansion. Ainsi, aujourd'hui, une part souvent importante du PIB de nombreux pays est redevable au développement de cette industrie. En Iran, les politiques mises à exécution avant et après la Révolution islamique ont toujours tendu vers un développement de l'immense potentiel touristique du pays, qui fut néanmoins souvent ralenti par certaines préoccupations d'ordre politique et idéologique. Cela dit, depuis 1988, fin de la guerre imposée par l'Irak, l'extension du tourisme et de l'hôtellerie est l'un des buts poursuivis par les divers plans quinquennaux de développement.

Avec douze sites inscrits au patrimoine de l'Unesco et plus de cinquante sites proposés pour figurer dans cette liste, ainsi qu'un site à inscrire au titre de huitième merveille du monde, l'Iran est doté d'un patrimoine historique et naturel exceptionnel, respectivement le dixième et le cinquième mondial en termes de potentiel touristique. Pourtant, la part de ce pays dans les échanges et les revenus touristiques internationaux est de 1%, tandis que l'Iran ne se situe qu'en 57e position des destinations touristiques, chiffre qui subit des fluctuations inattendues et inquiétantes, impropres à rassurer les financeurs potentiels. Alors que 5,1% du PIB mondial comprend les revenus directement liés aux activités touristiques, ce chiffre reflète assez bien la faiblesse de l'Iran dans ce domaine compétitif et en plein développement, faiblesse qui s'explique par plusieurs raisons.

Les grandes crises que l'Iran a connu lors de ces trois dernières décennies, la Révolution islamique et le changement des valeurs sociales, les modifications des relations internationales entretenues en raison du changement total des données sociopolitiques internes, la guerre défensive contre l'Irak qui dura plus de huit ans, puis l'économie d'après guerre et le lent travail de reconstruction qui débuta n'ont guère formé un tableau social, économique et politique permettant le développement de cette industrie. Pourtant, l'aspect religieux d'une culture ne constitue pas un obstacle sérieux au tourisme, ainsi peut-on donner l'exemple de l'Egypte, de la Malaisie ou de la Turquie qui sont témoin d'une nette augmentation des entrées touristiques.

Autre raison primordiale: l'établissement en Iran d'un gouvernement qui, en raison de son idéologie religieuse et ses positions valorisant l'indépendance et l'aide aux pays pauvres et opprimés, dans un climat mondial marqué par la rivalité des deux "grands" du monde bipolaire et un libéralisme économique qui

laisse exsangue le Tiers monde, a très vite eu pour conséquence l'animosité des grandes puissances, qui usèrent de tous les moyens pour exprimer leur mécontentement profond par rapport à ce nouvel Etat islamique. Dans ces conditions, un embargo tacite fut imposé sur tout ce qui provenait de l'Iran et l'image véhiculée, - encore aujourd'hui - par les médias occidentaux contribua à donner l'image d'un pays arriéré, dangereux, aux habitants fanatiques et xénophobes dissuadant toute velléité de voyage en Iran. Ces considérations mises à part, il est également avéré que les gouvernements successifs venus au pouvoir après la guerre, depuis 1988, n'ont pas accordé un intérêt suffisant au potentiel du pays dans ce secteur, et seule une infime partie des projets définis par le troisième plan de développement quinquennal 2000-2005, qui permit l'essentiel des réformes en matière de développement du potentiel touristique, ont été exécutés.

En réalité, les problèmes entravant le développement du tourisme sont essentiellement d'ordre matériel, telles que l'insuffisance de publicité et de la promotion des différents sites touristiques iraniens, mauvaise image véhiculée par les mass média, faiblesse des infrastructures, personnel non-qualifié, insuffisances des structures d'accueil, etc. Cependant de grands avancements ont été effectués en la matière, en particulier depuis les cinq dernières années, où la privatisation et la passation de pouvoir des grandes sociétés étatiques, inefficaces, aux entreprises privées, dynamiques et novatrices, dans un climat de concurrence, ont permis l'essor du financement privé dans ce secteur.

Les grandes crises que l'Iran a connu lors de ces trois dernières décennies, la Révolution islamique et le changement des valeurs sociales, les modifications des relations internationales entretenues en raison du changement total des données sociopolitiques internes, la guerre défensive contre l'Irak qui dura plus de huit ans, puis l'économie d'après guerre et le lent travail de reconstruction qui débuta n'ont guère formé un tableau social, économique et politique permettant le développement de cette industrie.



Télécabine à Namak-Abroud, nord de l'Iran

Photo: Saeed Naghibi

Les politiques mises à exécution depuis l'an 2000

Le troisième plan de développement quinquennal prévoyait certaines réformes pour le développement de l'industrie du tourisme. Le fusionnement des deux grandes administrations consacrées au tourisme, - l'Organisation du Patrimoine culturel et l'Organisation du Tourisme iranien -, placées sous la direction du ministère de la Guidance islamique, la privatisation du secteur touristique, l'encouragement des investissements nationaux ou étrangers par la réforme des lois contraignantes en la matière, la construction et la rénovation des infrastructures d'accueil, l'aménagement des sites naturels et historiques, le développement du tourisme islamique et religieux, le développement du tourisme par l'aménagement des anciennes voies de communication telles que la Route de la Soie, le rassemblement d'une documentation exhaustive concernant les sites historiques et la préparation de guides divers, le développement de l'enseignement du personnel, la conformité aux normes internationales en matière de gestion du tourisme, le développement de la promotion du tourisme en Iran et la redéfinition de la place de la culture au sein de la société iranienne formaient l'essentiel des réformes concernées. Le but était de valoriser l'industrie du tourisme en tant que source importante de revenus non pétroliers, et le plus important moyen également d'instaurer efficacement ce qui avait été qualifié de "dialogue des civilisations". Cela dit, même si une partie des buts prévus furent atteints, le chiffre d'affaires d'un milliard deux cent millions de dollars est loin des dix huit milliards de dollars prévus. Ainsi, en 2007, seuls sept cent mille voyageurs étrangers ont visité l'Iran, parmi lesquels figurent avant tout des afghans et des voyageurs en provenance des pays arabes voisins, et une part infime de touristes occidentaux.

Les problèmes entravant le développement du tourisme sont essentiellement d'ordre matériel, telles que l'insuffisance de publicité et de la promotion des différents sites touristiques iraniens, mauvaise image véhiculée par les mass média, faiblesse des infrastructures, personnel non-qualifié, insuffisances des structures d'accueil, etc.



Les mangroves de l'île de Gheshm, Golfe persique



Une citadelle de l'île de Gheshm, Golfe persique

Photo: Fariborz

Pourtant, le constant développement de cette industrie en Iran permet d'être optimiste, et ce d'autant plus que dès à présent, la mise à exécution effective de l'article 144, qui prévoit la privatisation d'une grande partie du secteur public, a insufflé un nouvel esprit dans le domaine compétitif de l'industrie touristique. Les investissements ont augmenté, plusieurs dizaines de sociétés et d'agences de voyage aux grands capitaux se sont lancées sur ce marché. Cet afflux de capitaux est d'autant plus important qu'il comprend également des investissements internationaux, malgré les menaces et le durcissement des sanctions contre l'Iran. Ainsi, l'Iran connaît depuis 2003 une croissance de son activité touristique constante de plus de 4%, chiffre intéressant même si les autres pays de la région ont des chiffres de croissance pour la plupart plus élevés.

Quoiqu'il en soit, nous sommes aujourd'hui témoins d'un réel effort de développement dans ce secteur. La création de nombreux centres et agences de tourisme, d'associations touristiques, de comités permettant l'échange de points de vue et de services entre l'administration et les professionnels du voyage, le développement rapide de nouvelles formes de voyages telles que le tourisme désertique au centre de l'Iran, le tourisme maritime dans le Golfe persique, - dont les beautés naturelles et les ressources archéologiques sont pour la plupart encore peu connues -, le trekking, l'alpinisme, l'écotourisme, les nombreux investissements iraniens et étrangers dans le domaine de l'hôtellerie, l'aménagement des infrastructures de voyages tels que le développement des compagnies aériennes nationales, du réseau du chemin de fer national, l'élargissement des routes et la croissance de la demande dans le secteur de l'enseignement des diverses spécialités du voyage démontrent le dynamisme de cette industrie en Iran. Il faut donc être optimiste et espérer que l'esprit millénaire du voyage en Iran pourra bientôt jouir d'un souffle nouveau. ■

Sources:
WTTC, Tourism Satellite Accounting research 2008, Iran travel and tourism, http://www.wttc.org/bin/pdf/temp/iran.html
"Avalin hamâyesh-e beynol mellali forsathây-e sarmây-e gozâri dar san'at-e gardechgari-e Irân", Mosaferân Magazine, numéro 40, août-septembre 2007.
http://www.mojnews.com
http://chtn.ir/WebForms/Fa/News/NewsInfo.aspx?ID=20365
http://www.sommets-tourisme.org/f/sommetsG/troisieme-sommet/actes/pluss.html

Le tourisme religieux, "clé de voûte" du secteur touristique iranien?

Sarah MIRDAMADI

Outre ses nombreuses richesses naturelles et culturelles, l'Iran dispose d'un autre atout pouvant favoriser le développement de son secteur touristique: la présence de nombreux sites et sanctuaires religieux qui attirent chaque année des centaines de milliers de pèlerins chiites iraniens, mais également d'Irak, du Pakistan, d'Arabie Saoudite et des pays du Golfe persique et a favorisé depuis déjà plusieurs siècles le développement de ce que l'on pourrait appeler un "tourisme religieux"[1]. Si, en persan, le tourisme est traduit par le mot "*jahângardi*" ou "*gardeshgari*" qui évoque la même idée de "tour", ce que nous appellerons à défaut ici le tourisme religieux est davantage exprimé par la notion de "*ziyârat*" évoquant en persan à la fois l'idée de "visite" et de "pèlerinage". Véritable pilier de l'immense potentiel touristique de l'Iran, le tourisme religieux est au centre de nombreux enjeux économiques, commerciaux ainsi que socio-culturels. Cependant, ce secteur souffre toujours d'un manque cruel d'infrastructures qui empêche le développement de l'ensemble de ses potentialités, dans un contexte où l'afflux des pèlerins nationaux et internationaux ne cesse de croître.

Sens général du pèlerinage et panorama des sites iraniens

Le pèlerinage est central dans l'islam. Outre le pèlerinage obligatoire à la Mecque (*hajj*) qui constitue l'un des cinq piliers, le chiisme encourage vivement les visites (*ziyârat*) aux sanctuaires des Imâms et autres grandes personnalités religieuses du chiisme, qui constituent des intercesseurs essentiel des requêtes des pèlerins. De façon générale, la visite de tombes est recommandée par l'islam, en ce qu'elle est censée rappeler la fin de l'homme et sa prochaine vie dans l'au-delà. Outre leur dimension religieuse, la richesse artistique et historique de ces lieux attire également de nombreux touristes iraniens et étrangers intéressés par la culture et l'architecture islamique. Si les villes saintes de Mashhad, où est enterré l'Imâm Rezâ, huitième imâm du chiisme duodécimain[2], et de Qom, ou repose Fâtima Ma'souma, sœur de ce dernier, constituent les deux pôles principaux du tourisme religieux iranien, ce pays n'en abrite pas moins de nombreux autres sanctuaires, mausolées et mosquées attirant chaque année plusieurs centaines de milliers de pèlerins. On peut notamment citer le mausolée de Shâh Abdolazim, descendant de l'Imâm Hassan, mort en martyr au IXe siècle, situé à Shahr-e Rey au sud de Téhéran, le mausolée Shâh Cherâgh à Shirâz, l'Imâmzâdeh[3] Esmâ'il à Ispahan, dont l'origine du bâtiment remonterait au début de l'Islam et le minaret ainsi que les extensions réalisées ultérieurement de l'époque seldjoukide, l'Imâmzâdeh Sâleh à Tajrish… ainsi qu'une multitude de sanctuaires édifiés à la mémoire de descendants d'Imâms ou de grandes personnalités religieuses. Enfin, le mausolée de l'Imâm Khomeiny, situé au sud de Téhéran, constitue également une étape lors des tours organisés pour les

pèlerins étrangers tout en faisant office de lieu de repos pour de nombreux voyageurs.

Mashhad, première ville sainte d'Iran

La première ville sainte d'Iran, qui abrite le sanctuaire[4] de l'Imâm Rezâ, huitième imâm chiite, accueille près de 20 millions de pèlerins par an. L'ensemble abrite également plusieurs écoles théologiques ainsi qu'un musée rassemblant notamment de nombreux trésors de la miniature perse et de vieux manuscrits calligraphiés. Le mausolée et l'ensemble des institutions qui lui sont rattachées sont gérés administrativement par l'organisation Ostan Qods Razavi, qui est essentiellement financée par des donations.

Seconde ville d'Iran de par sa taille et le nombre de ses habitants, Mashhad n'était qu'un petit village appelé Sanâbâd au début du IXe siècle. Par la suite, la construction du sanctuaire de l'Imâm Rezâ favorisa un afflux de pèlerins qui contribua au développement de la ville par la suite rebaptisée "*Mashhad al-Razavi*" c'est-à-dire "lieu du martyr de l'Imâm Rezâ". La ville connut plusieurs invasions et le sanctuaire lui-même fut détruit et reconstruit à plusieurs reprises. A l'instar de Qom, elle connut un prodigieux développement sous la dynastie safavide, durant laquelle furent également construites plusieurs grandes écoles religieuses à proximité du sanctuaire. Les derniers dégâts importants subis par le sanctuaire remontent à son bombardement par les Russes en 1912.

La ville comporte également d'autres attractions telles que la célèbre mosquée

Si les villes saintes de Mashhad, où est enterré l'Imâm Rezâ, huitième imâm du chiisme duodécimain, et de Qom, ou repose Fâtima Ma'souma, sœur de ce dernier, constituent les deux pôles principaux du tourisme religieux iranien, ce pays n'en abrite pas moins de nombreux autres sanctuaires, mausolées et mosquées attirant chaque année plusieurs centaines de milliers de pèlerins.



Sanctuaire de l'Imâm Rezâ à Mashhad

Sacredsites

Qom constitue également l'une des principales destinations des pèlerins iraniens et étrangers venant essentiellement de Bahreïn, du Koweït, du Qatar, du Liban, de l'Arabie Saoudite, dont le nombre a été estimé à environ 12 millions par an.

Les efforts des autorités se sont portés sur l'amélioration des infrastructures à proximité de ces autres lieux touristiques afin d'associer le tourisme religieux à un tourisme plus "classique" consistant à découvrir la richesse du milieu naturel de la province.

de Goharshâd datant du XVe siècle, ainsi que des sites touristiques situés aux environs, tels que les tombes des poètes 'Attâr et Khayyâm à Neyshâbour, ou encore celle de Ferdowsi à Tûs. La ville de Mashhad dispose également de grands parcs et de grands centres commerciaux modernes ont été construits au cours de ces dernières années.

La ville est desservie par de nombreux autobus, plusieurs liaisons ferroviaires quotidiennes, ainsi que par l'aéroport international de Mashhad qui assure des liaisons nationales et internationales, essentiellement avec les pays arabes environnants.

Cependant, il reste encore beaucoup à faire afin que l'offre puisse répondre à la demande massive des pèlerins, les Iraniens eux-mêmes devant réserver leur billet d'avion ou de train parfois plusieurs semaines à l'avance dans l'espoir d'avoir une place, ou avoir recours à des vols "charters" qui coûtent le double du prix normal - quand eux aussi n'affichent pas complet. Un manque d'infrastructures dans le domaine hôtelier limite également l'afflux des pèlerins et entrave l'application d'une politique gouvernementale cherchant à faire de l'Iran un lieu de passage des pèlerins désirant effectuer leur "Hajj" ou le Grand Pèlerinage en Arabie Saoudite, leur permettant de visiter plusieurs sanctuaires religieux importants en chemin.

La ville sainte de Qom, centre théologique de l'Iran

Haut centre théologique du pays abritant le sanctuaire de Fâtima Ma'souma, sœur de l'Imâm Rezâ, Qom constitue également l'une des principales destinations des pèlerins iraniens et étrangers venant essentiellement de Bahreïn, du Koweït, du Qatar, du Liban, de l'Arabie Saoudite, dont le nombre a été estimé à environ 12 millions par an.[5]

"Kom" était déjà une ville avant l'émergence de l'islam, comme l'attestent plusieurs découvertes archéologiques de monuments remontant au cinquième millénaire av. J.-C.; elle prit le nom de "Qom" peu après sa conquête par les Arabes au VIIe siècle. La cité connut un développement important jusqu'aux invasions mongoles, où elle fut quasiment détruite, pour connaître de nouveau une période faste à la fin du XIVe siècle et s'affirmer comme un centre religieux et théologique important sous les Safavides, qui construisirent le sanctuaire actuel où repose Fâtima Ma'souma. La ville subit d'importantes destructions lors des invasions afghanes et paya un lourd tribut à l'issue de la lutte de pouvoir entre les dynasties zand et qâdjâre, avant de connaître une nouvelle ère de prospérité durant le règne de cette dernière. Au XXe siècle, Qom fut également le foyer de l'organisation de la résistance au régime du Shâh par l'Imam Khomeiny, pour demeurer aujourd'hui le centre religieux et théologique le plus important du chiisme.

Outre le sanctuaire de Fâtima Ma'souma, la ville et ses environs comportent de nombreuses attractions tels que la mosquée du vendredi, le bazar, le musée du sanctuaire - l'un des plus vieux d'Iran, rassemblant de nombreuses miniatures et objets artisanaux anciens , ainsi que des sites naturels tels que le grand lac salé Namak et les grottes Kahak et Vashnuh. Les efforts des autorités se sont donc portés sur l'amélioration des infrastructures à proximité de ces autres lieux touristiques afin d'associer le

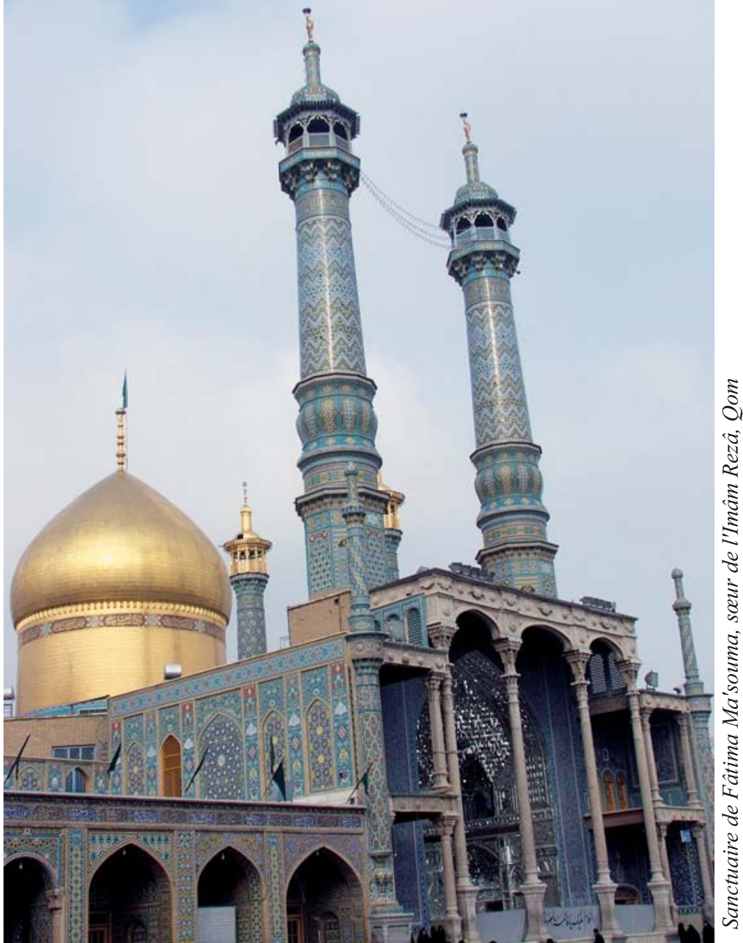
tourisme religieux à un tourisme plus "classique" consistant à découvrir la richesse du milieu naturel de la province. La ville même abrite également plusieurs Imâmzâdeh (Imâmzâdeh Ali Ebne Ja'far, Hamzeh, Esmâ'il, Soltân Mohammad Sharif…) mais également la bibliothèque Mar'ashi Nadjafi, qui rassemble plusieurs centaines de milliers de vieux manuscrits originaux et copiés, ou encore, près du sanctuaire, l'Ecole Feizieh (*Madresseh Feizieh*), haut centre historique d'études islamiques. Qom abrite aussi de nombreux séminaires chiites qui attirent de nombreux étudiants étrangers chaque année et font de cette ville l'un des plus importants centres théologiques de la zone avec Nadjaf. Près de 50 000 étudiants venant de 70 pays différents y étudieraient la théologie. Qom dispose également de séminaires destinés aux étudiants non chiites. Enfin, la présence de la mosquée de Jamkarân à une dizaine de kilomètres au sud-est de Qom constitue également un haut lieu de pèlerinage chiite, particulièrement les mardis soirs, jour ou un sheikh nommé Hasan Jamkarâni reçu la visite de l'Imâm "Mahdi", le Douzième imam attendu des chiites, durant le mois de Ramadan de l'an 984.

Le rôle des Irakiens

Durant les années du règne de Saddam et au cours de ces dernières années, de nombreux irakiens chiites ont choisi de s'établir à Mashhad et à Qom pour fuir l'instabilité et les violences de leur pays, choix leur permettant également de vivre à proximité de l'un des hauts lieux saints du chiisme et aux côtés de personnes partageant leur foi, en toute sécurité, loin des tensions interconfessionnelles locales. Le but premier n'est donc ici pas le "tourisme" à proprement parler, mais bel et bien la recherche de meilleures conditions de vie à plus ou moins long terme. Du fait des liens d'entraide au sein de la communauté chiite et de l'accueil plutôt favorable qui leur est réservé et malgré la barrière linguistique, beaucoup d'immigrés irakiens se sentent ainsi plus proches des iraniens que de leurs compatriotes sunnites avec qui ils partagent néanmoins la langue, la nationalité et l'ethnicité.

De façon plus générale, à la suite de la réouverture des frontières et de la restauration des liens culturo-économiques entre les deux pays après la chute de Saddam, de nombreux irakiens se rendent désormais en Iran, venant ainsi

De nombreux irakiens chiites ont choisi de s'établir à Mashhad et à Qom pour fuir l'instabilité et les violences de leur pays, choix leur permettant également de vivre à proximité de l'un des hauts lieux saints du chiisme et aux côtés de personnes partageant leur foi, en toute sécurité, loin des tensions interconfessionnelles locales.



Sanctuaire de Fâtima Ma'souma, sœur de l'Imâm Rezâ, Qom

Photo: Mohammad-Amin Youssefi

contrebalancer les flux de milliers de pèlerins iraniens chiites visitant annuellement les villes saintes de Nadjaf et de Kerbala. Ainsi, près de 750 000 irakiens auraient voyagé en Iran depuis la chute de Saddam grâce à l'obtention relativement aisée de visas de pèlerinage de trois mois, nombre d'entre eux n'hésitant cependant pas à prolonger leur séjour pour profiter quelques temps d'une atmosphère plus pacifiée, ou encore se faire soigner ou suivre des cours de théologie.[6]

Mashhad et Qom leur offrent également certaines facilités, bien que sommaires; les plus défavorisés ayant la possibilité de dormir gratuitement au sein de mosquées spécialement destinées à les accueillir. Ils y trouvent le plus souvent des ouvrages consacrés à l'Imam Khomeiny et certains de ses discours traduits en arabe, ceci dans le but de promouvoir les valeurs de la République islamique et d'achever la discréditation et la délégitimisation de la guerre instiguée par Saddam Hussein contre l'Iran. Cet accueil est donc inséparable d'une certaine propagation des valeurs de la révolution de 1979 et des principes fondateurs du chiisme en général. Plusieurs milliers d'Irakiens effectuent ainsi de constantes allées-et-venues tous les trois mois pour renouveler leurs visas, sans compter les milliers d'autres demeurant illégalement en Iran.

Les problèmes liés à un manque d'infrastructures

Le "tourisme religieux" est au centre d'importants enjeux financiers, et à titre d'exemple, l'afflux perpétuel des pèlerins à Mashhad rapporterait à la ville près de 2 000 billions de rials de profits par an.[7] Les recettes dégagées par les pèlerinages ont favorisé l'émergence d'une véritable "économie morale" du pèlerinage. En outre, le pèlerinage s'accompagne de certaines activités



Mosquée de Jamkarân située à quelques kilomètres au sud-est de Qom

Beautiesofiran

extra-religieuses - achats, divertissements…- qui représentent d'importants enjeux financiers, mais également socioculturels et éthiques, tout en ayant des retombées positives dans le secteur de l'emploi et du commerce. Face à l'ampleur de l'enjeu, près de 14 ministères et de nombreux organismes annexes s'efforcent de promouvoir le tourisme religieux et de répondre à la demande croissante d'infrastructures aux côtés de l'organisation de l'héritage culturel iranien et de l'Organisation du Tourisme.

Cependant, malgré ces efforts et faute d'infrastructures hôtelières en nombre suffisant, de nombreux lieux de pèlerinage ne parviennent pas à répondre à l'afflux constant des pèlerins. Ainsi, à Mashhad comme à Qom, le manque d'infrastructures hôtelières limite fortement l'afflux des pèlerins; concernant cette dernière, beaucoup d'Iraniens venus de Téhéran ou des alentours choisissent de ne passer que quelques heures dans la ville.

Parmi les problèmes majeurs, nous pouvons également évoquer le manque d'infrastructures routières et de routes praticables menant aux attractions "hors sentiers battus", le nombre insuffisant de personnel formé, le manque de publicité concernant l'ensemble des sites touristiques à proximité d'un lieu saint, tant sur place (offices de tourismes) qu'au travers de brochures et de sites internet présentant l'ensemble des sites en plusieurs langues… A ce titre, l'organisation d'une conférence internationale consacrée au tourisme dans les pays islamiques en mars 2007 a permis de mettre en lumière certaines difficultés existantes, sans que des politiques concrètes aient forcément suivi par la suite… Il reste en effet beaucoup à faire afin de valoriser l'ensemble des lieux de pèlerinage présents en Iran, un secteur qui, en l'absence d'un réel développement d'un tourisme strictement culturel, peut être considéré comme la véritable clé de voûte du tourisme de ce pays. Ainsi, si le tourisme étranger non religieux reste soumis à l'évolution de la situation internationale et fragilisée par l'image négative de l'Iran hors du pays, le tourisme religieux demeure largement imperméable à ces phénomènes et la croissance inlassable du nombre de pèlerins offre des conditions plus que favorables à la réalisation d'investissements sur le long terme, notamment dans le domaine hôtelier et des transports. L'Iran pourrait également s'efforcer d'attirer certains financements étrangers, notamment au travers de la Banque Islamique de développement ou autres institutions islamiques de développement internationales.

Parmi les priorités futures, nous pourrions également évoquer la nécessité de faciliter les possibilités d'investissement du secteur privé dans ce secteur, de mettre en valeur des sites situés dans des régions plus reculées et donc plus difficiles d'accès, ainsi que de faciliter l'octroi de visas aux pèlerins étrangers. De façon plus générale, le développement du secteur touristique pourrait permettre de diversifier une économie trop dépendante des revenus issus des exportations de pétrole ainsi que de mieux faire découvrir la richesse du patrimoine religio-culturel iranien aux chiites comme aux non-chiites. ■

---

1. Cette notion est en soi discutable, étant donné qu'il n'existe pas vraiment de "tourisme laïc" auquel pourrait s'opposer cette notion.
2. L'Imâm Rezâ (Ali ibn Moussa al-Rida) fut empoisonné par le calife abbaside al-Ma'moun.
3. Imâmzâdeh signifie "descendant d'un Imâm".
4. Ce sanctuaire date du IXe siècle.
5. Selon Heidarabadi, Seyed Mahdi in "Strategies for planning domestic and international tourism development of Qom Province with emphasis on religious Tourism", Luleå tekniska universitet, 2008.
6. Cette facilité dans l'octroi des visas a notamment été motivée par la volonté du gouvernement iranien d'étendre son influence au sein de la population irakienne chiite, et propose également certaines facilités notamment dans l'accès au logement et aux soins médicaux.
7. Selon un rapport de l'ISNA.

Le tourisme hôtelier en Iran, acteur du renouveau de l'architecture de terre

Mireille FERREIRA

La sauvegarde du patrimoine architectural traditionnel est, dans de nombreux pays, un des rôles dévolus au secteur de l'hôtellerie. L'Iran n'échappe pas à cette règle, pour le plus grand plaisir des visiteurs en quête de sites remarquables. Nous assistons, depuis quelques années, à la réhabilitation, un peu partout dans le pays, d'édifices de terre jusque là laissés à l'abandon et qui reprennent vie pour faire face aux besoins de l'industrie touristique.

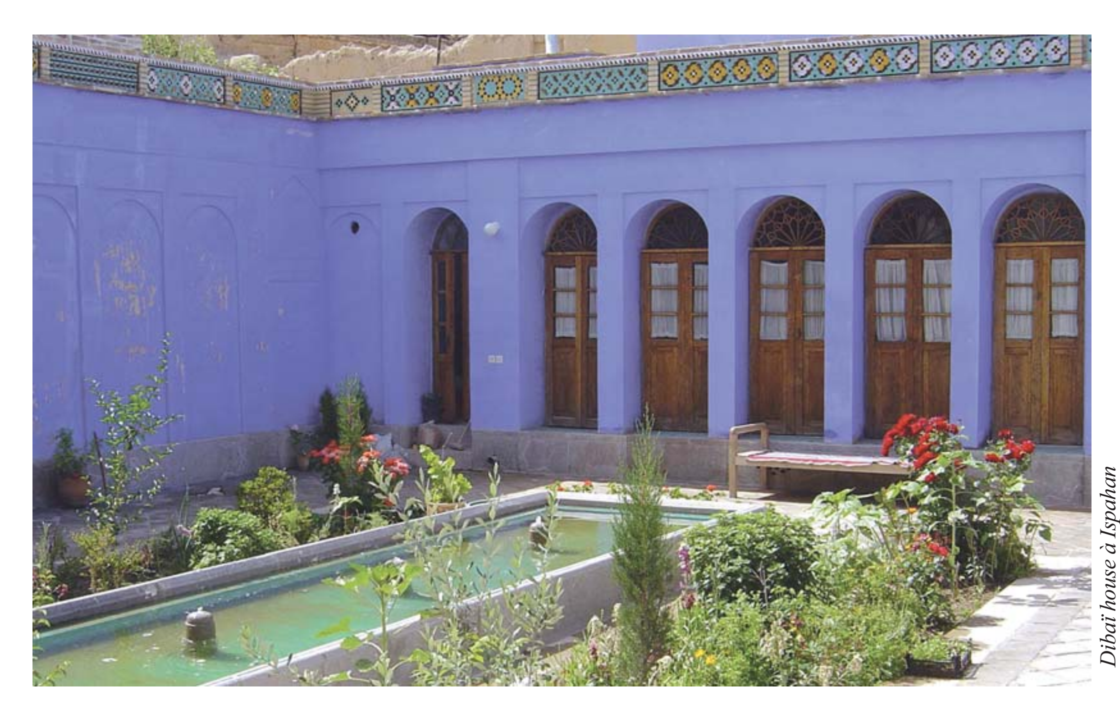
De nombreuses initiatives en faveur de la sauvegarde de ce patrimoine exceptionnel - qu'elles soient l'œuvre d'organisations publiques, nationales, municipales ou régionales ou encore d'associations culturelles ou d'ordre privé - sont à saluer, même si elles ne concernent qu'une partie infime de l'architecture de terre iranienne. Le reste est irrémédiablement perdu, faute d'entretien.

Des restaurants ou des hôtels ont été aménagés avec goût, dans des lieux historiques tels que la citadelle de Googad à Golpâyegân. D'autres occupent d'anciens caravansérails - qui sont ainsi rendus à leur vocation d'origine - comme celui de Meybod, près de Yazd ou d'un autre près de



Le caravanserail Dar-e Gatchin dans le désert de Varâmin

Photos: Mireille Ferreira



Dibaï house à Ispahan

Tabriz, situé sur la route menant aux ensembles monastiques arméniens, récemment inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco. Des maisons d'époque safavide ou qâdjâre comme à Yazd ou à Kashan, ou encore des anciens hammams comme à Kerman, Zanjan, Yazd, remplissent désormais cette nouvelle fonction.

La ville de Kashan, qui manque cruellement d'hébergements dignes de recevoir les visiteurs de son riche patrimoine architectural, s'est récemment enrichie d'un hôtel aménagé dans une belle et vaste demeure historique, face à la mosquée Aghâ Bozorg, dans le quartier des maisons d'époques safavide et qâdjâre, ouvertes à la visite.

A Ispahan, la maison Dibaï, belle demeure safavide datant de 1670, a fait l'objet d'une belle restauration par sa propriétaire, Sufi Shahidzâdeh, qui veille personnellement au confort de ses hôtes avec l'aide de sa fille. A Ispahan encore, le visiteur peut trouver du repos dans le calme de la belle cour du splendide hôtel traditionnel situé près de la mosquée Ali, à quelques minutes de la place de l'Imam, ou encore dans celle de la résidence historique Bekhradi. Dans l'oasis de Garmeh, entre déserts du Dasht-e Kavir et du Kavir-Lut, Massiah a rénové sa maison natale en terre crue et reçoit des hôtes dans le gîte qu'il y a aménagé.

L'hôtellerie n'est certes pas la finalité exclusive du retour à la vie de tous ces lieux chargés d'histoire, qui abritent principalement des musées, mais elle en est un puissant levier. Quelques-uns des neuf cent quatre vingt dix neuf caravansérails "abbâssi" répartis le long de la route de la Soie par Shâh Abbâs Ier, ont fait l'objet ou sont en cours de rénovation sans qu'on leur ait encore attribué un usage bien défini. C'est le cas, du Deyr-e Gatchin situé dans le désert au sud de Varâmin, ou encore celui du village de Deh Namak sur l'ancienne route de la soie, situé entre Garmsar et Semnân. Peut-être abriteront-ils un jour eux aussi des complexes hôteliers très prisés.

Yazd, capitale du désert

Sans surprise, Yazd, ville née de la terre, a été une des pionnières dans le domaine de l'hôtellerie traditionnelle. L' "ancêtre", le Silk Road hotel se situe dans la vieille ville de Yazd. Il a été rejoint par le Mehr Hotel, puis plus récemment par des



L'un des bâtiments de l'hôtel Moshir-ol-Mamâlek à Yazd

hôtels "sonnati" (traditionnels) près de la place centrale d'Amir Shakhmâq. Les chambres au décor raffiné de ces hôtels de charme sont disposées, pour la plupart, autour d'une ou plusieurs cours où sont installés bassins, restaurants ou "tchây khâneh", les salons de thé partout présents en Iran.

Un peu à l'écart du centre ville, on peut loger aussi dans les bâtiments, fraîchement rebâtis dans la tradition du désert, de l'hôtel jardin Moshir-ol-Mamâlek, aussi beaux au-dehors qu'au-dedans. Ils enserrent un verger composé de grenadiers, figuiers et mûriers, parcouru par l'eau de canaux aux jolies faïences d'un bleu turquoise des plus lumineux, évoquant ceux du jardin Finn à Kashan.

Sur la route de Kerman, au kilomètre 65, le caravansérail Zein-od-Din, d'époque safavide, situé en plein désert, près d'une source et d'un bâtiment qui abrite quelques chameaux, a fait lui aussi l'objet d'une rénovation qui replonge le visiteur dans les fastes d'antan. Une fois passée la belle cour ronde abritant quelques chambres, celui-ci pénètre dans un long corridor le long duquel sont disposées de lourdes et belles tentures qui assurent l'intimité des chambres au décor dépouillé de tradition iranienne - on y dort sur d'épais matelas disposés sur les confortables tapis persans qui recouvrent entièrement le sol. Ces chambres sont aménagées dans les niches qui servaient autrefois à entreposer pour la nuit le précieux chargement des marchands qui commerçaient avec les ports du Golfe persique. Les soirées du caravansérail sont animées par les sympathiques membres du personnel, baloutches pour la plupart, qui improvisent, à l'occasion, quelque danse endiablée de leur région d'origine pour distraire leurs hôtes.

Ce tour d'horizon de la ville de Yazd dans le domaine de la rénovation hôtelière traditionnelle ne serait pas complet si nous n'évoquions le projet ambitieux de la communauté zoroastrienne, pour

la création d'un centre culturel dans une vaste demeure traditionnelle, située près de l'Atashkadeh, le temple du feu zoroastrien le plus visité d'Iran.

Cette demeure, appartenant à l'origine à un riche négociant en tissus, avait été achetée par Kasrâ Vafâdâri, l'une des personnalités les plus influentes de cette communauté. Il en avait commencé la restauration, interrompue par sa dramatique disparition survenue lors d'un bref passage à Paris en mai 2005, et poursuivie par sa famille. Ce centre, qui aura pour vocation l'accueil de pèlerins, de chercheurs, de scientifiques et d'artistes, abritera autour de ses trois vastes cours, hôtel, restaurant, galerie d'art, auditorium, bibliothèque, salles de réunion pour les associations zoroastriennes et salle des fêtes. Déjà, la "maison de Kasrâ", bâtiment s'inspirant de l'architecture locale, a été inaugurée en mars 2008. Cette maison, qui renferme bibliothèque et centre d'artisanat, devrait aider au financement du centre culturel.

L'exception de Chiraz

Curieusement, ce phénomène ne semble pas toucher la ville de Chiraz, malgré le rayonnement international de cette cité, dû principalement à la présence proche des vestiges de Persépolis. Pourtant, les nombreuses maisons traditionnelles existant à Chiraz pourraient avantageusement prendre le relais d'un équipement hôtelier plutôt décevant. Pire, le restaurant aménagé dans l'exceptionnel hammam du Régent (hammâm-e Vakil) près de la mosquée et du bazar du même nom, et qui attirait de nombreux touristes enthousiasmés par la beauté du lieu, a fermé ses portes, de même que les charmants salons de thé des tombeaux des poètes Hâfez et Saadi, lieux de vie précieux dans une ville quelque peu endormie. Les amoureux de ces lieux magiques ne peuvent que le déplorer. ■



La cour du caravansérail Zein-od-Din sur la route de Kerman

Tourisme dans le désert*

Djamileh ZIA



Kalout, désert de Lout

Photos: irandeserts

Les attraits touristiques de l'Iran sont très nombreux. Les paysages de l'Iran, d'une rare beauté, en constituent l'un des principaux[1]. Les régions désertiques et semi-désertiques de l'Iran, qui occupent près d'un tiers de la superficie du pays, sont de plus en plus visitées par les touristes (iraniens et étrangers) qui cherchent une échappatoire à la vie citadine moderne et apprécient l'authenticité et le silence de ces lieux.

Le Dacht-e Kavir

Le Dacht-e Kavir est le désert salé de l'Iran. Il s'étend du sud-est des montagnes de l'Alborz jusqu'au centre de l'Iran.

Deux parcs nationaux importants, tant du point de vue de la superficie que de la biodiversité, y sont situés. Il s'agit du Parc National du Kavir et du Parc National de Tourân (ou Khâr-Tourân), classés tous deux Réserves de Biosphère par l'Unesco.[2]

Le Parc National du Kavir est situé dans la partie ouest du Dacht-e Kavir, à l'est du Lac de Sel, à 50 km au sud-est de Téhéran. Les villes limitrophes sont Ghom, Kâchân, Semnân et Ispahan.

Le Parc National de Tourân est situé dans la partie Est de la province de Semnân. Ce parc est la deuxième réserve de biosphère du monde du point de vue de la superficie, après la réserve de Serengeti en Tanzanie.

Ces deux parcs nationaux sont le lieu de vie de quelques espèces animales et végétales que l'on ne trouve qu'en Iran, telles que l'engoulevent du désert, un lézard herbivore et quelques scorpions spécifiques des déserts de l'Iran. Certaines de ces espèces - le guépard asiatique et le zèbre iranien par exemple - sont malheureusement en voie d'extinction et font l'objet de mesures de protection internationales.

Le Dacht-e Lout (ou Lût)

Le Désert de Lout, qui s'étend sur des centaines de kilomètres dans la partie nord-est de la province de Kermân, fait partie du Patrimoine Mondial de l'Unesco.

Les études sur le terrain de M. Parviz Kardovâni, chercheur et professeur de géographie à l'Université de Téhéran, ont montré que le centre de ce désert est le lieu le plus chaud du globe terrestre: 70 degrés Celsius à l'ombre, et peut-être même 100 degrés au soleil; aucune



Parc National du Kavir, caravansérail "Shâh Abbâssi"

Photo: Morteza Johari



Aire de repos "Shahdad", désert de Lout

forme de vie n'existe dans cette partie du désert, même la vie bactérienne, d'où le fait qu'un animal mort dans cette zone ne se décompose pas mais se dessèche au soleil (le cadavre d'une vache découvert après quelques années en est une preuve).

Cette partie du Désert de Lout - qui signifie "nu" en persan - est un endroit "dénudé", sans aucune plante.

Il existe dans ce désert un phénomène naturel exceptionnel et unique, nommé kalout.

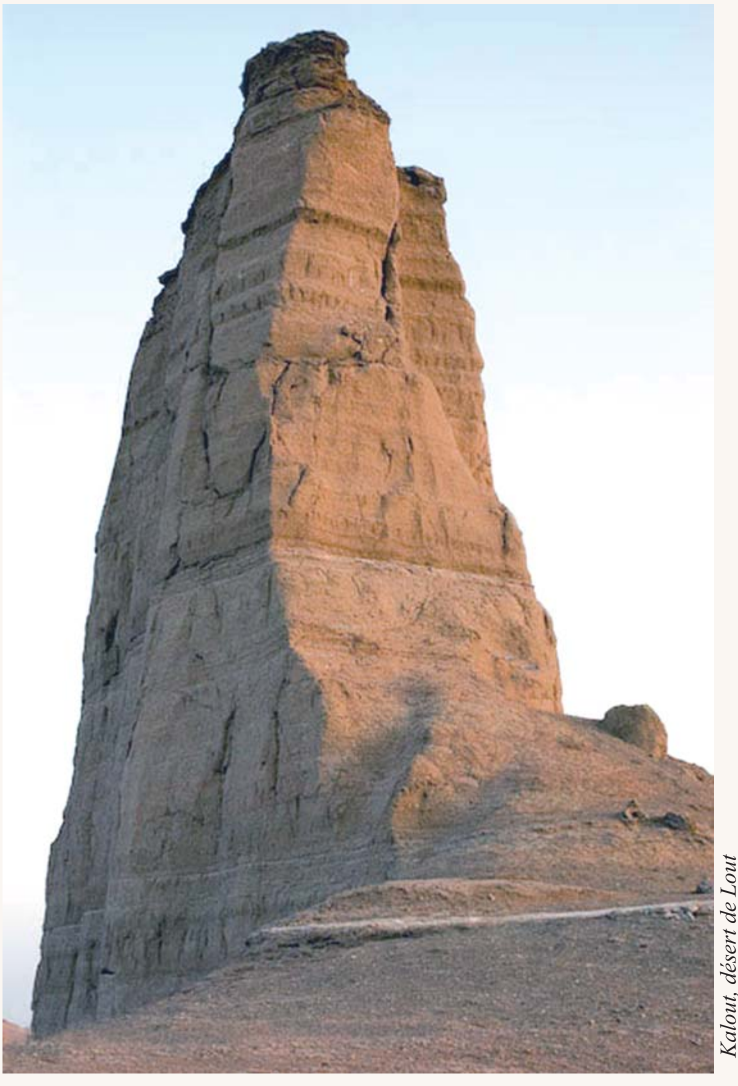
"Kalout" est un mot formé par l'adjonction du mot "kal" (qui signifie "ville" en langue baloutchi) au mot "lout". Les habitants de cette région ont nommé ainsi les couloirs profonds qui se sont creusés, au fil du temps, du fait de l'action érosive du vent et de la pluie. Le vent, qui souffle environ 120 jours par an dans cette région, emporte et déplace la terre sablonneuse.

La pluie (qui est rare, mais abondante quand elle survient) transforme le sable en une pâte relativement épaisse; le vent y creuse des gorges qui évoquent les ruelles d'une ville inhabitée avec des maisons construites en briques d'argile séchées au soleil. Cette ville fantomatique, formée de couloirs parallèles les uns aux autres qui s'étirent du nord-ouest au sud-est et qui sont d'une longueur de 160 km et d'une largeur de 200 à 500 mètres environ, est située à une quarantaine de kilomètres de la ville de Shâhdâd, c'est-à-dire dans la bordure ouest du Désert de Lout.

Les kalouts sont visibles sur les photos prises par les satellites, sous forme de rayures de couleur noire.

Excursions dans les déserts d'Iran[3]

Voyager dans le désert comporte des dangers. Le désert est un milieu inhospitalier pour l'être humain non préparé à y séjourner. En plus de la chaleur torride pendant le jour et du manque d'eau (on ne survit que 48 heures au maximum sans eau dans le désert) ainsi que le froid impressionnant pendant la nuit, le voyageur pourrait être confronté à des reptiles venimeux (scorpions, serpents et un lézard venimeux qui n'existe qu'en Iran), à d'autres animaux sauvages, à des vents qui se lèvent parfois brusquement et qui font perdre le chemin, sans compter le fait que certaines régions désertiques au sud-est de l'Iran sont actuellement des zones aux mains des trafiquants de drogue internationaux, qui ont pris des touristes en otage à plusieurs reprises.



Kalout, désert de Lout

Il est donc plus prudent de voyager avec des organismes et des guides qui connaissent le désert et savent comment parer aux imprévus.

Un autre aspect dont il faudrait tenir compte lors des excursions dans ces régions désertiques (comme dans tous les voyages qui ont trait à la Nature) est la protection des écosystèmes, qui sont forcément perturbés par la fréquentation des touristes.

Pour protéger la Nature en Iran (et permettre ainsi que les voyages touristiques pour visiter ces lieux perdurent), il est nécessaire que les organismes

responsables du tourisme et les agences de voyage collaborent avec le Département de la Protection de l'Environnement, et respectent les restrictions mises en place par ce département.

Il faudrait également faire prendre conscience aux touristes qu'ils ont une responsabilité à l'égard des lieux qu'ils visitent.

Souhaitons voir bientôt le jour où plus aucun voyageur dans le désert n'y déversera de l'huile de moteur ou des déchets en plastique, n'arrachera aucune plante et ne capturera aucun animal pour l'emporter avec soi en guise de souvenir ou à d'autres fins.

Souhaitons également que toutes les agences de voyage s'engagent dans la voie du "tourisme responsable". ■

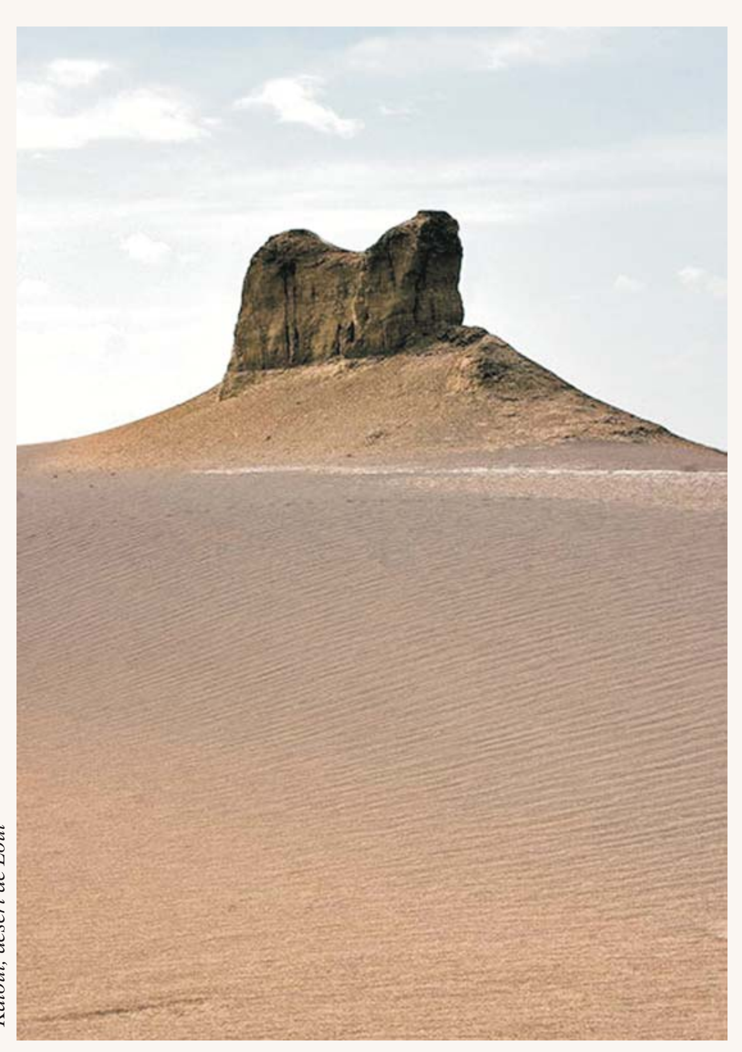
---

* Les informations concernant les déserts de l'Iran ont été puisées dans des articles du site www.irandeserts.com

1. Le cahier du mois d'avril 2007 de la Revue de Téhéran comporte plusieurs articles sur ce sujet.

2. Pour plus d'information sur les Réserves de Biosphère, voir le site officiel de l'Unesco.

3. Pour visiter les parcs nationaux de Kavir et de Tourân, il faut théoriquement avoir une autorisation délivrée par le Département de la Protection de l'Environnement de la province de Semnân. L'Organisation de l'Héritage Culturel et du Tourisme de la province de Kermân organise des excursions de quelques jours dans le Désert de Lout.



Kalout, désert de Lout







Spécimens de la faune désertique iranienne: boa Eryx jaculus, scorpion Odontobuthus doriae, agama Trapelus agilis.

Historique de l'hôtellerie en Iran

Arefeh HEDJAZI

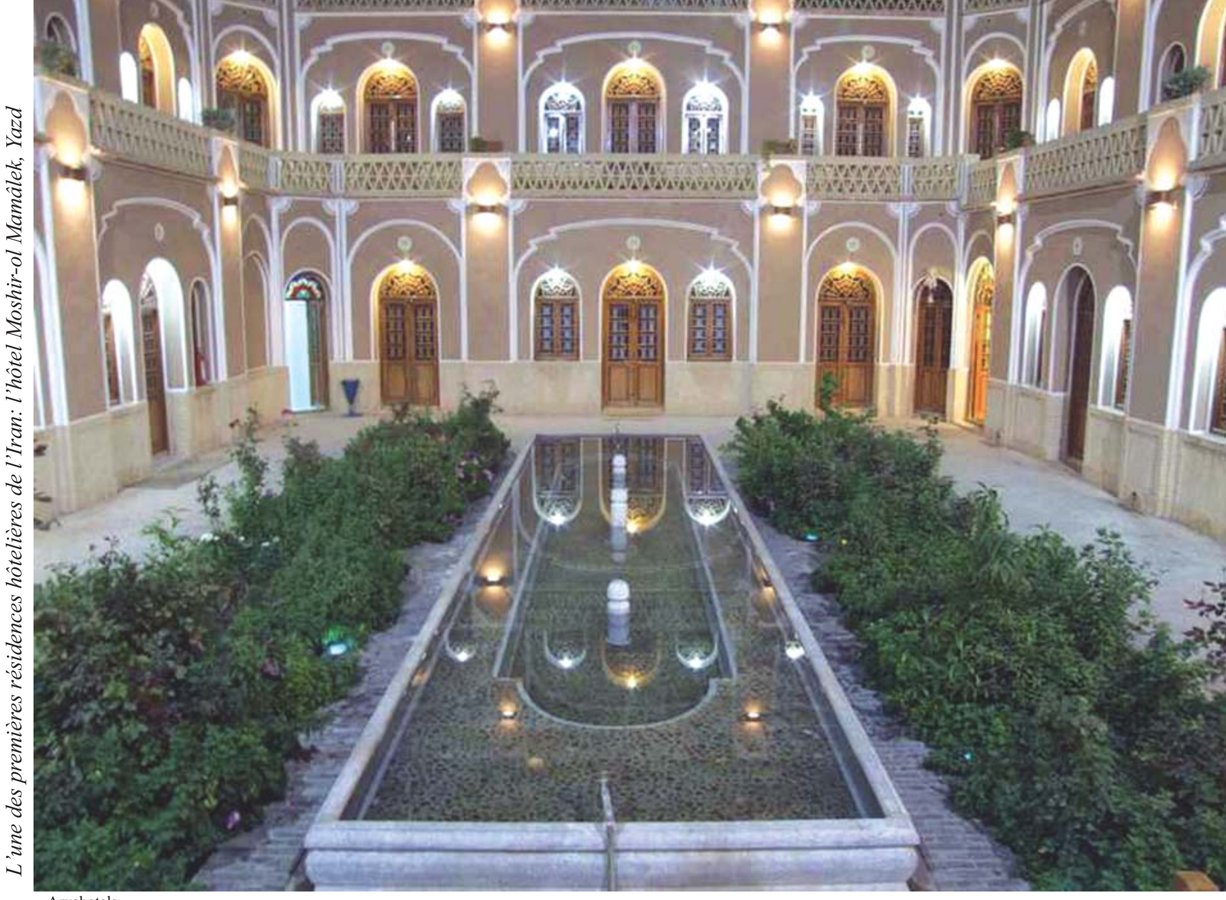
Dès l'Antiquité, les grandes distances qui séparaient les villes et les villages incitèrent l'Etat achéménide à aménager à intervalle égal des forteresses-caravansérails qui servaient d'étapes aux coursiers de l'Empire mais également de lieu de repos sûr pour les voyageurs. Ce genre de lieu continua à se développer après l'islam et aujourd'hui, certains de ces caravansérails, dont les plus nombreux furent construits durant le règne de l'empereur safavide Shâh 'Abbâs le Grand au XVIIe siècle, parsèment encore les routes iraniennes. Ces efforts visant à favoriser le voyage - pour des buts essentiellement lucratifs - furent abandonnés sous les Qâdjârs, époque où l'entretien des routes et des caravansérails fut profondément négligé.

Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale et l'occupation de l'Iran par les Anglo-soviétiques que les premières structures modernes d'accueil virent le jour. Après le coup d'Etat américain de 1953 qui conduisit à la chute du Premier ministre Mossadegh, la collaboration entre les Etats-Unis et l'Iran du Shâh se développant à grande vitesse, des structures d'accueil, construites par les Occidentaux, furent rapidement construites. Cependant, le manque global d'infrastructures rendait difficile le développement du tourisme. Ainsi, même à cette époque, peu d'efforts furent effectivement fournis en la matière.

En 1920, il existait seulement deux grands hôtels à Téhéran, et aucun dans les villes de province. Les routes étaient en très mauvais état, l'aviation nationale encore balbutiante, le sud du pays contrôlé par les Anglais et le chemin de fer à peine tracé; ainsi, peu d'éléments permettaient en ces années-là un rapide développement du tourisme. A cette époque, les voyageurs se déplaçaient encore à dos de cheval ou de chameau, ou en voiture pour les plus riches. On peut voir le récit de ces voyages de la fin du XIXe et au début du XXe siècle dans le *Voyage en Iran* de Pierre Loti.

Ce qui pourrait être considéré comme la naissance du tourisme en Iran est un mouvement qui commença au début des années 20 et fut issu de la refonte des relations entre l'Iran et le monde occidental, ainsi que les commencements de la modernisation des diverses infrastructures. Mais un très long chemin demeurait cependant à parcourir. C'est en 1935 qu'une première administration touristique vit le jour en Iran sous la direction du ministère de l'Intérieur. Quatre ans plus tard, cette administration était remplacée par un Conseil supérieur du tourisme, lequel fonctionna vingt-deux ans en contribuant grandement à la mise en place des premières infrastructures d'accueil. A cette époque, l'enseignement académique et théorique de l'hôtellerie faisait l'objet de débats et des étudiants iraniens commençaient à être envoyés en Europe pour y suivre des stages professionnels. En mars 1963, un décret ministériel ordonna la création de l'Organisation nationale du tourisme, laquelle fusionna dix ans plus tard avec le ministère de l'Information et du Tourisme, premier organisme à promouvoir l'enseignement académique des métiers liés au tourisme.

Avant la Révolution islamique, les activités



L'une des premières résidences hôtelières de l'Iran: l'hôtel Moshir-ol Mamâlek, Yazd

Aryahotels

C'est en 1935 qu'une première administration touristique vit le jour en Iran sous la direction du ministère de l'Intérieur. Quatre ans plus tard, cette administration était remplacée par un Conseil supérieur du tourisme, lequel fonctionna vingt-deux ans en contribuant grandement à la mise en place des premières infrastructures d'accueil.

touristiques étaient prises en charge par quatre sociétés publiques, lesquelles fusionnèrent en une seule entreprise après la Révolution en 1979. Cette dernière fut placée sous la direction du Ministère de la Guidance islamique qui prit en charge le tourisme en Iran. Un an plus tard, ce ministère supervisa la création du Bureau de Tourisme national et international. Ce bureau poursuivait trois buts principaux:

- La planification pour le développement du tourisme iranien
- L'enseignement académique des métiers liés au tourisme et à l'hôtellerie
- La classification, le contrôle et la tarification des centres touristiques existants et le développement des relations internationales en la matière

C'est avec la création de ce bureau que le développement du tourisme prit un sérieux essor, avec, en particulier, la mise en place de courts stages d'enseignements, surtout après la fin de la Guerre Iran-Irak, en 1988, et le lancement du troisième plan quinquennal qui prévoyait le développement d'une économie indépendante des pétrodollars.

Il ne faut pas non plus oublier le rôle de l'Organisation des Déshérités sous la direction de laquelle l'Organisation du Tourisme des Déshérités fut fondée. Cette organisation joua un rôle important dans le développement des ressources humaines en matière de voyages et d'hôtellerie, en mettant en place des cours et des stages de courte durée dans de nombreuses provinces du pays.

En 1997, la ville de Mashhad inaugura son centre d'enseignement du tourisme, centre qui devint très vite le plus actif et le plus important d'Iran. Après ce centre, plusieurs autres furent mis en service sous la direction du Ministère de l'Education nationale. Finalement, l'hôtellerie et le tourisme devinrent des filières universitaires, d'abord dans l'Université Allâmeh Tabâtabâ'î de Téhéran puis dans plusieurs des filières de l'Université Azâd à Téhéran et en province. Bien que le domaine des métiers du voyage soit encore loin des standards internationaux en matière de spécialisation des professionnels, nombre de ces derniers possèdent des diplômes et ont participé à des stages techniques. De plus, le durcissement des normes nationales en la matière, les prévisions de développement du tourisme iranien dans les années qui viennent, les investissements réalisés dans le domaine de l'hôtellerie et la constante augmentation du nombre des entrées touristiques en Iran incitent de plus en plus de jeunes intéressés par ce domaine à suivre une filière spécialisée conforme aux normes internationales. ■

L'Organisation du Tourisme des Déshérités joua un rôle important dans le développement des ressources humaines en matière de voyages et d'hôtellerie, en mettant en place des cours et des stages de courte durée dans de nombreuses provinces du pays.

Source
Tâher Niâ, Behrouz, "Seyr-e tahavol-e amouzesh-e san'at-e gardechgari dar Irân", *Mosaferân Magazine*, numéro 26, octobre-novembre 2005.



L'hôtel Abbâsi, Ispahan

Photo: Morteza Johari

La question de l'unicité de l'être

Mohammad-Javad MOHAMMADI

La question de l'unicité de l'être (*wahdat al-wujûd*) au sens philosophique du terme est relativement nouvelle et a émergé avec Mollâ Sadrâ. Dans son sens mystique, la question de l'unicité de l'être fut posée dès les premiers siècles de l'islam et Ibn 'Arabi fait partie des philosophes les plus connus ayant abordé cette question. Cependant, cette question semble aller au-delà de la signification et des définitions philosophiques que l'on a pu en donner.

Il faut cependant d'abord évoquer les différents sens que peut avoir le mot "*existence*", c'est-à-dire que lorsque l'on évoque ici la gradation de l'existence, quel sens revêt l'existence dans ce contexte? De façon générale, l'existence peut prendre quatre significations: tout d'abord, l'existence liante, copulative est celle qui permet de lier un sujet avec le prédicat. Dans "Jean est faible", l'existence permet de rattacher Jean au fait qu'il est faible par l'intermédiaire du verbe "être". L'existence a ici un sens fondamentalement liant. Ensuite, l'existence prédicative est l'existence qui forme elle-même le prédicat. Dans "Jean est", rien n'est attribué à Jean, ou encore, il ne lui est attribué que l'existence. L'existence extérieure, renvoie à tout ce qui existe à l'extérieur. Cette acception renvoie alors au sens réel de l'existence, à la réalité de l'existence. Elle cherche à saisir l'existence en son sens véritable, l'être en tant qu'être. Dans "l'existence est", le sujet qui est l'existence est l'extension essentielle du prédicat. Elle s'oppose ici à la notion d'existence mentale, pour laquelle la notion d'unicité renvoie à celle de communauté de sens alors que pour l'existence extérieure et donc dans le monde réel, on évoquera davantage la notion d'unicité de l'être. Enfin, l'existence véritable renvoie à Dieu. Elle s'oppose au concept d'obscurité, d'ombre, etc. Elle se situe hors de toute limite. Elle est une vérité essentielle qui est l'être nécessaire. Elle n'est donc pas existenciée (*hâdith*) mais bien prééternelle, antérieure par elle-même (*qadîm*). C'est selon ce quatrième sens que l'existence est ici envisagée; les autres sens de l'existence évoqués n'étant que des apparences de cette existence au sens vrai. En outre, lorsque l'on parle d'unicité de l'être au sens mystique, on fait référence à ce quatrième sens de l'existence alors que lorsque l'on parle de l'existence au sens

philosophique, on fait référence au troisième sens évoqué qui s'oppose à la notion d'existence mentale.

Le sens de l'existence est donc différent selon qu'on l'envisage dans son sens philosophique ou mystique. Les conceptions de l'unicité de l'être sont également différentes. La signification de l'unicité de l'être au sens mystique est en effet différente de l'unicité de l'être dans son sens philosophique. Dans son sens mystique, cela signifie l'atteinte d'un stade où l'on ne voit plus rien hormis Dieu. Cela représente la plus haute étape de l'ascension spirituelle que seuls les amoureux de Dieu peuvent atteindre, et fait référence à une expérience contemplative davantage qu'au résultat de réflexions théoriques et spéculatives.

Mollâ Sadrâ a repris cette idée et lui a donné une assise rationnelle. Ses écrits à ce sujet constituent l'un des points les plus innovants et parmi les plus importants de sa philosophie. Avant Mollâ Sadrâ, la question de l'unicité de l'existence avait été évoquée mais sans qu'une théorie précise soit élaborée à ce sujet. En outre, de nombreuses écoles appelées "monistes" ont défendu la position de l'unicité de l'être. Il existe un grand nombre d'écrits sur le monisme qu'il ne faut cependant pas confondre avec l'idée de l'unicité de l'être, étant donné que beaucoup d'erreurs et de confusions ont été commises entre les idées de monisme. Les monistes postulent qu'il y a une vérité unique dans le monde, qui n'est pas forcément l'existence. Ils pensent que toute chose est l'apparition de la vérité, ce qui n'est pas le cas des défenseurs de la position de l'unicité de l'être. De plus, certains monistes sont matérialistes et pensent qu'il n'y a qu'un seul corps sur terre dont la composition varie en fonction de la variation des densités. Il y a une jonction des différents corps. Ils refusent donc l'hypothèse d'une disjonction entre la matière et le corps; pour eux, tout provient d'un corps unique mais comporte des densités différentes.

Il existe également un autre type de monisme divin: ce sont les panthéistes qui défendent l'idée qu'il n'y a qu'une vérité dans le monde qui est Dieu et dont nous faisons partie. Sohrawardi a également exposé sa conception propre du monisme selon laquelle dans le monde, il existe une vérité qui est apparente en soi faisant apparaître ce qui est autre qu'elle et qui est la lumière. L'apparition et la lumière sont dès lors confondues. Il n'y a qu'une vérité dans le monde qui est la lumière, étant donné qu'il pense que l'apparition est une caractéristique de la lumière et que tout ce que l'on voit ne constitue que des degrés différents d'intensité de la lumière. Il ne compare rien à la lumière et ne recourt pas à l'emploi de métaphores. Pour lui, la lumière ne se confond pas avec l'existence; la lumière n'est pas une métaphore de l'existence. Il soutient ainsi que l'existence est accidentelle et inauthentique. La lumière est quant à elle une quiddité qui englobe toutes les autres quiddités. Cette philosophie a été rejetée par Mollâ Sadrâ et ses disciples qui défendaient l'idée de l'inauthenticité de la quiddité. Sohrawardi n'en a pas moins évoqué un point important qui a servi à la théorie de Sadrâ et qui est la question de la distinction par degrés.

Avant Sohrawardi, les philosophes islamiques posaient trois types de distinctions: tout d'abord, la distinction par l'intégralité de l'essence, qui implique l'idée que deux quiddités soient entièrement distinctes et séparées, comme les dix catégories d'Aristote. Il n'y a pas de point commun, par exemple, entre la

La signification de l'unicité de l'être au sens mystique est en effet différente de l'unicité de l'être dans son sens philosophique. Dans son sens mystique, cela signifie l'atteinte d'un stade où l'on ne voit plus rien hormis Dieu. Cela représente la plus haute étape de l'ascension spirituelle que seuls les amoureux de Dieu peuvent atteindre, et fait référence à une expérience contemplative davantage qu'au résultat de réflexions théoriques et spéculatives.

qualité et la quantité. Ensuite, la distinction par une partie de l'essence est comme celle entre l'homme et le cheval. Ils partagent l'animalité, une partie de leur essence est commune. Et enfin, la distinction par ce qui relève de l'accidentel; c'est notamment le cas de deux êtres qui partagent la même essence mais se distinguent par leur caractère accidentel et non pas essentiel comme deux personnes humaines. Ils sont tous deux des êtres humains mais se distinguent quant à leur individualité.

Ces trois distinctions constituaient la base et étaient acceptées par les philosophes de l'islam avant Sohrawardi. Ce dernier rajoute cependant une quatrième distinction: la distinction dans les degrés. Dans ce dernier cas, deux choses partagent une même essence mais se distinguent de par leur niveau de perfection plus ou moins intense ou faible, telle une lumière dont l'intensité est plus ou moins forte.

De par leur existence, les êtres sont uns. Tous les êtres sont également existants, mais les différences existant entre eux résident dans la gradation. Par exemple, les mots écrits sont différents de par leur longueur ou par leur sens, mais leur substance est la même; ils sont uniques dans leur existence, ils sont écrits de la même encre. Tout l'univers est écrit avec une seule encre, celle de l'existence.

Dans ce type de distinction, le point commun et le point distinctif (sont une seule et même chose: la lumière. La différence n'est introduite que par l'idée de gradation (*tashkik*). Sohrawardi reconnaît donc l'existence de la gradation dans la quiddité. Sadrâ a lui-même repris l'idée de la gradation chez Sohrawardi. Sohrawardi est donc venu ajouter à ces trois types de distinction une quatrième, la gradation. Cela implique que ce qui distingue deux réalités et ce qui les rapproche constitue une seule et même chose. Dans deux lumières d'intensité différente, leur point commun et leur différence résident tous deux dans la lumière. Sohrawardi considérait les lumières comme des quiddités, position rejetée par Sadrâ qui prouvera l'impossibilité de l'idée de gradation dans une quiddité. Bien que Sohrawardi applique le concept de gradation à la quiddité, Sabzevâri le considère tout de même un adepte de l'unicité de l'être. Cela était notamment dû à un penchant personnel pour la conciliation, à la source de tentatives pour justifier et tenter de concilier entre elles les différentes théories.

Concernant l'unicité ou la multiplicité de l'existence, Sabzevâri classe ses différentes écoles de pensée en trois catégories: les mystiques dont le plus connu demeure Ibn 'Arabi, les théoriciens de la multiplicité de l'être, c'est-à-dire l'école péripatéticienne, et enfin l'école de Mollâ Sadrâ qui soutient l'idée d'unité dans la multiplicité et de multiplicité dans l'unité. Les Péripatéticiens acceptent deux types de multiplicité: verticale, impliquant notamment une idée de hiérarchie, et horizontale, relevant du domaine des quiddités et n'impliquant pas les idées de supériorité ou d'infériorité. Les péripatéticiens considèrent ces multiplicités de façon complètement distincte au niveau de leur existence.

Pour Sadrâ, la multiplicité présente dans l'unité est due à la gradation et l'existence de degrés. De par leur existence, les êtres sont uns. Tous les êtres sont également existants, mais les différences existant entre eux résident dans la gradation. Par exemple, les mots écrits sont différents de par leur longueur ou par leur sens, mais leur substance est la même; ils sont uniques dans leur existence, ils sont écrits de la même encre. Tout l'univers est écrit avec une seule encre, celle de l'existence. D'après Sadrâ, les objets que nous voyons autour de nous font partie d'une seule existence dont seules les limites et les frontières de niveau diffèrent. Les différences se

rapportent donc aux degrés existentiels d'objets. La différence entre deux choses se situe dans leur faiblesse ou force d'existence. Celui qui est faible manque d'intensité. La perfection et l'imperfection des êtres sont perçues à la lumière de la théorie de gradation d'existence. L'un des points fondamentaux de la philosophie transcendantale est donc que la multiplicité est seulement verticale et réside dans la gradation. La multiplicité horizontale est subjective et relative. Les différences dans l'existence résident donc dans les différents degrés d'intensité ou de faiblesse. Pour l'école de Sadrâ, même cette multiplicité horizontale est en réalité une multiplicité verticale. Cette sorte de multiplicité fondée sur l'intensité et la gradation ne contredit pas l'idée d'unité, elle contribue même à l'accentuer. Les degrés de faiblesse et de force diffèrent d'un être à l'autre, mais elle est partagée dans tout être. Cette différence de degré dans les catégories de l'existence crée les distinctions dans les définitions, les limites, et les frontières des objets et des quiddités, et provoque la multiplicité.

Le motif de la lumière est également employé par Sadrâ pour expliquer la vérité de l'existence, mais dans un sens contraire de la philosophie illuminative pour qui la lumière est la même que l'existence et manque d'une dimension matérielle. Chez Sadrâ, comme dans les lumières faibles et fortes, la différence et la similitude n'est rien d'autre que la lumière même, la distinction entre deux quiddités, une plus faible et l'autre plus forte, est due à leur force ou faiblesse d'existence. De même, l'existence est une vérité graduée dans sa réalisation. Elle s'explique en termes de force et faiblesse, perfection et défaut. Ce qui les différencie entre elles est identique à ce qui est commun entre les deux. Ainsi, l'essence de toute chose se définit à sa capacité de recevoir l'existence. La pluralité n'endommage pas son unité et simplicité essentielles, comme la lumière, unique mais ayant des rayons. L'existence manifeste ainsi la pluralité tout en gardant l'unité. L'existence est une réalité indivisible, indéfinissable mais ses degrés de rayonnement sur des objets créent plusieurs existences, chacune différente de l'autre, et chacune possédant une définition spécifique et certaines caractéristiques telles que le temps et le lieu. L'existence a besoin de se manifester, et les créatures sont ses manifestations. ■



Chez Sadrâ, comme dans les lumières faibles et fortes, la différence et la similitude n'est rien d'autre que la lumière même, la distinction entre deux quiddités, une plus faible et l'autre plus forte, est due à leur force ou faiblesse d'existence.

Bibliographie:
- Mollâ Sadrâ, *Shavahid al-roboubya*, Téhéran, éd. Soroush, 1996.
- Mollâ Sadrâ, *Les Quatre Voyages de l'esprit*, Beyrouth, Maison de revivification de l'héritage arabe, 2002.
- Sabzevâri, *Commentaire de Manzoumeh*, Téhéran, éd. Nab, 1992.

Le rôle des Perses dans la construction du canal de Suez

Hoda SADOUGH

Parmi les grands réalisations humaines ayant contribué de façon significative aux progrès dans le monde, la construction de canaux maritimes représente un exploit technique qui suscite l'émerveillement. Il est vrai que l'expansion du trafic maritime international ainsi que le développement de grandes puissances industrielles sont largement liés à celui des routes maritimes ainsi qu'aux enjeux économiques et stratégiques qu'ils représentent. A travers l'histoire, ces passages furent l'objet de conflits entre plusieurs pays cherchant à s'assurer le contrôle de ces endroits stratégiques. Les infrastructures de transports internationaux tels que les ports, aéroports et canaux furent également au centre d'importants enjeux géopolitiques. L'importance géopolitique du contrôle maritime comme moteur de richesse est d'ailleurs depuis longtemps reconnue au sein de l'histoire du transport international. Le canal de Suez est l'un des passages les plus importants du monde par lequel transite un dixième du trafic mondial, notamment le pétrole du golfe Persique à destination de l'Europe.

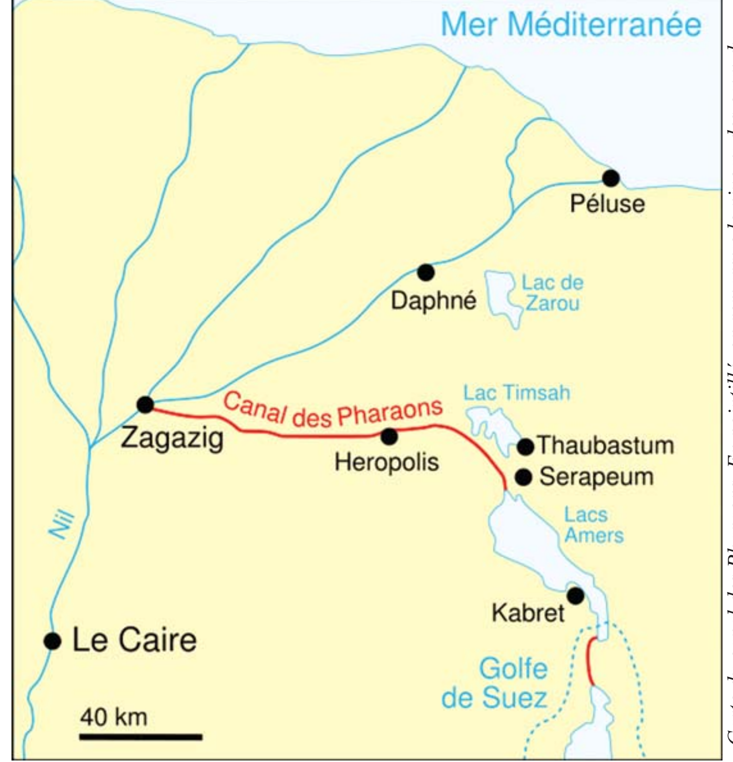
Le souhait de mettre en place un tel canal permettant d'accéder plus facilement du Nil à la mer Rouge était déjà présent à l'époque des pharaons, dès le début du deuxième millénaire av. J.-C. Ces derniers manifestèrent en effet à tour de rôle une volonté de développer les voies maritimes et routières. Les grands projets pharaoniques évoqués le plus souvent par les historiens de l'époque sont le forage d'un canal entre le Nil et la Mer Rouge, la formation d'une force navale permettant de participer aux campagnes militaires, ainsi que la création d'un comptoir pour des marchands phéniciens et surtout grecs, venus acheter du blé égyptien. En effet, durant toute l'Antiquité, l'Egypte fut le grenier à blé de la région alors que cette denrée était devenue l'objet d'un commerce maritime.

Le canal de Suez permit dès cette époque la navigation de l'Europe à l'Asie sans contourner l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, diminuant ainsi de moitié le trajet du golfe Persique à la mer du Nord. Le canal permit ainsi de raccourcir de nombreux trajets maritimes et d'éviter le passage dans certaines zones risquées, multipliant ainsi par plus de dix le trafic en Méditerranée. Les historiens de l'Antiquité s'accordent sur le fait que le pharaon Sénousret III (1887-1849 av. J.-C.) aurait été le premier à avoir tenté de creuser un canal pour relier les lacs amers - qui formaient alors un golfe sur le Nil - à la Méditerranée. Ayant été ensablé pendant des siècles, ce canal fut achevé par Séthi Ier et son fils Ramsès II qui régnèrent de 1291 à 1213 av. J.-C. Ce canal se détachait du Nil à Bubastis - l'actuelle Zagazig -, pour relier le fleuve au grand lac Amer qui à cette époque lointaine était encore ouvert sur la mer Rouge. Cependant les accumulations dunaires isolèrent bientôt le lac et ce fut sous le pharaon Néchao II (-610 à -595), célèbre au dire d'Hérodote pour avoir ordonné une première circumnavigation de l'Afrique, que les travaux de liaison furent à nouveau entrepris. L'objectif

principal de Néchao était d'emporter de quoi construire les navires nécessaires pour rejoindre la mer Rouge et se rendre vers les riches rivages du pays de Pount ainsi qu'aux mines du Sinaï. Dès le début de la désobstruction du canal, les ingénieurs grecs chargés du projet prédirent que la différence de niveau entre la mer Rouge et le détroit du Nil pourrait conduire à l'inondation de leur territoire. D'autre part, le pharaon, prenant conscience du coût considérable d'une telle réalisation, décida de revenir à sa décision. Cette nouvelle tentative conduisit donc de nouveau à un échec. Avec la prise de l'Egypte par les Achéménides, les travaux prirent un nouvel élan. Le roi Achéménide Darius le Grand prit la ferme décision de mener à son terme le percement du canal. Dynastie régnant sur l'empire le plus vaste de l'Antiquité, les Achéménides relièrent progressivement la Mésopotamie, la Syrie, l'Egypte, l'Asie Mineure, des îles et villes grecques, ainsi qu'une partie de l'Inde à leur territoire. Régnant jusqu'à la conquête d'Alexandre (-330), les Achéménides contribuèrent à un fort dynamisme économique dans cette partie du monde grâce à l'essor des liaisons terrestres et maritimes qu'ils avaient encouragées. En outre, la taille de l'empire avait aussi rendu nécessaire le développement des routes commerciales: Darius Ier ordonna la construction des routes afin de faciliter la circulation des caravanes commerciales, des troupes et des inspecteurs du roi. D'autre part, le commerce par voie maritime fut également facilité par le percement du canal de Suez. Les Achéménides visaient tout d'abord à faciliter la circulation de leur troupes car ils pouvaient ainsi sans peine gagner les bords de la méditerranée, la mer Noire, l'Asie Mineure ainsi que la mer d'Oman et l'océan Indien. D'autre part, le canal simplifiait le trafic des marchandises grecques à destination des pays sous domination perse. En outre, l'Egypte elle-même produisait non seulement de nombreuses denrées, mais était également le lieu d'entrepôt des produits soudanais et abyssiniens largement importés dans cet immense empire.

Les ingénieurs perses parvinrent également à persuader les Grecs qu'ils n'allaient pas être inondés si le canal était percé. Avant le percement du canal, aller du golfe Persique en Egypte impliquait de traverser l'Euphrate, la Syrie, la Palestine, et la péninsule du Sinaï pour enfin arriver en Egypte. Il existait cependant une autre possibilité qui consistait à passer par le désert, cependant, la chaleur insupportable et le manque d'eau en rendait la traversée quasi-impossible.

Le roi Achéménide Darius le Grand prit la ferme décision de mener à son terme le percement du canal. Dynastie régnant sur l'empire le plus vaste de l'Antiquité, les Achéménides relièrent progressivement la Mésopotamie, la Syrie, l'Egypte, l'Asie Mineure, des îles et villes grecques, ainsi qu'une partie de l'Inde à leur territoire.



Carte du canal des Pharaons. En pointillé, on remarque le niveau des eaux du golfe de Suez à l'époque de Sésostris III.

Les Achéménides visaient tout d'abord à faciliter la circulation de leur troupes car ils pouvaient ainsi sans peine gagner les bords de la méditerranée, la mer Noire, l'Asie Mineure ainsi que la mer d'Oman et l'océan Indien.

L'exploitation ultérieure du "canal des quatre rois", comme on l'appelait en souvenir de ses quatre premiers constructeurs Ramsès, Néchao, Darius et Ptolémée fut entrecoupée par de longues périodes d'abandon.

Les Etats dépendants de l'empire achéménide à l'époque de Darius le Grand disposaient non seulement de navires commerciaux, mais également de navires militaires qui circulaient en permanence sur les fleuves et les mers. Les plus grands pouvaient transporter de 300 à 500 tonnes, contre 100 à 200 tonnes pour les plus petits qui étaient davantage destinés aux fleuves tels que le Tigre, l'Euphrate, le Nil et enfin l'Indus. L'essor des liaisons maritimes et terrestres était alors devenu un enjeu central pour le maintien de l'unité du royaume Perse. Le percement du canal de Suez au VIe siècle av. J.-C. par les Perses fut vécu comme une victoire notamment célébrée par Darius qui fit graver plusieurs stèles en granit en plusieurs langues dont le vieux persan, le babylonien, l'égyptien, ou encore l'élamite akkadien fournissant des explications sur cette réalisation et qui furent ensuite disposées sur les rives du Nil:

"*Je suis Darius, le Grand roi, le roi des rois, le roi des pays, le fils d'Hystaspes. C'est la royauté que je tiens et qu'Ahura Mazda m'a donnée, lui qui est le plus grand des dieux.*"

"*Je suis un Perse. En dehors de la Perse, j'ai conquis l'Egypte. J'ai ordonné ce canal creusé depuis la rivière appelée Nil, qui coule en Egypte à la mer qui commence en Perse. Quand ce canal a été creusé comme je l'ai ordonné, des bateaux sont allés de l'Egypte jusqu'en Perse, comme je l'ai voulu.*"

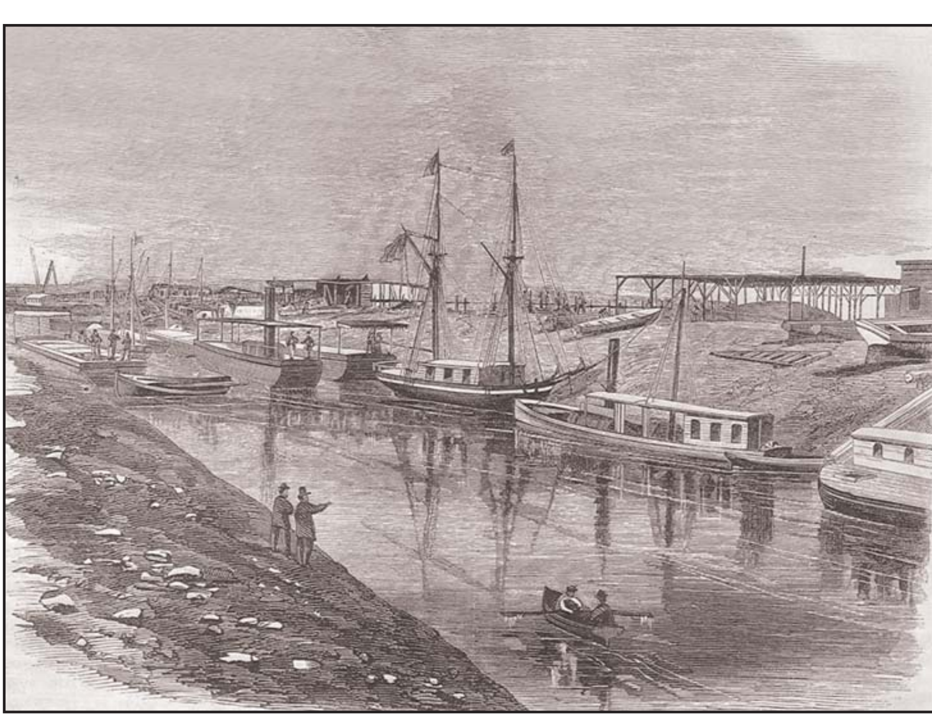
"*Ce qui a été fait je l'ai fait par la volonté d'Ahura Mazda. Ahura Mazda m'a apporté de l'aide jusqu'à ce que je fasse le travail. Qu'Ahura Mazda me protège du mal, ainsi que la maison royale et cette terre.*"

Telles sont les fragments des paroles du roi Darius sur la stèle découverte en 1866 à 33 kilomètres à l'ouest de l'actuel canal. Ce dernier y est d'ailleurs représenté comme un pharaon paré de bijoux selon la tradition égyptienne. Les représentants des Etats dépendants sont figurés en train de s'agenouiller afin de lui rendre hommage. 117 autres inscriptions datant de l'époque achéménide ont été par ailleurs retrouvées sous forme de stèles et de récipients en pierre ou en métal. Progressivement ensablé au cours des siècles, le canal fut de nouveau réouvert et remis en état par Ptolémée II Philadelphe. L'exploitation ultérieure du "canal des quatre rois", comme on l'appelait en souvenir de ses quatre premiers constructeurs Ramsès, Néchao, Darius et Ptolémée fut entrecoupée par de longues périodes d'abandon. Ce canal vieux d'un millénaire fut finalement détruit en 776 par le calife abbasside Aben-Jafar al-Mansour sous prétexte de faire un blocus contre les habitants de Médine et de la Mecque alors révoltés, évitant ainsi le risque d'une attaque.

Le canal de Suez à l'époque contemporaine

L'idée de réaliser une liaison directe entre la Méditerranée et la mer Rouge fut réabordée en 1798 à la suite de l'expédition de Bonaparte en Egypte. Passionné par une telle entreprise, Ferdinand de Lesseps, obtint en 1854 du vice roi de l'Egypte Saïd-Pacha l'autorisation de créer une compagnie universelle pour réaliser le percement de l'isthme de Suez et l'exploitation d'un canal entre les deux mers. Né le 19 novembre 1805, il fut nommé à l'âge de 27 ans vice-consul de France à Alexandrie. En 1835, alors qu'il était consul général, Mohamed Ali lui confia l'éducation de son jeune fils Mohamed

Saïd. Cette occasion permit à Lesseps d'établir des liens d'amitié très étroits avec la famille royale. En 1854, bénéficiant de l'appui de Mohammed Saïd alors nouveau vice roi d'Egypte, il obtint donc le pouvoir exclusif de mettre en place et de diriger la compagnie qui serait chargée du percement de l'isthme de Suez et de l'exploitation du canal. Les travaux de percement commencèrent le 25 avril 1859. Quelques années plus tard, le chantier fut interrompu par ordre d'Ismâ'îl, devenu le nouveau vice-roi d'Egypte à la mort de Mohammed Saïd en 1963. Celui-ci estimait que la corvée imposée aux ouvriers égyptiens désorganisait la vie rurale de son pays. Cependant, la création de nouvelles machines à vapeur, dragues et excavatrices permirent la poursuite du chantier, avec seulement 4000 hommes à la place des 20 000 ouvriers des premières années. Le 14 août 1869, les eaux de la Méditerranée rejoignirent celles de la mer Rouge. Malgré les problèmes techniques et financiers et en dépit des difficultés créées par l'Angleterre qui craignait que la France ne s'ingère trop dans les affaires de la zone, les travaux furent menés à bien et le canal fut enfin inauguré officiellement le 17 novembre 1869 lors d'une cérémonie présidée par l'impératrice Eugénie accompagnée de Ferdinand de Lesseps. Au cours des premières années de l'exploitation du canal, les recettes de la compagnie universelle restèrent bien inférieures aux attentes. L'Egypte connut en conséquence une situation financière difficile et dût céder ses 170 000 actions à l'Angleterre en 1875. Les Anglais, ayant adopté un profil bas durant tout le projet de construction, renforcèrent désormais leur position non seulement par une présence militaire massive mais également par une proclamation officielle plaçant l'Egypte sous protectorat britannique. Bien que la domination britannique se perpétua au-delà de l'indépendance de l'Egypte en 1939, elle s'ébranla avec l'arrivée de Gamal Abdel-Nasser qui, avec la nationalisation du canal en 1959, déclencha une crise diplomatique mondiale. Cette décision entraîna l'intervention militaire de la France, du Royaume-Uni et d'Israël qui s'était vu refusé son droit de passage à la suite de la nationalisation. Les pressions des Etats-Unis et de l'Union Soviétique mirent finalement un terme au conflit et les Français et Britanniques furent contraints de retirer leurs troupes. ■



L'une des premières traversées du canal de Suez, au XIXe siècle

Gravure publiée dans le "Appleton's Journal of Popular Literature, Science and Art", 1869

Les bronzes du Lorestân au musée Cernuschi* à Paris

Mireille FERREIRA

Le Lorestân, région montagneuse de l'Iran occidental, qui domine les confins de la plaine mésopotamienne, a livré au cours du siècle dernier des milliers de bronzes antiques, dont les plus anciens datent du troisième millénaire avant J.-C.

Puisant dans les collections publiques et privées d'Europe, le musée Cernuschi, Musée des Arts d'Asie de la Ville de Paris, a présenté, de mars à juin 2008, un ensemble sans précédent de deux cent trente pièces, dont une dizaine de céramiques. Cette exposition, intitulée "Bronzes du Lorestân, Enigmes de l'Iran ancien, 3e-1er millénaire avant J.-C." a illustré la richesse et l'originalité de cet art métallurgique d'une très grande technicité, qui suscita, au moment de son arrivée en grand nombre sur le marché de l'art dans les années 1930, tant d'étonnement et d'enthousiasme.

Exceptionnels entre tous, les bronzes de l'âge du fer affichent une iconographie exubérante. Des créatures hybrides et composites, génies d'une mythologie qu'aucun texte n'éclaire, peuplent mors de chevaux, armes, épingles et idoles. Art sans pareil, la civilisation du Lorestân resta longtemps dans l'ombre. Il fallut attendre les années 1960 et l'essor de la recherche archéologique dans la région pour qu'une partie du voile soit soulevée.

Cette rétrospective d'une ampleur inédite clarifie, grâce aux contributions des plus grands spécialistes en la matière, nos connaissances sur cette civilisation énigmatique et l'histoire de son art.[1]

Le musée Cernuschi

Henri Cernuschi (1821-1896) est un patriote italien et l'un des trois "héros" qui en 1848, libéra Milan de l'occupation autrichienne. Il est élu député de l'éphémère République romaine (1848-1849). A la chute de celle-ci, il se réfugie en France. Ses débuts sont difficiles mais peu à peu, il se bâtit une réputation d'économiste notamment à la suite de la publication en 1865 des "Mécanismes de l'échange". Des conseils à des investisseurs et des participations dans diverses affaires lui permettent d'acquérir une fortune évaluée à la fin du Second Empire à deux millions de francs-or.

Républicain convaincu, il acquiert le journal "Le Siècle" et donne deux mille francs-or sur les deux mille deux cents rassemblés par le comité contre le référendum sur l'Empire en 1869.

Banni en Suisse mais prévenu de la chute de l'Empire par Gambetta, il revient immédiatement à Paris et assiste à la proclamation de la Troisième République à l'hôtel de Ville, le 4 septembre 1870. Le lendemain, le ministre Emmanuel Arago (1812-1896) lui remet son acte de naturalisation française.

Profondément marqué par les événements dramatiques de la Commune et plus particulièrement par l'exécution de Gustave Chaudey, maire du IXe



Le musée Cernuschi

Photo: Mireille Ferreira

arrondissement et son collaborateur au "Siècle", il part faire le tour du monde en compagnie du jeune critique d'art, Théodore Duret (1838-1927), de septembre 1871 à janvier 1873.

Lors de son séjour au Japon et en Chine, il acquiert avec un sens esthétique indiscutable, environ quatre mille œuvres d'art qui constitueront le cœur de sa collection. A son retour, cet ensemble exceptionnel, en particulier plusieurs milliers de bronzes de toutes époques, est exposé au Palais de l'Industrie à l'Exposition orientaliste (août 1873-janvier 1874).

Parallèlement, Henri Cernuschi achète la dernière parcelle non bâtie sur l'avenue Velasquez, à l'orée du parc Monceau et confie à l'architecte William Bouwens van der Boijen (1834-1907) l'édification d'un petit hôtel particulier dont l'architecture s'apparente plus au style néoclassique qui avait cours en Italie du Nord vers 1840, qu'à l'esthétique hausmanienne. Au cœur du bâtiment, un grand bouddha de bronze trouvé à Meguro, aujourd'hui quartier de Tokyo, domine une très belle salle éclairée par une haute baie centrale.

Dans sa nouvelle demeure, Henri Cernuschi mène une vie mondaine, fréquentant les élites de son temps. Après avoir légué son hôtel et ses objets asiatiques à la Ville de Paris, il meurt à Menton en 1896. Non incluses dans le legs, les œuvres occidentales, pour la plupart de la Renaissance italienne, acquises en bloc à Milan en 1873, ont été vendues par les héritiers au début du XXe siècle.

Inauguré le 26 octobre 1898, le musée s'enorgueillit toujours de plusieurs bronzes

Exceptionnels entre tous, les bronzes de l'âge du fer affichent une iconographie exubérante. Des créatures hybrides et composites, génies d'une mythologie qu'aucun texte n'éclaire, peuplent mors de chevaux, armes, épingles et idoles. Art sans pareil, la civilisation du Lorestân resta longtemps dans l'ombre. Il fallut attendre les années 1960 et l'essor de la recherche archéologique dans la région pour qu'une partie du voile soit soulevée.



Idole en bronze - Age du fer II - Munich, Archaölogische Staatssammlung

Idole en bronze - Age du fer II - Munich, Archäologische Staatssammlung



Situle en bronze - Age du fer II - Musée du Louvre (Don J. et P. David-Weill, 1972)



Lame de hallebarde en bronze - Age du fer IIB - Zurich, musée Rietberg, acq. Paris, 1933

archaïques chinois et japonais et de statues animalières qui furent l'une des sources du Japonisme de la fin du XIXe siècle.[2]

Nicolas Engel, conservateur du musée Cernuschi et commissaire de l'exposition des Bronzes du Lorestân, nous explique qu'à partir de 1920, les directeurs qui se sont succédés à la tête de ce musée orientèrent les collections permanentes sur les antiquités chinoises, datées de 3000 avant J.-C. jusqu'au XIIIe siècle. Le reste des collections, notamment celles du Japon et du Vietnam, acquises ultérieurement, ainsi que les peintures chinoises contemporaines, furent reléguées dans les réserves du musée.

Les expositions temporaires permettent de sortir régulièrement ces collections des réserves. Elles ont aussi pour objectif d'intéresser le public à des parties du monde asiatique autres que l'Extrême-Orient. Ce peut être, par exemple, une exposition sur l'Inde, alors que le musée Cernuschi ne possède quasiment aucune pièce indienne, ou sur l'héritage russe qui a influencé toute la bande méridionale des ex-républiques soviétiques d'Asie centrale et du Caucase, ce qu'il est convenu d'appeler l'art des steppes. C'est dans ce cadre également que l'exposition "Les Perses sassanides, fastes d'un empire oublié" *(224 après J.-C.-642)* avait été organisée de septembre à décembre 2006, en collaboration avec le Musée du Louvre.[3]

Le musée Cernuschi présentera, au printemps 2009, un ensemble de peintures japonaises exécutées entre le milieu du XVIIe siècle et le milieu du XIXe siècle, appartenant à la collection Idemitsu (Japon). L'exposition suivante sera toute entière composée de peintures chinoises appartenant au musée Cernuschi.

Les bronzes du Lorestân au musée Cernuschi

Dans de nombreux musées de France, il y a eu une sorte de mode, un goût pour la comparaison, avec l'idée pour le musée Cernuschi de comparer les bronzes chinois de sa collection avec ceux de la Mongolie et de la Sibérie et des bronzes découverts en Iran, donc dans une partie plus occidentale de l'Asie.

Avant 1930, hormis un exemplaire acquis dans les années 1910 par le British Museum, on trouvait peu de ces bronzes sur le marché. Une pièce acquise par Cernuschi en 1927 avait été attribuée à la Cappadoce ou à l'Arménie, en aucun cas à l'Iran. Ce n'est que dans les années 1930, à l'occasion de fouilles clandestines locales - apparemment consécutives à une découverte faite par hasard dans la région - dont les produits arrivaient sur le marché occidental, que la rumeur a fait dire que ces bronzes étaient originaires de la province iranienne du Lorestân. André Godard, qui travaillait à cette époque pour les antiquités iraniennes, avait organisé une expédition dans cette région et avait pu confirmer, dans une publication datant de 1931 - la première sur le sujet - l'origine des bronzes.

Cette exposition présentait les soixante-quinze bronzes du Lorestân appartenant au musée Cernuschi, acquis dans les années 1950 et 1960, et qui sortaient pour la première fois des réserves. Ils furent complétés pour l'occasion par des emprunts. Pour les réunir, Nicolas Engel fit appel à des musées et des particuliers. Les bronzes empruntés pour l'exposition venaient tous des collections d'Europe où on les trouve en très grand nombre. Chaque bronze étant unique, car fabriqué à la cire perdue, les emprunts peuvent être multipliés pour obtenir toute une série différenciée.

Typologie des bronzes du Lorestân

En raison de leur ancienneté, aucun texte n'existe sur les bronzes du Lorestân, pas même en Mésopotamie, avec laquelle pourtant on sait que des échanges ont eu lieu. On n'a donc pu que faire des suppositions sur leur signification, à partir de leur iconographie d'une part, et du fait qu'ils ont été trouvés dans des sépultures et des sanctuaires, d'autre part. C'est ainsi qu'on a nommé *idoles* les bronzes à forme humaine, animale ou fantastique, placés sur des supports tubulaires, sans en connaître leur nature véritable. Les épingles surmontées d'une tête décorée et les têtes de haches à digitations miniatures trouvées dans des sanctuaires, sont supposées être des ex-voto.

On sait que les *bronzes canoniques*, c'est-à-dire ceux datant de l'âge du fer[4] et répondant à des caractéristiques iconographiques ou "canons", n'existaient qu'au Lorestân iranien. Ce sont ceux qui sont arrivés dans les années 1930 en Europe et aux Etats-Unis. On a d'abord pensé que tout le Lorestân avait produit ce type de bronzes, mais lorsque les résultats des fouilles des années 1970, notamment celles faites par une équipe de chercheurs belges dirigée par Louis Vanden Berghe, archéologue de l'université de Gand, ont été connus, on s'est rendu compte qu'il existait d'autres types de bronzes, pas aussi complexes et extravagants, d'un style naturaliste plus simple, datant de l'âge du bronze.

Les bronzes, dont certains, comme les épingles, les bracelets et les hallebardes sont en réalité composés de bronze et de fer, sont très variés. Outre les objets cités

Dans de nombreux musées de France, il y a eu une sorte de mode, un goût pour la comparaison, avec l'idée pour le musée Cernuschi de comparer les bronzes chinois de sa collection avec ceux de la Mongolie et de la Sibérie et des bronzes découverts en Iran, donc dans une partie plus occidentale de l'Asie.

En raison de leur ancienneté, aucun texte n'existe sur les bronzes du Lorestân, pas même en Mésopotamie, avec laquelle pourtant on sait que des échanges ont eu lieu. On n'a donc pu que faire des suppositions sur leur signification, à partir de leur iconographie d'une part, et du fait qu'ils ont été trouvés dans des sépultures et des sanctuaires, d'autre part.



Mors en bronze - Age du fer II - British Museum, legs Oscar Charles Raphael, 1945

Epingle en bronze - Age du fer - Khorramâbâd, Musée archéologique du Lorestân, photo: M. Ferreira

Lame de hache à digitations en bronze - Age du fer II - Francfort-sur-le-Main, Musée Archéologique

Coupe en cuivre de l'âge du bronze (Acquis par le Musée du Louvre en 1931, Anc. coll. André Godard)

Disque en bronze - Age du fer II ou début du III - British Museum, acq 1955, anc. coll. E.T. Safani

précédemment, les fouilles ont mis au jour des mors d'attelage, des ornements (bracelets de cheville et bagues), des figurines (certaines en cuivre et bronze) des situles (ou gobelets). De nombreuses céramiques accompagnaient ces découvertes ainsi que des épées ou des poignards en fer au pommeau décoré d'éléments zoomorphes et anthropomorphes.

Le terme de "bronzes canoniques" désigne les bronzes travaillés de l'âge du fer, juste antérieurs à la dynastie achéménide. Leur production s'est arrêtée vers -700, certainement parce que le plateau iranien a été, à la fin du deuxième millénaire et au premier millénaire, occupé par des populations indo-européennes, qui n'avaient pas le même type de vie, les mêmes codes esthétiques. L'empire achéménide, en englobant ces diverses régions, a certes repris certains éléments, comme les arts régionaux mais, apparemment, la population originelle s'est assimilée à la population iranienne.

Sauvegarde des objets archéologiques au Lorestân

Les premières fouilles étaient désordonnées car elles étaient le produit d'un pillage systématique des nécropoles organisé et contrôlé localement. Le Lorestân était, au début du XXe siècle, difficile d'accès pour les archéologues étrangers. Les premiers bronzes parvenus entre les mains des chercheurs étaient ceux offerts par le gouvernement, qui autorisait les marchands d'antiquités ou les expéditions archéologiques officielles à conserver leurs trouvailles. Depuis cette époque, les choses ont changé, des lois sévères protègent dorénavant l'héritage culturel iranien.

Actuellement, il n'existe pas de fouilles systématiques dans le Lorestân, seules des fouilles de sauvegarde sont effectuées à l'occasion de travaux sur les sites signalés contenir des objets archéologiques. Ces objets sont conservés localement. Une très belle collection en est visible au musée archéologique du Lorestân installé dans la forteresse Falak-ol-Aflâk de Khorramâbâd.

En guise de conclusion, nous adresserons à nos lecteurs un conseil d'ami: si vous possédez un de ces jolis bronzes du Lorestân, vérifiez bien qu'il ne s'agisse pas d'un pastiche comme en furent fabriqués, au moment de la mise sur le marché en très grand nombre de ces vestiges d'un temps lointain. Ce peut être une idole fixée à un support en insérant une épingle surmontée d'une tête de canard, ou bien des fragments d'idole fixés sur un récipient, ou encore une copie pure et simple issue des quelques fabriques de Téhéran qui en produisaient au milieu du XXe siècle.

Si c'est le cas, consolez-vous en vous disant que pratiquement tous les musées du monde ont acquis, sans le savoir, quelques-uns de ces pastiches. Si ce n'est pas le cas, vous avez bien de la chance. ■



La salle du grand Bouddha du musée Cernuschi

Photo: Mireille Ferreira

---

* Prononcer "chernouski", à l'italienne.

1. Présentation à la presse par Nicolas Engel, conservateur du musée Cernuschi et commissaire de l'exposition

2. Texte édité dans le livret de présentation du Musée Cernuschi

3. En marge des deux expositions des Perses Sassanides et des Bronzes du Lorestân, le public était convié à écouter des lectures du *Shâhnâmeh* (Le Livre des Rois) du poète iranien Ferdowsi, par Annie Rauzier, conteuse.

4. On distingue quatre périodes dans l'âge du fer :

Age du fer IA (1300-1150 av. J.-C.)
Age du fer IB/IIA (1150-900 av. J.-C.)
Age du fer IIB (900-800/750 av. J.-C.)
Age du fer III (800-650 av. J.-C.)
L'âge du bronze se situe vers 3100-1300 av. J.-C.

La situation sociopolitique de l'Iran lors du premier mandat du président Mohammad Khâtami (1997-2001)*

(1ère partie)

Dr. Amir ACHOFTEH TEHRANI

De la Révolution constitutionaliste de 1906 à la Révolution islamique, en passant par Mossadegh, l'Iran a souvent innové en politique et il semble que la dynamique en cours au sein du courant islamique et de la jeunesse ne puisse pas être expliquée par une simple opposition - par ailleurs bien réelle et souvent violente - entre "conservateurs" et "réformateurs".[1]

Lors de l'élection présidentielle de mai 1997 (1376), l'ensemble des électeurs avaient voté à plus de 70% pour M. Khâtami, montrant à l'époque une forte homogénéisation de l'électorat iranien. Par la suite, la participation d'un peu moins de 27 millions d'électeurs sur un total de 38 millions (soit 69% du total) lors des élections législatives du 28 février 2000 visant à élire le 6ème parlement iranien (*Majles*) témoigne donc d'une forte mobilisation. Siâvash Ghâzi, Bernard Hourcade et Nicolas Schwaller ont minutieusement analysé les résultats des élections législatives et la composition du nouveau parlement. Selon les données sociologiques présentées par le premier auteur, les nouveaux parlementaires élus étaient plus jeunes, avaient un niveau d'étude plus élevé et étaient en majorité fonctionnaires. Dans le sixième *Majles*, le nombre de députés religieux et des femmes a également diminué par rapport au précédent.

Un réformateur

Les élections législatives ayant consacré la victoire des réformateurs à une grande majorité, le président Khâtami disposa dès lors de leviers suffisants pour mettre en place les réformes économiques tant attendues par la population. Celle-ci faisait face à une détérioration de son pouvoir d'achat depuis la révolution - phénomène qui s'est considérablement accentué depuis -, l'obligeant à cumuler les emplois pour survivre, à laquelle venait s'ajouter le peu de perspectives en matière d'emplois (le taux de chômage officiel à 13% étant largement sous-évalué), plus particulièrement des jeunes (40% de la population a moins de 14 ans). Or, réformer l'économie iranienne s'avérait être une tâche gigantesque pour quatre raisons: il fallait tout d'abord parvenir à un consensus politique et social pour soutenir ces réformes, définir quelles orientations donner à ces dernières, le rythme selon lequel elles seraient mises en place et enfin l'ordre approprié pour les appliquer.[2]

Le courant réformateur était très loin de se limiter au champ de l'islam politique: il ancrait le débat dans le cadre de la République islamique, mais englobait également de fait toute la vie politique et sociale. Nous pouvons même nous interroger sur la profondeur

et l'ampleur réels du soutien populaire à ce mouvement de réforme en islam, qui trouve ses racines profondes chez les compagnons de route et disciples de l'imam Khomeiny qui avait lui même ouvert la voie, même si la notion de "réforme" s'inscrivait à l'époque dans un contexte très différent. Les nouvelles générations, nées après la révolution n'étaient également pas aussi motivées pour réformer un islam chiite.[3]

L'élection en 1997 du président Khâtami avait suscité un grand espoir dans la population iranienne pour un changement politique, juridique, économique et culturel en profondeur. Cependant, après quatre ans, la désillusion semblait éclipser l'enthousiasme réformiste. Trois ans après son investiture, et face aux nombreuses tentatives visant à déployer toutes les dispositions - légales et arbitraires - pour le fragiliser et déstabiliser, le président Khâtami s'adressa au peuple pour défendre le bilan des premières années de sa présidence, tout en rejetant la responsabilité de certaines lacunes dans l'application de son programme sur les traditionalistes. Il pouvait également afficher un bilan assez positif sur le plan de la politique étrangère.[4]

Les victoires électorales de Mohammad Khâtami en 1997 puis en 2001 ont été possibles grâce à l'établissement d'un consensus avec une grande partie des forces soutenant le pouvoir clérical. M. Khâtami, religieux et réformateur incontesté, était, en effet, un personnage providentiel pour les réformateurs mais aussi pour les conservateurs. Il leur offrait une solution honorable et maîtrisée dans le temps, pour sortir de la "révolution" religieuse et stabiliser la République islamique.



M. Khâtami lors d'une visite officielle en Égypte

Photo: Iman Mirabzâdeh Ardakâni

Pour les forces critiques à l'égard du bilan de la République islamique, Mohammad Khâtami a offert une opportunité inespérée mais fragile, pour non pas renverser le système islamique, mais pour ouvrir un débat sur ce que pourrait être l'Iran du XXIe siècle, en prenant en compte toutes les dynamiques de ce pays y compris l'islam, l'identité nationale et la modernité.[5] Sa première élection en mai 1997 contribua donc à intensifier les débats sur la nécessité de l'institutionnalisation de l'Etat de droit et le renforcement de la société civile. Cependant, les questions relatives à la démocratisation économique sont demeurées quasi absentes de ces débats centrés exclusivement sur la démocratisation politique, comprenant notamment les thèmes de l'institutionnalisation de la pluralité et des libertés individuelles et sociales, le multipartisme, la création libre d'associations, ou encore d'une presse indépendante.[6]

Si, lors de son premier mandat (1997-2001), M. Khâtami a multiplié les

Lors de l'élection présidentielle de mai 1997 (1376), l'ensemble des électeurs avaient voté à plus de 70% pour M. Khâtami, montrant à l'époque une forte homogénéisation de l'électorat iranien. Par la suite, la participation d'un peu moins de 27 millions d'électeurs sur un total de 38 millions (soit 69% du total) lors des élections législatives du 28 février 2000 visant à élire le 6ème parlement iranien (Majles) témoigne donc d'une forte mobilisation.

Si, lors de son premier mandat (1997-2001), M. Khâtami a multiplié les déclarations de tolérance tout en affirmant sa volonté de replacer le pays sur la scène internationale, leur application a néanmoins été bloquée par le 5ème Majles à majorité conservatrice et les instances religieuses du pouvoir.

M. Khâtami visait à favoriser une double transition: il s'agissait d'encourager tout d'abord l'évolution d'une économie pétrolière vers une économie moins dépendante de l'exploitation de cette matière première pour à terme passer d'une économie à caractère centralisé où l'Etat a un poids excessif, vers une économie de marché.

déclarations de tolérance tout en affirmant sa volonté de replacer le pays sur la scène internationale, leur application a néanmoins été bloquée par le 5ème *Majles* à majorité conservatrice et les instances religieuses du pouvoir. Le début de sa présidence a également été de pair avec une certaine "ouverture" permettant de débattre sur presque tous les sujets, y compris ceux qui sont restés tabous pendant longtemps comme les relations avec l'ennemi par excellence: les Etats-Unis - ouverture qui n'a été cependant que de courte durée.[7] Cependant, de façon générale, la censure frappant les créations culturelles et artistiques fut largement levée, grâce à la politique pluraliste par 'Ataollah Mohâjerâni qui fut le ministre de la Culture et de la Guidance islamique lors des premières années de la présidence de Khâtami, et la mise en place, sur le plan international, d'une politique de "dialogue entre les civilisations". La journaliste Delphine Minoui a également montré comment, durant ces quelques années, les femmes, laïques comme religieuses, profitant de l'ouverture culturelle, ont réussi à s'imposer sur la scène artistique (cinéma, théâtre, écriture, peinture, musique) faisant de la culture non seulement un nouvel espace de débat, mais également d'émancipation.

Peu avant son élection, les résultats des élections législatives du 5ème parlement en 1996 ont démontré, pour la première fois, l'arrivée timide d'une nouvelle force politique, en l'occurrence les femmes et les jeunes, jusqu'alors exclus, de facto, de la scène sociopolitique. Mais on était encore loin d'imaginer les résultats de l'élection présidentielle de 1997. En effet, lors de cet événement, les Iraniens ont voté pour un candidat ayant un discours plus culturel qu'économique.[8]

En 1997, les jeunes de 15 à 24 ans, qui constituaient 20% de la population totale du pays[9], étaient les principaux piliers des changements socio-politiques. Pendant la campagne électorale, les jeunes et même les adolescents de moins de 15 ans, dans tous les quartiers et parmi toutes les couches sociales, ont participé massivement à la campagne en faveur de Mohammad Khâtami, collant et distribuant avec enthousiasme ses affiches et son programme électoral.

Un lourd programme de réformes économiques

D'un point de vue économique, le programme de M. Khâtami visait à favoriser une double transition: il s'agissait d'encourager tout d'abord l'évolution d'une économie pétrolière vers une économie moins dépendante de l'exploitation de cette matière première pour à terme passer d'une économie à caractère centralisé où l'Etat a un poids excessif, vers une économie de marché. Mener une politique visant la mise en place d'une économie de marché et une moindre dépendance pétrolière constituait un retournement dans l'histoire de l'Iran moderne; le développement économique ayant été induit par l'exploitation du pétrole et le rôle moteur de l'Etat dans l'économie. L'un des objectifs visait ainsi à permettre à l'appareil productif de devenir plus compétitif et à arriver à développer ses exportations dans le secteur non pétrolier.[10]

Cependant, l'élection le 30 mai 2000 à la présidence du 6ème *Majles* de l'ayatollah Mehdi Karroubi[11] mit clairement en évidence les dynamiques et contradictions d'un Iran en période de transition entre despotisme et république. D'une part, le mouvement en faveur des

reformes, très largement majoritaire, s'affirma dans les institutions politiques et d'autre part, des concessions furent faites aux courants conservateurs afin de continuer à gérer le pays par consensus, comme ce fut le cas pendant vingt ans.[12] Ces contradictions furent largement révélées par l'élection d'un 6ème *Majles* clairement conservateur.

Sur le plan économique, le bilan du premier mandat de Khâtami fut largement négatif: l'inflation et le taux de chômage demeurèrent à un niveau très élevé, les investissements dans le secteur privé restèrent à un niveau très insuffisant, et l'écart entre les classes les plus favorisées et les plus démunies continua à augmenter.

Les ministres et conseillers économiques du président Khâtami se divisaient entre partisans et détracteurs d'une véritable politique de privatisation. A titre d'exemple, Hossein Namâzi, ministre de l'Economie et des Finances (également ministre de l'Economie sous Moussavi) se posa comme l'apôtre d'une économie statocentrée tandis que Mohsen Nourbakhsh, directeur de la Banque centrale et plusieurs fois ministre de l'Economie et des Finances, était favorable à l'économie de marché. Rajabali Mazrou'i, conseiller économique du Président et d'obédience de gauche islamique et Mohammad Satarifar, ancien conseiller économique de M. Moussavi, étaient contre la libéralisation économique, tandis que Massoud Roghani-Zanjâni, ancien directeur de l'Organisation du Plan et du Budget y était favorable.[13] Parmi les réformateurs élus aux dernières législatives, une partie importante, notamment d'obédience de gauche islamique, approuvait une économie stato-centrée, d'autant que plus de 43% des élus du sixième parlement étaient alors fonctionnaires.[14]

L'élection municipale

Après l'élection à la présidence de Mohammad Khâtami en mai 1997, les élections municipales de février 1999 permirent à l'ensemble de la population de participer, pour la première fois, au pouvoir local. Désormais la citoyenneté - un homme (une femme) une voix - devint une donnée irréductible de la politique iranienne. Dans ce contexte, la domination des réformateurs, lors des élections législatives, du 6ème parlement islamique en février-mai 2000, ne consacra pas le triomphe politique de la société civile, mais l'aboutissement électoral logique de phénomènes sociaux et culturels liés à l'évolution de la société iranienne ou mondiale.[15]

Les recettes budgétaires

Au deuxième trimestre de 1999, les recettes budgétaires enregistrèrent une hausse de près de 30% en glissement annuel, alors qu'elles avaient diminué de 15,5% au premier trimestre. De même, les exportations, en glissement annuel, augmentèrent de 15% au deuxième trimestre de 1999, alors qu'elles avaient diminué de près de 20% au trimestre précédent. Il faut également préciser qu'il n'existait pas de consensus dans la mouvance khâtamiste à ce sujet. Globalement, les partisans de Khâtami se situaient à gauche de l'échiquier politique iranien. On trouvait donc parmi eux à la fois des partisans d'une certaine étatisation de l'économie ou des éléments plutôt favorables à sa libéralisation. Mais le principal problème sur le plan politique n'était pas celui-là. Engager de véritables réformes économiques d'ensemble imposait que Khâtami trouve des alliés ou plutôt des groupes sociaux le soutenant. Or, cela n'était pas évident. En

Parmi les réformateurs élus aux dernières législatives, une partie importante, notamment d'obédience de gauche islamique, approuvait une économie stato-centrée, d'autant que plus de 43% des élus du sixième parlement étaient alors fonctionnaires.

Si le Président engageait une véritable libéralisation économique, il allait s'attaquer directement à l'ensemble des rentes de situation qui s'étaient constituées depuis la révolution - mission quasiment impossible tant elle touchait à des intérêts importants et sensibles.

effet, si le Président engageait une véritable libéralisation économique, il allait s'attaquer directement à l'ensemble des rentes de situation qui s'étaient constituées depuis la révolution - mission quasiment impossible tant elle touchait à des intérêts importants et sensibles.[16]

Corrélativement, la chute des recettes pétrolières (qui constituaient à l'époque 85% des recettes d'exportations et 60% des recettes budgétaires)[17] combinée à une mauvaise gestion de l'économie (plus de 80% du PIB dépendait d'un secteur public inefficace) et à la corruption, provoqua une importante crise économique qui obligea l'Etat à renoncer à la maîtrise d'une partie de l'économie. Le secteur informel de l'économie fleurit sous l'œil bienfaisant d'un Etat rentier qui ne parvenait plus à jouer le rôle de redistributeur de la richesse nationale.

D'une manière générale l'attachement au travail dans le secteur public garantissant la stabilité, la retraite et le statut social, resta dominant. En tout état de cause, le retrait graduel de l'Etat ne fut pas accompagné d'une législation et de la mise en place de mécanismes institutionnels susceptibles de garantir les conditions de développement des sphères de l'autonomie sociale.

L'augmentation du taux d'inflation (22%) appauvrit une majorité de salariés, tandis que le manque d'investissement dans le secteur de production contribua à l'augmentation du chômage des jeunes (dont le taux officiel - loin de refléter la réalité - était de 13%).

Le recours au secteur informel de l'économie qui échappait à l'emprise de l'Etat était, désormais, devenu indispensable tant pour les chômeurs que pour les salariés devenus pluriactifs. Néanmoins, d'une manière générale l'attachement au travail dans le secteur public garantissant la stabilité, la retraite et le statut social, resta dominant. En tout état de cause, le retrait graduel de l'Etat ne fut pas accompagné d'une législation et de la mise en place de mécanismes institutionnels susceptibles de garantir les conditions de développement des sphères de l'autonomie sociale.[18]

L'évolution des classes intellectuelles

Il n'est pas facile de donner une définition exacte de l'intellectualisme et des éléments constituants ce phénomène; éléments qui sont d'ailleurs assez nombreux. En Iran, selon une définition générale, l'intellectualisme est un processus de pensée qui est en relation et en contact avec les instruments de la science, de la technologie de la civilisation moderne. Il se situe le plus souvent - mais pas toujours - en position de rejet des vieilles structures traditionnelles. Cette définition et cette compréhension sont souvent utilisées par le discours politique en Iran[19]. Selon un autre point de vue, l'intellectualisme serait l'ensemble des efforts intellectuels à la source des pensées sociales, politiques, religieuses… étant à l'origine des réformes et évolutions de la société. Il faut néanmoins préciser que dans une société, l'intellectualisme n'est pas nécessairement basé sur l'élimination ou l'annulation des structures sociales traditionnelles. Dans ce processus, nous pouvons dire qu'un intellectuel a un rôle efficace dans le changement et l'évolution politique de la société.

Les intellectuels "post-islamistes" - ainsi que sont surnommés les intellectuels ayant fait la Révolution islamique ou ceux se réclamant de ses valeurs - se réclament d'une société et de valeurs religieuses[20].

L'intellectualisme en lui-même renferme des éléments très hétéroclites, dont les étudiants. Les membres du corps enseignant des universités sont à ce titre les symboles représentatifs de l'intellectualisme. Favorisé par un accroissement démographique important et le développement de l'accès général à l'éducation, l'Iran a vu une augmentation sans précédent de sa population estudiantine.

Présentation du nombre des étudiants et des intellectuels dans les universités publiques

	1976	1986	1996
Etudiants	153 215	167 971	579 070
Corps enseignant	13 953	14 341	40 477
Centre de recherches et d'enseignement	85	192	885

Samuel Huntington écrit: "*L'opposition des intellectuels urbains au gouvernement est non seulement la spécification courante des sociétés modernes, mais elle est également la spécification de presque toutes les sociétés en voie de modernisation.*"[21]

Dans les sociétés en voie de développement, les étudiants constituent en général les forces politiques les plus actives parmi les classes moyennes. Et, dans les systèmes politiques traditionnels, l'université est, en général le noyau principal des procès d'antagonismes contre le régime politique. L'opposition estudiantine au gouvernement est, à son tour, la forme la plus sévère et la plus intransigeante de l'opposition parmi les classes moyennes.

Huntington poursuit: "*La plupart du temps, ce genre d'opposition ne s'en prend pas à la source des lacunes matérielles, mais de l'insécurité psychique, de l'aliénation personnelle, et de l'excès de la besogne de l'identité. Ce que la classe moyenne urbaine demande est le prestige national, la croissance nationale, ainsi que le progrès de participation dans la rénovation générale de la société. Ces exigences sont, certes, des objectifs idéalistes et aucun gouvernement n'est en mesure de les réaliser. C'est pour cette raison que l'on ne peut adoucir ces éléments qui appartiennent à la classe moyenne à l'aide des reformes classiques.*"[22]

Huntington écrit ailleurs: "*Les étudiants, plus que les autres, connaissent le nouveau monde et les acquis des nations avancées de l'Occident. Il y a généralement, dans leur mémoire, deux grandes lacunes: la première comprend les principes de nouveauté ou de modernité comme par exemple l'égalité, la justice, la communauté sociale, le bien-être économique et la réalisation de ces objectifs dans leur société; la deuxième lacune est relative aux situations actuelles des nations développées et celles des pays arriérés.*"

Dans les sociétés en voie de développement, les étudiants constituent en général les forces politiques les plus actives parmi les classes moyennes. Et, dans les systèmes politiques traditionnels, l'université est, en général le noyau principal des procès d'antagonismes contre le régime politique. L'opposition estudiantine au gouvernement est, à son tour, la forme la plus sévère et la plus intransigeante de l'opposition parmi les classes moyennes.

Partisans de Khâtami à Mashhad



Photo: norooznews.ir

Huntington donne de nombreux exemples des mouvements estudiantins dans la Russie tzariste, en Iran, en Corée du sud, etc.

L'influence de nouvelles valeurs

L'influence de nouvelles valeurs, et connaissances d'une partie de l'électorat dans l'élection de M. Khâtami est une chose très délicate à mesurer en l'absence de tout sondage réellement fiable dans ce domaine. En outre, peu d'études sociologiques sur le comportement des votants en Iran ont été réalisées. Il convient néanmoins de mentionner qu'après la septième élection présidentielle, quelques centres de recherche commencèrent à étudier ce sujet principalement pour chercher à catégoriser les causes de "l'événement" du 23 mai 1997 (le 2/3/1376).

Si nous voulons étudier l'étalonnement des valeurs chez les votants au moment de l'élection de M. Khâtami à la Présidence de la République, nous devons tenir compte des valeurs morales et sociales des gens, du niveau de leurs revenus, de leur milieu social, de leur âge, du niveau de leur éducation, de leurs croyances religieuses de leur tendance politique, etc. Nous nous appuierons essentiellement sur les résultats finaux de sondages d'opinions sur les valeurs telles que les jeunes gens les définissent. Quelles sont, par exemple, les valeurs essentielles pour les personnes ayant fait des études supérieures, pour les femmes des classes moyennes ou défavorisées, etc.?

Le Centre des recherches de l'Assemblée islamique d'Iran a mené une recherche après les élections présidentielles du 23 mai 1997, intitulée "Sondage sur les causes de l'élection de M. Khâtami". Ce sondage a été effectué dans 23 villes et villages, avec un échantillon composé de 3971 personnes. Dans cette recherche, on a dans un premier temps indiqué 143 causes, avant de retenir ce qui semble être les douze raisons les plus importantes de l'élection de M. Khâtami:

	Valeurs	Nombre de personnes interrogées	%
1	Milieu familial et social[23]	1849	46.57
2	Promesse aux jeunes	1662	41.86
3	Libéralisme et modernité	1530	38.32
4	Propagandes en faveur de M. Khâtami	1382	37.32
5	Promesses générales faites au peuple	1332	33,55
6	Soutiens accordés à M. Khâtami	1281	32,26
7	Education et façon de penser	1165	29.34
8	Votes pour Khâtami pour sanctionner le régime politique islamique	1076	27.10
9	Expérience	903	22.74
10	Influence réciproque des gens	900	22.67
11	Propagandes contre M. Khâtami, qui lui ont permis d'obtenir plus de votes	844	21.26
12	Niveau de culture et des connaissances	710	17.88

(Les pourcentages dépassent largement 100, parce que les personnes interrogées ont choisi, sur le même questionnaire, plusieurs raisons principales.)



Réception des étudiants de l'Université de Téhéran à la suite de l'élection de M. Khâtami

ISNA

Les tendances sociologiques des votants téhéranais montrent les raisons de la victoire de M. Khâtami sur ses trois adversaires.

Raisons de vote / Candidats		Votes pour N		Votes pour R		Votes pour Kh.		Votes pour Z		Total	
		nombre	%	nombre	%	nombre	%	nombre	%	N	%
1	Changement de la situation actuelle	57	11,6	42	14	780	17,7	14	23	892	17
2	Caractère personnel (religieux, descendant du Prophète, vertus, popularité, sympathie)	97	19,7	58	19,2	686	15,5	9	14,8	850	16,81
3	Connaissance et éducation	31	6,3	24	7,9	562	12,7	4	6,6	621	11,8
4	Plate-forme électorale intéressante	40	8,1	36	1,9	495	11,2	2	3,3	573	10,9
5	Visions intellectuelles sur les arts et la culture	34	6,9	21	7	346	7,8	3	4,9	404	7,7
6	Présentation des pensées nouvelles	28	5,7	26	8,6	314	7,1	3	4,9	371	7
7	Antécédent et expérience d'administration	18	3,7	12	4	319	7,2	2	3,3	315	6,7
8	Connaissance de la situation des jeunes	24	4,9	11	3,7	107	2,4	2	3,3	144	2,7
9	Promesse d'améliorer les conditions socioéconomiques	9	1,8	15	5	95	2,2	4	6,6	123	2,3
10	Propagandes	34	6,9	12	4	61	1,4	3	4,9	110	2,1
11	Développement du libéralisme social	8	1,6	11	3,7	52	1,2	3	4,9	74	1,4
12	Préférence	2	0,4	0	0	75	1,7	2	3,3	79	1,4
13	Célébrité	6	1,2	1	0,3	44	1	1	1,6	52	1
14	Opposition à M. Nâtegh Nouri	3	0,6	2	0,7	27	0,6	0	0	32	0,6
15	Propagandes contre M. Khâtami	2	0,4	5	1,7	11	0,2	0	0	18	0,3

N = M. Nâtegh Nouri   R = M. Reychahri   Kh. = M. Khâtami   Z = M. Zavârei

Ainsi, des valeurs telles que "le libéralisme et la démocratie" ou "le modernisme" figurent parmi les raisons principales de son élection. L'importance des promesses faites aux jeunes reflète également l'évolution démographique de ces deux dernières décennies. Enfin, le milieu familial a joué un rôle important étant donné que pour de nombreux électeurs, M. Khâtami incarnait le symbole d'un homme de caractère, intellectuel, modéré, lucide, moderne et conscient des problèmes et difficultés de la société iranienne.

Le *Djahâd dânechgâhi* (Djihad universitaire) a également mené une recherche sur le comportement des électeurs à Téhéran lors de la 7ème élection présidentielle iranienne. Les personnes interrogées ont répondu à 48 questions. Le tableau ci-contre reflète également les tendances et les valeurs sociologiques de la société iranienne après la révolution islamique. ■

---

* Cette étude s'inscrit dans la cadre d'une recherche post-doctorale de sociologie politique menée à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS) sous la direction de M. Guy Chaussinaud Nogaret.

1. Bernard Hourcade et Nicolas Schwaller, Les Cahiers de l'Orient, 2000, No.60, p.44.
2. Thierry Coville, "Comment réformer une économie rentière?", Les Cahiers de l'Orient, 2000, No.60, p.93.
3. Hourcade Bernard et Schwaller, Nicolas, "Iran: Entre consensus et Rupture", Les Cahiers de l'Orient, 2000, No.60, p.54.
4. Kiân-Thiébaut, Azâdeh, "Un tour d'horizon", Les Cahiers de L'Orient, 2000, p.9.
5. Bernard Hourcade et Nicolas Schwaller, "Iran: Entre consensus et rupture", Les Cahiers de l'Orient, 2000, No. 60, p.57.
6. Kiân-Thiébaut, Azâdeh, "Entre développement stato-centré et démocratisation politique", Les Cahiers de l'Orient, 2000, No.60, pp.65-66.
7. Bellemare, Michel, Les Cahiers de l'Orient, 2000, No.60, p.40.
8. Amir-Ebrâhimi, Masserat, "Une Révolution et deux jeunesses", Les Cahiers de l'Orient, 2000, No.60, p.120.
9. Résultats du recensement national de 1996.
10. Coville, Thierry, "Comment réformer une économie rentière?", Les Cahiers de l'Orient, 2000, No.60, pp.96-97.
11. M. Karroubi est une personnalité religieuse très connue qui exerça cette charge de 1989 à 1992. Il est également membre de l'Association des religieux combattants qui avait à l'époque onze députés.
12. Hourcade, Bernard et Schwaller, Nicolas, Les cahiers de l'Orient, 2000, No.60, p.43.
13. "*Mahfel-e nâhamgoun*" (Groupe hétérogène), Eqtesâd-e Irân, Vol. I., No.6, juin 1999, pp.21-22.
14. Voir l'article de Siâvash Ghâzi dans ce même numéro.
15. Hourcade, Bernard et Schwaller, Nicolas, "Iran: Entre Consensus et rupture", Les Cahiers de l'Orient, 2000, No.60, p.52.
16. Coville, Thierry, "Comment réformer une économie rentière?", Les Cahiers de l'Orient, 2000, No.60, p.94.
17. Coville, Thierry, "Iran la révolution a vingt ans!", Problèmes économiques, mars 1999, p.21.
18. Kiân-Thiébaut, Azâdeh, Les Cahiers de l'Orient, 2000, No. 60, p.69.
19. Rabiy, Ali, *Sociologie des mouvements des valeurs*, en persan), Editions Farhang o Andisheh, Téhéran, 2001, p.143.
20. Cf. Farhâd Khosrokhâvar, "Les intellectuels post-islamistes en Iran", Awal, No. 11, 1994; "Les intellectuels post-islamistes en Iran", Trimestre du monde, 1er trimestre 1996; Valla Vakili, "Debating Religion and Politics in Iran: The Political Thought of Abdolkarim Sorush", Studies Department Occasional Paper, Series No.2, Council on Foreign Relations, New York, 1996. Voir aussi: Khosrokhâvar, Farhâd et Roy, Olivier, *Iran: Comment sortir d'une révolution religieuse*, Seuil, Paris, 1999, p.79.
21. Huntington, Samuel, Nelson, Joan M., *No Easy Choice: Political Participation in Developing Countries*, Cambridge: Harvard University Press, 1976.
22. *Ibid.*
23. M. Khâtami est en effet de fils de l'Ayatollah Khâtami, personnalité religieuse très respectée.

Réunion culturelle à "Shahr-e ketâb":

La langue persane et le langage scientifique

Reportage réalisé par
Zainab SADAGHIAN

Du fait de l'essor des sciences nouvelles dont la plupart sont produites par le monde occidental, nous sommes aujourd'hui confrontés à des expressions et des mots nouveaux qui ont contribué à l'émergence de nouveaux questionnements dans la façon d'enseigner ces sciences en langue persane. Depuis la Révolution islamique, deux institutions ont pris en charge la valorisation de la langue persane et d'une langue scientifique nationale: le Centre de Publication Universitaire, qui supervise la traduction des textes didactiques et la publication des revues scientifiques dans des domaines tels que la physique, les mathématiques et la linguistique, et l'Académie de la Langue Persane, dont l'une des activités consiste en la création de néologismes. La réunion culturelle du 26 août 2008 de "Shahr-e ketâb" a abordé ce sujet. Monsieur Mohammadkhâni, directeur exécutif de ce centre culturel, a éclairé le sujet en en précisant les axes et les questions.

1. Quelles sont les caractéristiques de la langue scientifique; au vu de l'incessant développement de la traduction scientifique en Iran, à quelles contraintes le persan fait-il face?

2. Quelle est la différence entre la langue générale et la langue scientifique en considérant le fait que le langage général est sujet à des changements relativement rapides alors que la langue scientifique demeure neutre et stable?

3. Dans quelle mesure parvient-on à créer des néologismes? Peut-on parler d'avantages et d'inconvénients dans ce domaine?

4. Le nombre et la qualité des traductions scientifiques montrent-elle la force ou la faiblesse du persan? Quel sera le résultat à long terme de ce processus de traduction?

Les professeurs Hossein Ma'ssoumi (membre de l'Académie de la Langue Persane), Siâvash Shâhshâhâni (professeur de mathématiques à l'Université technique Sharif) et Allâed-Din Tabâtabâ'i (membre de l'Académie de la Langue Persane) ont participé à cette réunion.

La séance a débuté avec l'intervention du professeur Ma'ssoumi qui a affirmé vouloir étudier ce sujet d'un point de vue historique et empirique. Selon lui, l'Iran appartient au groupe des quelques pays où la langue nationale est également la langue scientifique. La détermination des causes et caractéristiques de ce phénomène est essentielle pour connaître le persan: d'un côté, l'Histoire démontre que la langue arabe fut, pendant des siècles, la langue prédominante du pays, ceci alors que le persan demeurait avec une relative facilité, la langue de l'enseignement et qu'il réussit finalement à totalement remplacer l'arabe, à l'inverse de l'Europe médiévale, où la langue d'enseignement unique était le latin. Par ailleurs, les tentatives visant, dans les temps modernes, à enseigner dans une langue autre que le persan en Iran se soldèrent toujours par un échec. Ainsi, l'Ecole Dar-ol Fonoun avait embauché des enseignants français. Ces derniers

Les tentatives visant, dans les temps modernes, à enseigner dans une langue autre que le persan en Iran se soldèrent toujours par un échec. Ainsi, l'Ecole Dar-ol Fonoun avait embauché des enseignants français. Ces derniers étant francophones, il fallut engager des traducteurs afin de traduire leurs cours en persan, ce qui incita finalement les professeurs de l'Ecole à enseigner directement en persan.

De nombreux chercheurs estiment que la langue est l'une des plus importantes bases de l'unité nationale iranienne. Ainsi, nul Iranien ne pourra considérer une autre langue que le persan en tant que moyen d'expression de sa culture nationale.

étant francophones, il fallut engager des traducteurs afin de traduire leurs cours en persan, ce qui incita finalement les professeurs de l'Ecole à enseigner directement en persan. Quelques décennies plus tard, l'Université de Téhéran, nouvellement fondée, poursuivit cette voie. Dès lors, le pli était pris et même avant la Révolution islamique, seule l'Université américaine de Shiraz dispensait ses cours en anglais.

Selon le professeur Ma'ssoumi, les raisons de cet état de fait sont simples: l'Iran, contrairement à de nombreux pays, n'a jamais été colonisé et les pays colonisateurs comme l'Angleterre et la France n'ont jamais réussi à implanter durablement leur culture et leurs institutions en Iran, de même que leur langue. Une autre raison très importante est la nationalité persane, qui est par essence une nationalité cristallisée autour de la langue, "une nationalité langagière". Cette théorie est partagée par de nombreux chercheurs qui estiment que la langue est l'une des plus importantes bases de l'unité nationale iranienne. Ainsi, nul Iranien ne pourra considérer une autre langue que le persan en tant que moyen d'expression de sa culture nationale.

D'autre part, de nombreuses évolutions historiques ont tendu vers une unification de la langue nationale et de la langue scientifique. Ainsi, un certain Nicolas Oresme, philosophe français du XIVe siècle, rédigea un ouvrage technique en français. Cette rédaction française s'inscrivait dans la ligne des conflits qui opposaient la royauté française et la papauté. Deux siècles plus tard, il était devenu courant pour les mathématiciens italiens d'écrire leurs œuvres en italien. Les langues nationales avaient dès lors commencé à remplacer le latin. Les premiers pas dans ce sens furent effectués par les défenseurs des sciences nouvelles: pour ces derniers, la science appartenait aux hommes et non pas à l'Eglise. Galilée rédigea ainsi la plupart de ses articles en italien. Newton écrivit certaines de ses œuvres en anglais et d'autres en latin. Ceci dit, jusqu'au XIXe siècle, un grand nombre de mathématiciens et de physiciens continuèrent à écrire leurs œuvres en latin, qui était la langue scientifique et de culture de l'époque, et certains estimaient que la rédaction des œuvres dans une langue nationale empêchait la communauté des savants européens d'y avoir accès. Ces œuvres écrites en langue nationale étaient d'ailleurs immédiatement traduites en latin. Ainsi, la question des langues nationales et scientifiques, y compris le persan, est à restituer dans leurs différents contextes historique et social.

Aussi existe-il, selon le professeur Ma'ssoumi, une différence importante entre la rédaction scientifique dans le monde iranien et dans le monde occidental. Les auteurs occidentaux sont aujourd'hui de grands producteurs de sciences, alors que l'apogée scientifique iranien date d'il y a plusieurs siècles. On souhaite donc, en Iran, connaître les nouveautés scientifiques par le biais de la traduction. Pour conclure, le professeur Ma'ssoumi a regretté de voir que la traduction et le langage scientifique sont souvent réservés au domaine de la recherche, sans aucune tentative de vulgarisation.

***Calcul différentiel et intégral*, un exemple extrême du mélange de la langue nationale et de la langue scientifique**

Après le professeur Ma'ssoumi, ce fut au tour du professeur Shâhshâhâni de prendre la parole en fournissant tout d'abord une courte explication sur son

ouvrage *Calcul différentiel et intégral*, duquel on peut dire qu'il a été écrit dans une langue claire et accessible aux néophytes. Pour le professeur Ma'ssoumi, ce livre demeure un exemple extrême du mélange de la langue nationale et du langage scientifique.

L'auteur de ce livre aborde la question sous un autre angle, celui de l'influence réciproque des langages nationaux et scientifiques. Selon lui, la rédaction d'un ouvrage scientifique est d'une importance indispensable dans l'enrichissement de la langue générale. Il pense que l'élévation d'une langue et son développement reposent sur son évolution. Une langue non-évolutive est dépourvue de souplesse. C'est le développement technologique et scientifique qui permet le mouvement langagier. La lecture d'un journal permet de lire une quantité d'articles concernant l'économie, l'informatique, le sport, etc., où l'on retrouve bon nombre de mots et d'expressions scientifiques qui pénètrent peu à peu dans le langage journalier. Ainsi, la langue scientifique influence inconsciemment la langue générale et permet donc son dynamisme. Certains estiment qu'en Iran, l'enseignement de la science est un facteur essentiel du succès des jeunes Iraniens dans les concours scientifiques internationaux, car selon eux, apprenant simultanément les notions scientifiques en deux langues, ils l'intériorisent par le biais de la langue maternelle.

Pour approfondir la question, il faudrait étudier avec plus de profondeur les relations réciproques de ces deux langages, national et scientifique, des liens sémantiques. Il serait également nécessaire d'étudier la notion de néologisme et de replacer cette notion dans le langage persan. Plus une unité langagière est analysée, moins l'analyse détaillée de ces liens est possible.

Le professeur Shâhshâhâni a terminé son intervention en soulignant l'importance de la langue scientifique dans le développement de la langue maternelle. Il espère que les linguistes et les hommes de lettres prêteront attention à la notion de néologisme dans le langage scientifique, pour un enrichissement et un renforcement de la langue persane, héritage des générations futures.

Le langage scientifique: une langue claire, neutre et précise

Le professeur Tabâtabâ'i, quant à lui, a mis l'accent sur la différence entre le langage ordinaire et le langage scientifique. Selon lui, ce dernier est une sous-branche appliquée de la langue générale et a pour rôle d'établir un rapport conventionnel entre les savants en permettant l'expression des données scientifiques. Il faudrait également mettre en relief la notion de langage scientifique en général, car chaque domaine de la science possède une terminologie propre, intégrée dans le langage national. Cela dit, une étude approfondie devrait pourtant mettre à jour les différences essentielles entre les terminologies scientifiques et le langage quotidien, et il ne faut également pas oublier que le langage scientifique ne possède qu'une seule couche sémantique: il est clair, neutre, précis et vide de toute ambiguïté.

M. Tabâtabâ'i a enfin insisté sur l'adhésion des terminologies techniques à l'ensemble du lexique langagier national. Ainsi, le langage scientifique est bâti sur le même modèle que le langage quotidien et obéit aux mêmes règles, de même qu'il poursuit le même but: informer, mais sans esthétismes ou fioritures. C'est pour cela que le langage scientifique est si aisément traduisible. ■

Une langue non-évolutive est dépourvue de souplesse. C'est le développement technologique et scientifique qui permet le mouvement langagier.

Le langage scientifique est bâti sur le même modèle que le langage quotidien et obéit aux mêmes règles, de même qu'il poursuit le même but: informer, mais sans esthétismes ou fioritures. C'est pour cela que le langage scientifique est si aisément traduisible.

Le culte de Mithra en Iran et à Rome
(1ère partie)

Afsaneh POURMAZAHERI

"*Si le christianisme eut été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle, le monde eut été mithriaste*" Ernest Renan

Naissance, apogée et déclin du mithraïsme entre les IIe et IIIe siècles av. J.- C.

"*Ahura Mazda règne dans un territoire infini et éclairé à une certaine distance du soleil qui égale la distance de celui-ci à la terre. Ahriman, le diable habite les ténèbres absolues et Mithra se trouve juste entre les deux*" (Plutarque, 46, p.33)

Le but de cet article est de présenter une recherche diachronique et transversale à propos de l'apparition et de l'évolution du mithraïsme (également appelé mithriacisme) ainsi que ses transformations et évolutions au cours des siècles et dans différents lieux, pour ensuite analyser les causes de son déclin, notamment en occident. Nous nous attacherons ainsi plus particulièrement à comprendre pourquoi le culte de Mithra n'a pas pu s'introduire et survivre comme culte officiel de l'empire à l'époque des Césars.

Nous verrons que Mithra n'est pas seulement un dieu parmi d'autres car, à l'exemple du dieu unique du monothéisme, il a donné naissance à une théologie et une idéologie qui ont nourri un courant religieux puissant et attractif, le mithraïsme, qui s'imposa durant plus de deux siècles dans différents milieux de la société romaine. Il est à noter que les études concernant le culte de Mithra se sont multipliées durant ces vingt dernières années, et que ce thème a fait l'objet de plusieurs congrès internationaux.

1. Mithra et le mithraïsme dans la culture du monde antique

La culture grecque n'est jamais parvenue à trouver réellement sa place parmi les peuples persans. Les romains ne sont pas plus parvenus à dominer ces peuples. En vérité, à l'époque, les mondes perse et gréco-romain n'ont jamais établi ensemble de véritable coopération, culturelle ou gouvernementale. Cependant, il est également vrai que le culte des Mages dans la religion zoroastrienne fut l'un des éléments qui influença beaucoup la culture et la manière de vivre des peuples d'Occident. Ce culte influença tout d'abord le judaïsme. Celui-ci évolua en cohabitant avec différentes cultures et religions voisines. Son impact fut aussi sensible sur le christianisme et plus particulièrement le catholicisme. Dans l'Asie-mineure également, son influence fut grande bien avant la domination des romains sur cette contrée. Les Mages habitant à Babel firent évoluer leur croyance en accueillant la philosophie et les pensées grecques. Ce mélange fut à l'origine de l'émergence d'un culte qui, regroupant de nombreux mystères et de nombreuses sectes, s'établit dans de nombreuses régions et dans divers pays, et fut accepté par différents peuples et tribus dans le monde entier (CUMONT, 1963, p.14).

Mithra fut le dieu de l'ancien Iran, mais il serait également issu d'une déesse indienne, Anâhîtâ. Il était considéré comme le maître des troupeaux de bœufs.

Ignoré par le zoroastrisme, il réapparait à l'époque achéménide. C'est un dieu solaire et un sauveur eschatologique. Son culte se répandit dans le monde hellénistique puis romain. Il était alors l'objet d'un culte initiatique comportant sept degrés, et rencontra un franc succès chez les soldats. On avait coutume de lui sacrifier un taureau. Il était souvent lui-même représenté coiffé d'un bonnet, en train d'immoler un taureau primordial. Parfois le revers d'un bas-relief le montre partageant un repas avec Sol (le soleil). Sa fête, le 25 décembre, est à l'origine de celle de Noël (REY, 2003, p.1398).

Le Mithra védique est une divinité mineure de l'Inde védique, dont le nom signifiait "contrat" à l'origine puis "ami" en sanskrit postvédique. Elle symbolisait la perfection, l'harmonie, la lumière solaire et était généralement opposée à Varuna. Elle semble avoir été une des principales divinités des peuples indo-européens (REY, 2003, p.1398).

En gros, l'image que nous montre l'Avesta de ce dieu indo-persan est la même que représentent vaguement les Vedas. Mais cette ambigüité est éclairée dans le culte mithriaque dont on ne connait pas encore les références (CUMONT, 1963, p.26).

1.1. Mithra et son adoration en qualité de dieu

Mithra est le dieu de la lumière qui, avant l'aube et l'apparition du soleil, brille au sommet des montagnes et parcourt rapidement le ciel; durant la nuit, il dore le ciel avec de belles et scintillantes lumières. Il est toujours conscient et vaillant. Il n'est ni soleil, ni étoile mais il surveille métaphoriquement le monde avec ses mille yeux et ses mille oreilles. Il compte parmi les dieux les plus puissants, et il est responsable des



Statue de Mithra en train d'immoler un taureau, British Museum, Londres.

Photo: Mike Young

comportements humains.

Il n'est pas le soleil même, mais la lumière qui fait disparaitre les ténèbres. Il offre la vie et la prospérité à la terre. Avec sa chaleur, il fertilise et renouvelle la nature. Mithra est l'empereur de vastes champs et offre la prospérité, le don, les troupeaux et de nombreux descendants à ses adorateurs. Il fait couler l'eau du ciel vers la terre et fait pousser les plantes. Il n'offre pas uniquement des dons matériels, mais aussi des dons spirituels, parmi lesquels, la tranquillité, la sagesse et le bonheur. Il unifie également le cœur des personnes qui croient en lui. Il éloigne des maux et des démons habitant dans les ténèbres et répandant le péché partout sur la terre. Il est l'ennemi des démons et se confronte à eux toujours avec les meilleures armes. Il annonce la victoire à ceux qui sont bienfaisants et forts dans leur croyance, à ceux qui lui font des

Mithra n'est pas seulement un dieu parmi d'autres car, à l'exemple du dieu unique du monothéisme, il a donné naissance à une théologie et une idéologie qui ont nourri un courant religieux puissant et attractif, le mithraïsme, qui s'imposa durant plus de deux siècles dans différents milieux de la société romaine.

Mithra est le dieu de la lumière qui, avant l'aube et l'apparition du soleil, brille au sommet des montagnes et parcourt rapidement le ciel; durant la nuit, il dore le ciel avec de belles et scintillantes lumières. Il est toujours conscient et vaillant. Il n'est ni soleil, ni étoile mais il surveille métaphoriquement le monde avec ses mille yeux et ses mille oreilles.

*Dans le dixième Yasht, Ahura Mazda s'adresse ainsi à Mithra: "*J'ai créé Mithra en lui offrant la même grandeur et le même rang que les miens.*"*

louanges et offrent des sacrifices à sa gloire (une grande partie de ces attributs est décrite dans le dixième *Yasht*, le "Mehr Yasht"[1]). Mais l'hypothèse selon laquelle Mithra fut le dieu de la guerre et protecteur des armées semble avoir fait son apparition sous la dynastie achéménide. Par ailleurs, selon le Mehr Yasht, cette attribution apparut au moment où les persans entrèrent en guerre avec d'autres nations et d'autres tribus. Mihr ou Mehr (Mithra) affirme lui-même qu'il aida les guerriers qui l'appelèrent à l'aide (CUMONT, 1963, p.25).

Dans la théologie zoroastrienne, Ahura Mazda est le dieu maitre et le plus grand de l'univers. Aucun dieu n'arrive à rivaliser avec lui. Mais dans le dixième Yasht, Ahura Mazda s'adresse ainsi à Mithra: "*J'ai créé Mithra en lui offrant la même grandeur et le même rang que les miens.*" En réalité il est situé, parmi les dieux de la nature, au rang des dieux les plus inférieurs. Etant donné que Mithra venait en aide aux guerriers au moment de la guerre, on lui attribua plusieurs noms dont le plus important est Verethraqna (=Bahram =celui qui aide à vaincre l'ennemi). C'est grâce à sa soumission aux ordres du dieu Ahura Mazda qu'il obtint l'honneur d'être son compagnon mais aussi son rang. Il fut également, grâce à son sens de la justice et à son honnêteté, compagnon des dieux Ras(sh)nu et Arshtaat. Les déesses comme Asi-Vanguhi, la déesse de la richesse et du pouvoir, et Parendi, la déesse de la générosité l'acceptèrent dans leur milieu pour qu'il soit adoré à leur côté. C'est là où il prit en charge la surveillance d'esprits justes que les démons tentaient de détruire. Il accompagnait de même des esprits purs et innocents au paradis. Cette croyance détermina petit à petit la responsabilité du dieu Mithra. C'est pourquoi, son culte se répandit en Occident comme dieu surveillant les âmes des esprits innocents. A l'époque, offrir des sacrifices à la gloire des dieux était très courant mais au fur et à mesure, le sacrifice pour Mithra prit une forme violente. On y ajouta également des rituels très durs pour ceux qui voulaient adhérer à cette religion (CUMONT, 1963, pp.27, 28).

Le sens original du nom même de Mithra continue à être discuté. En védique, Mithra signifie "ami" au masculin, "alliance, amitié" au neutre. L'avestique miθra désigne le "contrat". Depuis Antoine Meillet (Journal Asiatique, 10, 1907, p.144ss.), beaucoup admettent que Mithra est la personnification du contrat. En effet, le processus suivant lequel un nom neutre d'abstraction ou d'apparence abstraite devient un nom de divinité est bien attesté ailleurs (cf. En latin Venus, Fides, Cupido). Mais les attributions et les représentations du Mithra védique comme du Mithra iranien dépassent la notion de "contrat", du moins au sens moderne et juridique du terme.

Pourvu d'un suffixe instrumental -tra (-tro: cf. Lat. Aratrum "outil de labour"), l'appellatif "Mithra" serait formé sur le degré zéro (mi-) d'une racine mei- \ moi- qu'on retrouve dans toutes les langues indo-européennes (lat. munus/ moenus, all. gemeinsam, lituan. maina) avec l'idée d'échange (Meillet). Les pactes d'amitié sont marqués par des échanges de dons qui attestent la bonne volonté réciproque des contractants (CUMONT, 1963, p.5).

D'autres (Peterson, Günter, Walde et Pokorny, Scherer, Eilers) rattachent Mithra à une racine mei- signifiant "lier, joindre" (cf. Gr. Mithra "ceinture, lien"), qui aurait donc une valeur très proche du sens que retenait Meillet. Plus récemment, W. Lentz y a déchiffré l'idée de piétas en

faisant dériver le nom mithra d'une racine ma- signifiant "mesure, juste mesure" garantie du lien social et familial. Enfin, J. Gonda fait maintenant valoir une autre racine mei/ moi- du sanskrit *mayah* ("restauration, revigoration") en glosant quelque peu sur les textes védiques relatifs à Mithra (LEYENDE, 1972, p.35).

Aucune de ces deux dernières explications n'a sérieusement ébranlé celle de Meillet que retiennent aujourd'hui la plupart des spécialistes, même si le linguiste français eut le tort d'entendre le mot "contrat" de façon restrictive en l'opposant à la notion d'amitié. Mithra "contrat" et Mithra "ami" n'illustrent pas un cas d'homonymie accidentelle (I. GERSHEVITCH), car il n'y a pas d'amitié sans engagement mutuel. Cette réciprocité fonde un lien, une alliance: prolongement sémantique naturel qui n'a pas lieu d'être isolé de la racine mei-/ moi- "échanger". Le schéma évolutif: "obligation mutuelle (par échange de dons)" = "ami, amitié" = "dieu Mithra" est historiquement vraisemblable (BONFANTE, 1978, p.47).

Mithra serait donc initialement le garant de la *fides*, de l'ordre du monde et de la société, c'est-à-dire aussi le garant des rapports entre les dieux et les hommes que des hommes entre eux. Cette fonction fondamentale élucide à la fois les représentations védiques et avestiques, voire l'identification ultérieure du dieu avec le soleil ou la lumière. A l'époque romaine, il resta le dieu de la foi que se donnent les contractants par la *dexiosis*, serrement de mains, serment sur le feu de l'autel. En parlant du Mithra védique il faut dire que dans le texte d'un traité conclu vers 1380 entre le roi hittite Subbiluliuma et le roi de Mitani Mativaza sont invoqués comme témoins et garants de l'engagement pris par le Mitanien les dieux Mithra et Varuna, puis Indra et les jumeaux Nasatya. Cette séquence, qui transcrit théologiquement les trois fonctions de la société indo-européenne, coïncide avec celle qu'on trouve dans la religion védique, et tout donne à penser que ces Aryas de Mitani représentent un rameau des futurs Indiens égarés en Occident.

Les Mithra et Varuna védiques apparaissent généralement sous la forme double Mithra-Varuna, montrant ainsi les deux dimensions antithétique et complémentaire du pouvoir. Mithra y montre la



Mithra sacrifie le taureau primordial, dont furent issus les plantes et les animaux utiles à l'homme et malgré l'opposition du serpent et du scorpion incarnant le Mal, Musée du Louvre, Paris.

Mithra est la force délibérante tandis que Varuna est la force agissante. Quant à leur statut, Mithra représente le roi-prêtre, Brahman, et il se trouve en voisinage des Vasus qui sont une divinité liée à la troisième fonction alors que Varuna doué de ksatra (pouvoir de la force) est parfois égal à Indra, dieu guerrier.

Ces dieux védiques, possèdent également des pouvoirs spirituels et temporels. Dans cette optique, ils sont comparables aux dieux romains Romulus et Numa correspondant respectivement à Varuna et à Mithra.

bienveillance et représente l'image juridico-sacerdotale, conciliante, lumineuse, un dieu proche de la terre et des hommes. Varuna par contre illustre le côté magique, violent, terrible, ténébreux, invisible et lointain. Dans les époques postérieures, les commentaires liturgiques et théologiques démontraient très clairement cette opposition à l'intérieur, étant de plus en plus décrite vaguement dans d'autres hymnes dont celui de Reg Veda. Mais cette différence dans la manière de présenter les nuances ne se justifie dans aucun contexte évolutif. En fait, Mithra et Varuna sont les garants de *rta*, c'est à dire de l'ordre cosmique, religieux et moral. Mithra, dieu de l'amitié et du contrat, règle les problèmes par le contact entre les groupes différents et par la bonne volonté réciproque. Un hymne de Reg Veda (3, 59) le décrit en lui attribuant l'adjectif "harmonisant": "il fait s'entendre les gens". Mais Varuna est le gardien indiscutable du *rta*. Donc Mithra est la force délibérante tandis que Varuna est la force agissante. Quant à leur statut, Mithra représente le roi-prêtre, Brahman, et il se trouve en voisinage des Vasus qui sont une divinité liée à la troisième fonction alors que Varuna doué de *ksatra* (pouvoir de la force) est parfois égal à Indra, dieu guerrier.

Ces dieux védiques, possèdent également des pouvoirs spirituels et temporels. Dans cette optique, ils sont comparables aux dieux romains Romulus et Numa correspondant respectivement à Varuna et à Mithra. Pour célébrer la gloire de Mithra, on lui offre des victimes blanches mais curieusement, les sacrifices sanglants ne plaisent pas à ce dieu sacerdotal qui, dans le mithriacisme, est le symbole de la tauroctonie (immolation du taureau). Il n'accepte pas de se lier aux dieux qui ont envie d'assassiner *Soma* en disant: "Je suis l'ami de tous". Mais enfin ne pouvant refuser les sacrifices, il en accepte un: Soma. Celui-ci représente la pluie fécondante provenant de la Lune et vivifiant tous les êtres, comme le sang de taureau. A l'époque romaine, des gravures et des bas-reliefs montraient bien des rituels. Il faut noter que Soma fut une sorte de boisson fermentée, son équivalent fut *haoma* en iranien, et que le roi de Perse buvait une fois par an uniquement pour la fête de Mithra. Mais dans la mythologie indienne, Mithra n'est qu'un collaborateur de l'exécution de Soma et Soma n'est pas un taureau même s'il a quelques rapports avec la Lune, la victime du Mithra gréco-romain. Le Mithra védique est responsable du ciel et de la terre, des révolutions solaires et lunaires et de la création et des créateurs terrestres. Il ne le fait qu'en collaborant avec Varuna. Il aide le matin lumineux à se lever, défend la bonne foi et la vérité et garantit l'accord qui maintient l'ordre cosmique, rituel et social. Ce dieu qui "soutient le ciel et la terre" (Reg Veda, 3, 59) n'est pas étranger au futur Mithra, sauveur et *kosmokrator* (CUMONT, 1963, pp.6, 9).

Après avoir décrit le Mithra védique, il serait à présent bon d'étudier le Mithra avestique: les pensées de Zoroastre sont toutes réunies dans les Gathas. Ceux-ci, du point de vue théologique, se différencient des autres parties de l'Avesta. Ce que l'on peut appeler la réforme zoroastrienne avait comme but le monothéisme, c'est-à-dire l'élimination des dieux au profit du seul Ahura Mazdah escorté de six entités les *Amesha Spenta* ou les immortels bienfaisants.

Mais on peut noter la transcription de la vieille dualité Mithra-Varuna dans les deux premiers, Vohuna Manah et Asha ("Bonne Pensée" et "Ordre"). Petit à petit, le polythéisme retrouve sa place dans

l'Avesta récent avec l'arrivée des *Yazata* servant comme des "anges", les "archanges" c'est-à-dire les *Amesha Spenta* alors que l'Indra et les Nasatya en se situant au niveau des démons sont refusés. Mithra compte notamment parmi les *Yazata*. Dans le Xe Yasht (ou "hymne") consacré à Mithra et illustrant la situation géographico-politique contemporaine à Cyrus le Grand (vers 550-530 av. J.-C.), on peut remarquer l'expression figée "Mithra-Ahura" qui est parallèle à la syzygie védique (la locution Ahura-Mithra est une correction faite ultérieurement pour honorer la prééminence d'Ahura Mazdah). Il faut donc dire qu'au point de vue rituel, les Achéménides étaient fidèles à la plus ancienne théologie indo-européenne. Cependant, Ahura Mazda domine Mithra comme dieux suprême et Mithra prend une fonction guerrière. Mithra, maintenant Yazata de la victoire, essaie de prendre la place qu'occupait Indra dans le système védique.

Mais comme le dieu Vohu Manah, il est attiré par l'image du bœuf qui symbolise la fécondité. C'est ainsi que le Yasht de Mithra l'introduit comme dieu qui accroit, qui répand les eaux, qui fait pousser les plantes et qui donne la vie. Mithra, qui était auparavant le dieu du contrat et de l'accord, établit des liens entre les différentes couches sociales et leur garantit l'ordre comme le Mithra védique. Son Yasht le glorifie comme "aussi digne de culte et de prière qu'Ahura Mazdah", comme "le souverain... qui donne le bien-être de la Loi et la souveraineté" mais également comme le dieu "aux vastes pâturages" attentif au bétail et à la fécondité. Désormais, ce protecteur des éleveurs-agriculteurs surveille ceux qui défendent leur territoire mais aussi les chefs du pays en faisant la guerre contre les hordes meurtrières. Mithra "lève les armées...surveille les batailles...et brise les bataillons rangés". "Il fait voler la tête de ceux qui mentent". Il est "le plus victorieux des dieux qui marchent sur la terre", "le guerrier aux cheveux blancs", "le plus fort des plus forts". Il est celui à qui Ahura Mazdah "ordonna de garder tout le monde mobile et de veiller sur lui", il est "le dieu qui garde la création de Madah". On lui confia le domaine militaire; c'est dans cette logique qu'il est le dieu garantissant l'ordre chez les hommes. Il est donc le dieu le plus proche de l'homme et son défenseur. Aussi Mithra est-il le dieu de l'aurore qui se lève sur le mont Hara. Le Yasht du Soleil (VI) se termine en louant Mithra comme le plus lumineux des Yazata. Il est omniscient et victorieux. Il est gardien des créatures. Il remplissait déjà la mission de dieu sauveur et solaire que deviendra le *deus inuictus* du mithraïsme gréco-romain (CUMONT, 1963, p.11).

Les Achéménides étaient fidèles à la plus ancienne théologie indo-européenne. Cependant, Ahura Mazda domine Mithra comme dieux suprême et Mithra prend une fonction guerrière.

1.2. Les berceaux du mithraïsme

Dans les époques lointaines, les ancêtres indo-persans, avant de se séparer, adoraient Mithra. Dans les chants de Veda et les chants d'adoration des dieux (comme les *Yashts* de l'Avesta), un long chant est consacré à ce dieu grandiose. Bien que les deux cultes indien et persan diffèrent profondément, ils ont également beaucoup de choses en commun. C'est pourquoi, Mithra incarne le même symbole dans ces deux cultes. Il s'y présente comme dieu de la lumière, et celui du ciel. Il est l'ennemi du mal et protège la vérité (CUMONT, 1963, p.23).

Cependant, il perdit progressivement sa place et son importance chez les indiens. Après la séparation des Indiens et des Perses, leurs dieux communs

Bien que les deux cultes indien et persan diffèrent profondément, ils ont également beaucoup de choses en commun. C'est pourquoi, Mithra incarne le même symbole dans ces deux cultes. Il s'y présente comme dieu de la lumière, et celui du ciel. Il est l'ennemi du mal et protège la vérité.


Mithra et le taureau, fresque de la ville de Marino.

s'affaiblirent ou se transformèrent en dieux du mal. C'est ce qui arriva à Mithra chez les Indiens. Certains dieux perdirent également leur grandeur chez les Perses. En approfondissant les origines de Mithra dans l'Avesta ou même dans les sources plus anciennes, il semble que Mithra ne fut pas à l'origine un dieu indo-persan. Accompagnant Varena et cinq autres Aditas, il fut adoré par les Babéliens. Ces derniers basèrent leur idéologie religieuse sur l'adoration des cieux, des planètes et de l'astrologie. Bien sûr, cette hypothèse d'Oldenburg ne peut pas être totalement prouvée car pour étudier et analyser Mithra, il est nécessaire de remonter a des époques plus anciennes que le douzième siècle av. J.-C. (OLDENGURG, 1894, p.185).

Il est intéressant de voir comment le Mithra iranien fut adoré dans beaucoup de régions appartenant à la dynastie achéménide, et aussi de savoir comment il a pu atteindre l'Orient hellénistique, pour s'épanouir ensuite en Occident romain. Il est également nécessaire d'étudier la manière dont ce culte persan s'introduisit comme une religion mystérieuse comprenant une liturgie et théologie spécifique. S'opposant à F. Cumont selon lequel Mithra fut un dieu purement iranien, S. Wikander distingua deux Mithras, celui dont l'origine est Perse et l'autre occidentale. Par conséquent, de nouvelles enquêtes archéologiques, épigraphiques et littéraires furent organisées afin de revérifier la place de Mithra dans l'empire perse. A l'époque achéménide, le nom de Mithra est ignoré des Gâthâ, même s'il se dissimule fonctionnellement sous celui de Vahu Manah. Les épigraphes montrent qu'il fut aussi ignoré par les premiers rois achéménides qui devaient être souvent zoroastriens (CUMONT, 1963, p.12).

En revanche, il était le "*Baga*" c'est-à-dire le dieu par excellence. Quand Darius, dans sa proclamation

de Behishtun, déclara: "Le grand Baga, c'est Ahura Mazdah", il faut se demander s'il ne fait pas profession de zoroastrisme, car ainsi, d'une certaine façon, il exclut Mithra. Cette proclamation démontre bien que les prédécesseurs de Darius glorifiaient d'autres bagas qu'Ahura Mazdah. Dans son interprétation, Duchesne-Guillemin a confirmé que la rosace sculptée au fronton de la tombe de Cyrus est un symbole de Mithra (Duchesne-Guillemin, 1974, p.17).

Plus tard, le nom du dieu se lira sous les formes Miθra et Mithra qui sont mèdes mais en vieux perse, c'est Missa qui devrait répondre au Miθra de l'Avesta. Donc, Cyrus adorait en fait un dieu mède, ce qui montre très bien que le culte de Mithra recèle un trait de la tradition nord-iranienne. Cela peut signifier que les Mages étaient d'origine mède; cependant, d'après les propos de Xénophon, ils furent déportés en Perse par l'intermédiaire de Cyrus. De plus, la disparition officielle de Mithra a lieu au même moment où Darius décide d'adopter une position anti-mède et commence à persécuter certains Mages. Xerxès entretint également la même politique religieuse que son père, Darius. En Babylonie, après s'être opposé à des révoltes issues des religions locales, il détruisit le sanctuaire de Daiva ("démon") et le remplaça par un autel consacré à Ahura Mazdah.

Mithra disparait donc progressivement du culte royal au profit du grand dieu des zoroastriens. Néanmoins, il resta populaire chez ses adeptes sous le nom de Baga. De plus, les inscriptions sur les murs de Persépolis évoquent des prêtres et Mages adorant à la fois Ahura Mazdah et Mithra. Cependant, le nom du dieu Mithra ne réapparait dans l'épigraphie qu'à l'époque d'Artaxerxés. Pour honorer la grandeur des dieux Ahura Mazdah, Anahita et Mithra, il restaura le palais qui fut détruit sous le règne de son grand père Artaxerxés Ier. Ailleurs, dans une inscription d'Artaxerxés III, seuls Ahura Mazdah et Mithra sont ainsi sollicités: "Qu'ils me protègent, ainsi que mon pays et ce que j'ai bâti!". Ce duo Ahura Mazdah-Mithra correspond au *Mesoromasdes* desquels se réclamaient les rois de Perse, avec inversion de l'ordre des noms conformément au mazdéisme officiel. Aussi rencontre-t-on les noms Ahura-Mithra et Mithra-Ahura dans l'Avesta. Mithra resta donc un dieu proche du dieu suprême comme une divinité tutélaire, ce qui justifia officiellement sa relation avec la fonction royale. Par exemple, la fête de *Mithrakana*, changeant plus tard de nom en Mihragan, fut le seul jour où le roi offrait uniquement des sacrifices à Mithra et se donnait le droit de s'enivrer. C'était le même jour que les satrapes d'Arménie lui offraient dix mille chevaux. Dans les inscriptions trilingues de la ville Xanthos, capitale de Lycie, dans la version araméenne, le nom du dieu grec Apollon est accompagné du nom de Hshatrapati, "seigneur du pouvoir"; or ce nom avait été attribué au Mithra avestique comme au Mithra védique. Aussi, c'est le même dieu Shadrapha (Apollon-Mithra) dont le nom allait se répandre dans le monde punique (Dupont-Sommer, 1976, p.648). Le duo Mithra et Anahita rappelle également celui du soleil et de la lune. C'est la raison pour laquelle Hérodote nomme la déesse Aphrodique persique, Mithra. Elle s'identifie encore à la déesse guerrière dans l'un des temples de Pasargades fait par Artaxerxés (Plutarque, Artaxe., 3, 1). Plus tard, sous les Arsacides et les Sassanides, on se rendit compte que les Achéménides l'avaient associée au dieu du pouvoir.

Quant au rôle officiel de ce dieu persan, il était présenté aussi comme le dieu du serment. Les rois perses juraient par Mithra et lui demandaient d'éclairer la vérité par sa lumière (Plutarque, Alex., 30), c'est pourquoi, on le considérait comme l'astre du jour, le témoin et le gardien de la vérité. Selon Strabon (XV, 3, 13) les Perses appelaient le soleil Mithra. Enfin Quinte-Curce écrit que Darius III Codoman priait le Soleil, Mithra et le feu éternel, afin de donner du courage à ses soldats. C'est pourquoi on considère que Mithra, dieu des armées, est comparable au Mithra du Yasht X. Une fois Mithra arrivé au premier plan de la théologie officielle, un complot fut fomenté contre lui au profit d'Ahura Mazdah par l'intermédiaire de ses fidèles, grâce à l'influence des Mages (notamment ceux de Persépolis) et des proches du roi (TURCAN, 1981, p.15). ■

À suivre…

1. Nom de l'un des chapitres de l'Avesta.

Évocation de la Présence
2ème partie

Marzieh MEHRÂBI

Le Saint Prophète utilisa ce verset pour soutenir que si les chrétiens ont déclaré qu' 'Issâ (Jésus) était le fils d'Allah, c'est parce qu'il est né sans père, alors qu'il en est de même pour Adam.

Malgré cela, les chrétiens ont continué à argumenter et le verset dit du "Mubâhila" fut révélé: "*A ceux qui te contredisent à son propos, maintenant que tu en es bien informé, tu n'as qu'à dire: "Venez, appelons nos fils et les vôtres, nos femmes et les vôtres, nos propres personnes et les vôtres, puis proférons exécration réciproque en appelant la malédiction d'Allah sur les menteurs*"".

Selon le commandement d'Allah, le Saint Prophète défia les chrétiens à invoquer la malédiction de Dieu sur la partie qui insisterait sur son mensonge. Ces derniers acceptèrent le défi et le lendemain (24e Zul-l-Hijjah), le Saint Prophète rejoignit le lieu de la réunion avec son petit-fils l'Imam Hussein dans les bras et tenant par la main le frère aîné de ce dernier, l'Imam Hassan. Il était suivi par sa fille Fatima et son gendre l'Imam `Ali. En voyant le Saint Prophète ainsi accompagné de sa famille proche, les chrétiens baissèrent pavillon et acceptèrent de payer l'impôt à l'État musulman.

23.1.87: C'est notre dernière soirée à Médine. Tu dois ranger tes bagages et te préparer avant onze heures à rejoindre la Mecque. Les étudiantes de la caravane cousent, en signe de ralliement, des rubans bleus derrière leur tchador d'*ihram*; elles se retrouveront ainsi plus facilement parmi la foule de *miqât*. Tu accomplis tes prières et tes actions de grâce et tu reprends le chemin de la Mosquée. Le tumulte de la foule répond à ta tempête intérieure. Tu vois les colporteurs et les magasins chics de Médine et soudain, tu te souviens que c'est ta dernière nuit dans cette ville. Les larmes te montent aux yeux. Tu te hâtes de rejoindre la Mosquée, emplie des souvenirs du premier jour.

Tu as de la peine à croire à la vitesse du temps qui passe. C'est l'heure de ta dernière prière de midi, ici à Médine, dont les lieux saints défilent devant tes yeux.

Quand tu reviens à l'hôtel, tous sont prêts à partir, vêtus de leur tenue d'*ihram* blanche. Tu te prépares rapidement et les paroles de l'Imam Sadjâd à Chebli te reviennent en mémoire, la douche purificatrice doit te donner le désir de te laver de tous tes péchés, ton vêtement te rappeler la blancheur du linceul, tu dois te libérer des marques, des couleurs. Tu portes maintenant le vêtement de l'obéissance à Dieu. Ton vêtement de tous les jours est un signe, un titre, un privilège, un Moi: il faut désormais se défaire de tout cela. L'humanité est divisée en race, en nationalité, en caste, en titre, en famille, en Moi. Enterre ton Moi, deviens les autres, deviens autre. En bas, tu vois les images du cimetière de Baqui qui passent à la télé. Tout le monde se dit adieu. Vous étiez arrivés alors qu'un groupe partait. Vous ne compreniez pas leurs larmes, leur chagrin de quitter Médine. Maintenant, c'est votre tour et ce sont les autres qui regardent avec étonnement vos larmes. Vous passez sous le Coran[1]. Montés dans le bus, vous êtes conduits vers la mosquée Chadjara qui veut dire "arbre" en arabe. C'est ici que notre prophète devint *muhrim*[2] plusieurs fois. Ici est l'*Al-miqât*: lieu ou tu deviens *muhrim*.

C'est comme une résurrection: tu ne distingues plus personne, tu ne reconnais plus personne, tu deviens comme une goutte d'eau dans l'océan. La place intérieure de la moquée est petite. Tu trouves avec difficulté un lieu pour prier, pour t'approcher de Dieu par le biais de ton adoration. Les pronoms de ta prière retrouvent leurs vraies références. Ici, personne n'est absent: Dieu, Abraham, Muhammad, les gens, l'esprit, la liberté, l'amour… tu répètes ses phrases "*Me voici à Toi O Allah, me voici à Toi, Tu n'as point d'associés, me voici à Toi certes toutes les louanges et les faveurs T'appartiennent ainsi que ta Royauté, Tu n'as point d'associé...*". Mon Dieu! Et si Tu ne me m'acceptes pas! Tout autour de Toi, le chant de *labbayk*[3] s'élève. Tu dois Te défendre tout ce que Dieu t'a défendu. Qu'est-ce qui est interdit? Tout ce qui te rappelle le monde:

Ne te regarde pas dans la glace: oublie-toi pour trouver la beauté absolue.

Ne te parfume pas: tu sens ici un autre parfum, celui de Dieu.

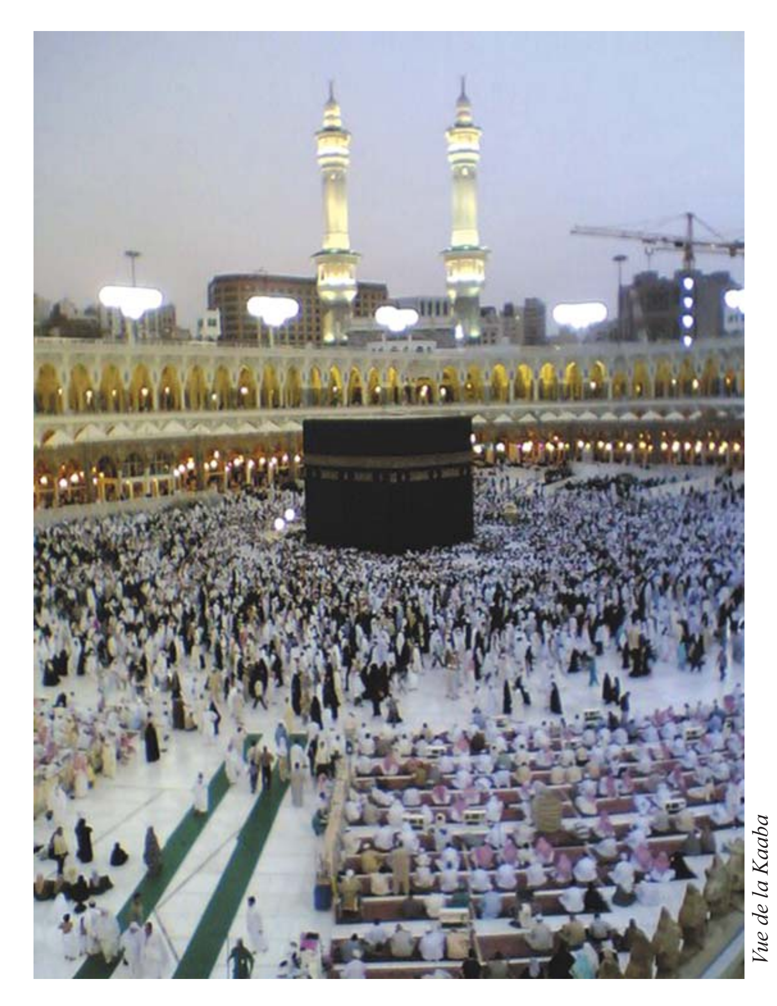
N'ordonne pas: nous sommes fraternels et égaux.

N'arrache pas les plantes: apprends la paix avec la nature.

Ne fais pas souffrir et ne tue pas les animaux: tue le goût de la destruction dans ta profondeur

Tu accomplis ta prière du soir. Mais cette fois ta prière n'est pas la répétition d'un devoir. C'est comme si tu entendais de nouveaux mots.

C'est le moment du départ pour la Mecque. Montée dans le bus, tu vois les visages couverts de larmes, tout est silence. Vous arrivez, les responsables de l'hôtel qui vous est assigné vous accueillent chaleureusement. Tu as deux heures pour dormir. Tu n'y arrives pas: les pensées t'agitent. Où es-tu? Que veux-tu? Que fais-tu? Seuls les musulmans ont le droit d'être où tu es maintenant. Tu es dans la ville sûre, la ville de l'unicité divine (*tawhid*). Depuis toujours, les gens tournent autour de la Kaaba, en quête perpétuelle de perfection.


Vue de la Kaaba

Au matin, vous rejoignez en bus la Mosquée d'al-Hiram. La Mecque te paraît plus verte et plus moderne que Médine. C'est une ville montagneuse. Vous traversez des tunnels en haut desquels des versets coraniques sont gravés.

Tu es maintenant au seuil de la mosquée d'al-Hiram. Tu dois te déchausser.

"*Je suis ton Seigneur. Enlève tes sandales: car tu es dans la vallée sacrée de Tuwa.*" (Sourate Ta- ha, verset 12).

Les pronoms de ta prière retrouvent leurs vraies références. Ici, personne n'est absent: Dieu, Abraham, Muhammad, les gens, l'esprit, la liberté, l'amour…

L'incessant tour te transforme en point mouvant d'un cercle. La circumambulation (tawâf) t'invite à regarder de tous côtés, à oublier ton point de vue habituel et immuable. C'est le septième et dernier tour.

Quelques pas encore et tu es face à la Kaaba, dans la direction de laquelle on prie et on enterre les morts. La Kaaba est un pavé, avec un grand cube noir au milieu et rien d'autre. Pas d'art, pas d'architecture, pas de platerie, pas de céramique. Quelle simplicité! Une simplicité tout entière destinée à te rappeler Dieu.

Nous avons six faces, comme la forme d'un cube. La Kaaba est égale sur tous ses côtés.

"*A Allah seul appartiennent l'Est et l'Ouest. Où que vous vous tourniez, la Face (direction) d'Allah est donc là, Car Allah a la grâce immense; Il est Omniscient.*"

(Sourate la Vache, verset 115).

Tu mets ton côté gauche vers le Kaaba, lieu où se trouve ton cœur, lieu de tes sentiments, de tes souhaits. La première partie des rites commence.

Tu commence par le côté de la Pierre Noire ou *al-hajar al-aswad*. Tu lèves la main, tu prononces "*Dieu est le plus grand*".

Tu signes ainsi un pacte avec Dieu. Tu te libères des anciens pactes. Cet endroit symbolise la main droite de Dieu sur terre. Prends-la. L'incessant tour te transforme en point mouvant d'un cercle. La circumambulation (*tawâf*) t'invite à regarder de tous côtés, à oublier ton point de vue habituel et immuable. C'est le septième et dernier tour.

Ta *tawâf* terminée, tu fais la prière dite "de la position d'Abraham". Pour cette prière qui clôt la *tawâf*, il faut se placer derrière le "*maqâm Ibrâhim*" ou "position d'Abraham", marquée par deux traces de pied, attribuées à Abraham, qui indiquent l'endroit où il se tenait debout. Tu es au cœur de la Kaaba, dans le "*maqâm Ibrâhim*". Comme lui, brise-toi, casse tes idoles. Tu es là où était Abraham.

Après la prière, tu entres à Mas'a, qui est une salle couverte. Cette salle artificielle, créée en plein désert, te laisse

*Tu es au cœur de la Kaaba, dans le "*maqâm Ibrâhim*". Comme lui, brise-toi, casse tes idoles.*



Marche entre Safâ et Marwâ



Mont de la Lumière (Jebel an-Nour)

perplexe. Tu révises tes connaissances sur Hajar (Agar), la deuxième épouse d'Abraham. Ces va-et-vient entre Safâ et Marwâ s'inspirent d'un épisode de la vie de celle-ci. Le Prophète Abraham avait reçu l'ordre d'Allah le Très Haut d'abandonner sa femme et son nourrisson (Ismaïl) dans le désert. On raconte qu'aux cris de l'enfant pleurant de soif, Hajar se mit à courir entre deux collines proches dans l'espoir de trouver de l'eau. Elle courut sept fois d'une colline à l'autre; alors apparut l'Archange Gabriel qui fendit de son aile la terre et fit jaillir la source bénie de Zem-Zem. Ce nom, dit-on, rappelle Hajar qui, lorsqu'elle constata le flux important de la source d'eau, y plaça ses paumes comme pour arrêter l'eau et dit "Zem Zem" (doucement, doucement!). Tu dois ici être Hajar, symbole de la résignation absolue. Elle a cherché l'eau, inlassablement. Toi aussi, cours, cherche! Tu accomplis le 7ème tour en pensant à Hajar.

Après la course du Mas'a, tu dois accomplir le rite du "*taqsir*": te couper une mèche de cheveux ou un ongle. Ce geste symbolise le renoncement à la beauté éphémère. A Miqât, tu t'étais déjà débarrassé de tes autres ornements. Maintenant, tu parfais ton geste et passes de la beauté éphémère à la beauté éternelle. C'est sur ce dernier geste que tu sors de l'état d'*ihram*.

Le rite final du pèlerinage consiste en une dernière circumambulation et la prière derrière le *maqâm*.

C'est fini. Tu te sens légère. Les pèlerins se congratulent pour leur renaissance. C'est l'heure de la prière de midi, ici, devant la Kaaba. Les mots de

Après la course du Mas'a, tu dois accomplir le rite du "taqsir": te couper une mèche de cheveux ou un ongle. Ce geste symbolise le renoncement à la beauté éphémère.

la prière paraissent chargés d'un nouveau poids, d'un sens que tu ne comprenais pas jusqu'alors.

Le lendemain, repos à l'hôtel, vous êtes tous épuisés. Tous les jours après la prière du matin, tu montes l'escalier de la porte Fath, et, assise en face de la Gouttière d'or, tu regardes la Kaaba et les gens qui tournent. Une image mille fois vue à la télévision ou ailleurs, mais que tu as l'impression de découvrir pour la première fois. Tu te familiarises avec les différentes parties de la Kaaba: les quatre angles autour la Kaaba: l'Angle de la Pierre Noire (sud-est). Angle du Yémen (sud-ouest) (une grande pierre placée verticalement forme cet angle du bâtiment. La coutume est de caresser ou saluer cette pierre), l'Angle de la Syrie (nord-ouest). Angle de l'Irak (nord-est). En haut de ces deux derniers angles se situe la gouttière (en or) pour évacuer les éventuelles eaux de pluie.

Les pèlerins se congratulent pour leur renaissance. C'est l'heure de la prière de midi, ici, devant la Kaaba. Les mots de la prière paraissent chargés d'un nouveau poids, d'un sens que tu ne comprenais pas jusqu'alors.

27.1.87: Cet après-midi, vous allez tous à la mosquée de Hodeybia, autre lieu de *miqât*, pour devenir *muhrim* une seconde fois. Cette fois-ci, tu peux faire un *oumrah* de *niabat* (pèlerinage par procuration) à la place d'autres gens, des membres de ta famille par exemple. Tu répètes les *Talbiya* (*labbayk*). L'amour pour la personne pour qui tu fais cet *oumrah* te redonne de la force. Après ce pèlerinage, on vous conduit au musée de la Mecque où diverses maquettes et photos vous font suivre l'évolution moderne et rapide de cette ville et de Médine. On y conserve également les anciens rideaux et portes de la Kaaba. Le temps de visite est limité; vingt minutes pour voir toutes les salles. Après le dîner, tu rejoins la *masdjid-al-haram*. En exécutant les rites du pèlerinage à leur place, tu sens les personnes absentes qui auraient aimé être à tes côtés pour t'accompagner.

Cette fois-ci, tu peux faire un oumrah de niabat (pèlerinage par procuration) à la place d'autres gens, des membres de ta famille par exemple. Tu répètes les Talbiya (labbayk). L'amour pour la personne pour qui tu fais cet oumrah te redonne de la force.

28.1.87: Tu visites aujourd'hui les lieux touristiques et religieux de la Mecque. D'abord le cimetière d'Abou-Tâlib, où sont enterrés les proches du Prophète tels qu'Abou-Tâlib, son oncle, Khadija, son épouse, et Abdol-Motalleb, son grand-père.

Tu visites ensuite le Mont de la Lumière, "*Jebel an-Nour*", montagne où est située la grotte de Hira, premier lieu de Révélation au Prophète. Le lieu qu'il a choisi pour se retirer du monde. La montagne est haute et sa taille, conjuguée à la chaleur, en rendent l'ascension difficile. A Mozdalifa, tu dois trouver sept cailloux de la taille d'un pois chiche pour le rite de la lapidation de *Jamarât* (rite symbolique de lapidation de Satan).

Mina, l'étape suivante, est une localité située à 5 kilomètres environ de la Mecque, et tu trouveras cet endroit rempli de camps faits de tentes modernes et climatisées. La zone est organisée par pays que tu reconnais grâce à leurs couleurs.

Tu te diriges ensuite vers la plaine d'Arafat. Le 9ème jour du mois de *dhûl-hijja* est également nommé "*Yawmou' arafa*" (Journée d'Arafa). Ce jour-là, au lever du soleil, le pèlerin quitte Mina pour aller à pied jusqu'à 'Arafa, en répétant les *talbiya*. Selon les responsables du tour, l'ambiance est différente parmi le *hadj oumrah* (pèlerinage facultatif) et le *hadj tamattu*' (pèlerinage obligatoire). Ayant admiré les chameaux décorés de fleurs que l'on voit en ces lieux, tu quittes l'endroit pour gravir la montagne *Jebel-al-Rahma* (Montagne de la Miséricorde).

A la fin, on vous dirige vers la montagne Tawr, à mi-chemin entre la Mecque et Médine, où se cacha le Prophète accompagné d'Abou Bakr, qui avait quitté la Mecque pour Médine sur ordre divin. Poursuivis par les

Quraychites, ils s'étaient réfugiés dans cette grotte, dont l'entrée fut fermée par une araignée tissant sa toile et une colombe qui nidifia juste devant cette grotte. Les Quraychites suivirent la piste jusqu'à devant la grotte, mais ils ne virent rien qu'un endroit abandonné où un oiseau avait nidifié. Ils passèrent donc leur chemin.

29.1.87: C'est maintenant le temps du shopping. Tout le monde achète des souvenirs.

30.1.87: Une semaine a passé. C'est incroyable! Le temps de rentrer se rapproche à toute vitesse. Tu vas une dernière fois prier dans la Mosquée sacrée, tu fais la *tawâf* d'adieu, qui te paraît trop courte. Tu laisses une partie de ton cœur auprès de la Kaaba...

31.1.87: Il est dix heures du matin. Les visages sont couverts de larmes. Après la cérémonie d'adieu, tu quittes l'hôtel pour l'aéroport de Jedda. Le trajet se fait dans un silence triste.

Tu as encore peine à croire que le voyage est terminé. Tu te souviens du jour où tu t'es inscrit sur la liste d'attente. La liste était pleine, on a rajouté ton nom au cas où quelqu'un se désisterait. Tu as longtemps attendu une réponse, avec l'angoisse de ne pas être "appelée" par Dieu. Finalement, le tout dernier jour, tu as eu ta réponse. Quelqu'un s'était désisté.

Tu as passé le premier jour de l'an à Médine, à regarder le dôme vert de la Mosquée du Prophète.

Tu te souviens du départ. Et voilà qu'à cette heure tu repars. Tout s'est passé comme dans un rêve. Il est 7h30 et tu survoles Chiraz.

"*Nos paroles sont encore inachevées*

Avant que tu ne t'en rendes compte, c'est le moment de partir

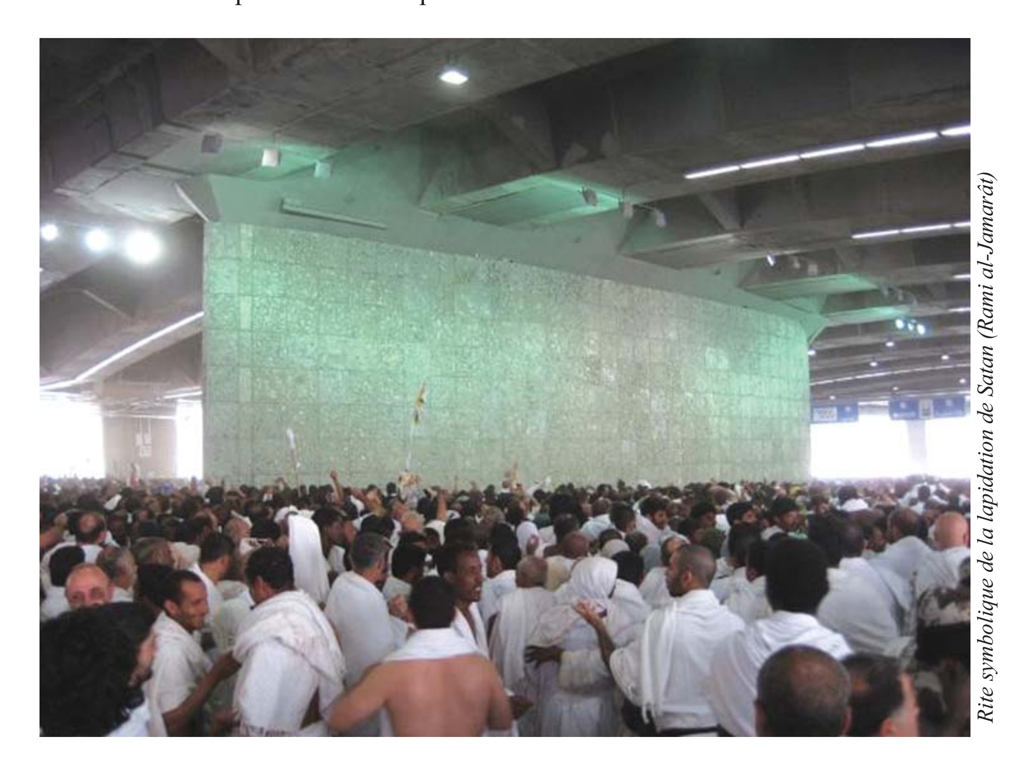
Et c'est toujours la même histoire,

Avant d'être informé, c'est le moment du départ

Oh le regret perpétuel,

Tout d'un coup, comme si tôt il devient tard!" ■

Tu te souviens du jour où tu t'es inscrit sur la liste d'attente. La liste était pleine, on a rajouté ton nom au cas où quelqu'un se désisterait. Tu as longtemps attendu une réponse, avec l'angoisse de ne pas être "appelée" par Dieu. Finalement, le tout dernier jour, tu as eu ta réponse.



Rite symbolique de la lapidation de Satan (Rami al-Jamarât)

1. Coutume musulmane qui consiste à faire passer les voyageurs sous un Coran pour bénir leur départ.
2. *Ihram* signifie littéralement "sacralisation". Devenir *muhrim* ou être en état d'*ihram* signifie être prêt à effectuer l'ensemble du rituel du Hadj.
3. Invocation récitée durant le Hadj.

L'influence française et arabe sur la genèse du roman historique en Iran

Babak ERSHADI

S'il est difficile de donner une définition exacte du genre littéraire romanesque à partir de *ce qu'il est*, nous pouvons pourtant adopter une approche inverse, en essayant d'identifier *ce qui le fait distinguer des autres genres littéraires*: le roman, genre littéraire narratif, se distingue du mythe par son attribution à un auteur, du récit historique par son caractère fictif, de l'épopée par son usage de la prose, du conte et de la nouvelle par sa longueur, du simple "récit" par la plus grande complexité de sa narration …

Sous le nom de roman sont regroupées des œuvres très diverses, comme en attestent les innombrables sous-catégories proposées selon les thèmes, les formes, les visées ou les écoles: roman d'analyse, de mœurs, d'amour, de cape et d'épée, ou encore roman rural, social, policier, etc.

L'histoire de la littérature mondiale nous apprend que le roman puise ses sources dans l'Antiquité, mais l'apparition du roman, dans le sens moderne du terme, en tant que genre littéraire à part ne remonte qu'à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle. Le roman qui nous paraît aujourd'hui comme la forme la plus "simple" et la plus "accessible" de la création littéraire, est en réalité porteur de l'expression narrative la plus sophistiquée et la plus abstraite, qui se donne pour mission la justification des aspects les plus complexes de la réalité humaine, à l'instar des sciences humaines, la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, la psychologie, etc.

Mais le roman en lui-même est un genre en quête de légitimité: il est, du point de vue strictement littéraire, né de l'union des genres "élevés" ou "nobles" (l'épopée et la tragédie, selon l'ancienne hiérarchie aristotélicienne des genres) avec les genres "bas" ou " inférieurs " (la comédie, le burlesque, …). Dans le même temps, le roman est, selon les critiques littéraires, le fruit de la crise issue de la confrontation entre la tradition et la modernité.

En Europe, cette crise sociale et culturelle apparut d'abord lors de la Renaissance, avec l'apparition de l'humanisme de la fin des XVe et XVIe siècles. Durant cette période, la société féodale morcelée du Moyen Âge, avec son économie agricole et sa vie intellectuelle et culturelle dominée par l'Église, se transforma en une société de plus en plus ordonnée par des institutions politiques centralisées, avec une économie urbaine et commerciale, et un patronage laïque de l'enseignement, des arts et de la musique. La crise atteignit son apogée au XIXe siècle, avec la victoire de la modernité sur le monde des traditions anciennes en Europe, victoire caractérisée dans le monde de la littérature européenne par le triomphe du genre romanesque.

Cette crise socioculturelle n'apparaît en Iran qu'assez tardivement (pour des raisons historiques et sociales), vers la fin du XIXe siècle avec le mouvement constitutionnel. Le roman moderne iranien est né pendant cette même période sous l'influence de la pensée moderne.

Le roman historique

Le roman historique est d'une importance particulière dans la genèse du genre romanesque en Iran. Un roman historique est un roman qui prend pour toile de fond un épisode (parfois majeur) de l'Histoire, généralement des événements et des personnages réels et fictifs. Apparu à la fin du XVIIe siècle, ce genre romanesque s'efforce d'apparaître vraisemblable en regard de la vérité historique, et ses auteurs s'appuient généralement sur une importante documentation.

Contrairement à l'auteur de récits purement fictifs, l'écrivain de roman historique ne remet en cause aucune notion, n'invente aucun événement, ni ne crée aucun univers, il se contente de "réécrire" l'*Histoire*, et non pas une *histoire*.

Un genre né de la crise

Le roman est un genre né de la crise et ce constat est d'autant plus valable pour le roman historique que de nombreux liens le rapprochent de l'Histoire et de la société. György Lukács (1885-1971), philosophe et critique littéraire hongrois qui a étudié la genèse sociohistorique de ce genre, considère les mouvements politiques et sociaux comme le moteur principal de la création du genre romanesque notamment du roman historique. Il démontre ainsi dans ses études que l'essor de la bourgeoisie et la montée des sentiments nationalistes au XIXe siècle sont deux des facteurs importants dans le développement du roman historique, d'abord en Angleterre, puis en France et dans les autres pays occidentaux.

Sir Walter Scott (1771-1832), écrivain britannique d'origine écossaise, fut



György Lukacs

Photo: Hulton-Deutsch, Corbis



Sir Walter Scott

Photo: J.T, Corbis

indéniablement le premier auteur majeur de romans historiques en Angleterre. Il s'attacha à peindre l'Écosse, l'Angleterre et la France, privilégiant la période qui va du Moyen Âge au XVIIIe siècle. Il montra avec une remarquable lucidité l'influence des forces politiques traditionnelles sur l'individu. Même si ses intrigues semblent parfois bâties à la

Le roman en lui-même est un genre en quête de légitimité: il est, du point de vue strictement littéraire, né de l'union des genres "élevés" ou "nobles" (l'épopée et la tragédie, selon l'ancienne hiérarchie aristotélicienne des genres) avec les genres "bas" ou " inférieurs " (la comédie, le burlesque, ...). Dans le même temps, le roman est, selon les critiques littéraires, le fruit de la crise issue de la confrontation entre la tradition et la modernité.

La traduction des ouvrages historiques et littéraires de la France des XVIIIe et XIXe siècles joua, bien avant l'apparition du roman iranien, un rôle indéniable dans l'évolution de la prose littéraire en Iran.



Alexandre Dumas

Photo: Hulton-Deutsch, Corbis

hâte et ses personnages manquer de vérité, ses œuvres n'en demeurent pas moins intéressantes pour leur grandeur épique. Honoré de Balzac en France et Charles Dickens en Angleterre, furent de ceux qui apprirent beaucoup des travaux de Scott sur l'interaction entre les forces sociales et le caractère individuel. Selon Scott, le roman historique prend pour thème une période de l'Histoire marquée par une crise: un monde ancien est en train de mourir, donnant naissance à un nouveau monde. L'auteur fait participer ses personnages à l'événement historique, et leur en fait subir les conséquences.

En France, l'œuvre de Scott a inspiré des romanciers comme Alexandre Dumas (1801-1870), qui fut avec Victor Hugo (1802-1885) le précurseur du drame romantique. La célèbre trilogie d'Alexandre Dumas évoquant l'époque de Louis XIII (*Les Trois Mousquetaires*, 1844 ; *Vingt Ans après*, 1845 ; *Le Vicomte de Bragelonne*, 1848) et *Le Comte de Monte-Cristo* (1845) compte parmi les romans historiques les plus lus dans le monde. Victor Hugo écrivit *Notre Dame de Paris* (1831), et Prosper Mérimée (1803-1870) rédigea *La Chronique du règne de Charles IX* (1829). Ces ouvrages furent fort bien accueillis par le public du XIXe siècle et traduits dans de nombreuses langues.

Le mouvement de la traduction en Iran remonte à l'époque de l'Ecole Dar-ol-Fonoun, fondée par Amir Kabir au XIXe siècle. Les enseignants européens de Dar-ol-Fonoun introduisirent dans le programme des cours de nombreux livres de technique, de stratégie militaire, et de sciences modernes que leurs étudiants iraniens traduisaient eux-mêmes en persan.

Influence des romans historiques français en Iran

Le mouvement de la traduction en Iran remonte à l'époque de l'Ecole Dar-ol-Fonoun, fondée par Amir Kabir au XIXe siècle. Les enseignants européens de Dar-ol-Fonoun introduisirent dans le programme des cours de nombreux livres de technique, de stratégie militaire, et de sciences modernes que leurs étudiants iraniens traduisaient eux-mêmes en persan. Ces livres étaient ensuite publiés par l'imprimerie de l'école. Outre ces ouvrages didactiques, cette première génération de traducteurs iraniens, pour la plupart francophones, s'intéressa à la traduction des livres d'histoire et des romans historiques. *Les Trois Mousquetaires* et *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas furent parmi les premiers romans français traduits en persan.

Les lecteurs iraniens des romans historiques de Dumas et des autres auteurs français se familiarisaient ainsi avec la culture, l'histoire et les pensées européennes, et découvrait en même temps un nouveau genre littéraire -le roman-, caractérisé notamment par la simplicité du langage par rapport à la langue alambiquée et artificielle en vogue parmi les gens de lettres de la période précédent la Révolution constitutionnelle de 1906. En réalité, la traduction des ouvrages historiques et littéraires de la France des XVIIIe et XIXe siècles joua, bien avant l'apparition du roman iranien, un rôle indéniable dans l'évolution de la prose littéraire en Iran.

Influence du renouveau de la littérature arabe

Un renouveau de la littérature arabe, largement sous l'influence de l'Occident, survint pendant la seconde moitié du XIXe siècle. L'Égypte a longtemps été le centre intellectuel du monde arabe, mais d'autres pays apportèrent bientôt leur contribution à la culture arabe. La littérature et la politique étaient des thèmes couramment traités par ces écrivains, et leur créativité s'exprimait dans différents genres. Georgy Zeidan (1861-1914), auteur chrétien libanais, écrivit plusieurs romans historiques très appréciés par le public arabe et musulman. Ces romans, aussitôt traduits en persan, attirèrent également l'attention du public iranien et le style de l'auteur arabe devint vite un modèle de prose moderne simple, d'autant plus que les sujets traités par cet écrivain, tirés souvent de l'histoire arabo-musulmane, étaient accessibles et compréhensibles pour ses contemporains iraniens.

Premiers romanciers iraniens

La genèse du genre romanesque en Iran coïncide avec d'importantes évolutions culturelles, sociales et politiques: les premières traductions modernes, de l'arabe et des langues européennes en persan, le début de l'ère moderne en Iran et la Révolution constitutionnelle. C'est dans ce contexte particulier que les premiers romans modernes iraniens voient le jour, puisant leurs thèmes dans l'histoire du pays, de l'Antiquité à l'époque islamique. Parmi les premiers romans, celui de Mohammad Bâgher Khosravi, long récit en trois tomes, intitulé *Chams et Toghrâ* qui racontait l'histoire d'amour d'un prince iranien et d'une princesse mongole à l'époque de l'invasion mongole au XIIIe siècle. Sheikh Moussa, lui, écrivit un roman historique aux évidentes intentions pédagogiques: *L'amour et le règne*. Dans cet ouvrage, l'auteur s'est directement inspiré du chapitre qu'Hérodote avait consacré dans son travail à l'empire des Perses. Abdol-Hossein San'ati Zâdeh s'inspira également de l'histoire de la dynastie sassanide pour écrire un roman historique intitulé *Les Conspirateurs*.

Cependant, bien que les lecteurs iraniens aient accueilli avec enthousiasme ces premiers romans persans, ces ouvrages n'avaient guère de valeur littéraire, d'autant plus que la traduction des romans européens avait éclipsé ces premières tentatives romanesques. Il fallut attendre "*Il était une fois*" de Seyyed Mohammad Ali Jamâlzadeh en tant que premier récit moderne de qualité, qui prépara le terrain à la renaissance du roman iranien avec les œuvres de Sâdegh Hedâyat. ■

La genèse du genre romanesque en Iran coïncide avec d'importantes évolutions culturelles, sociales et politiques: les premières traductions modernes, de l'arabe et des langues européennes en persan, le début de l'ère moderne en Iran et la Révolution constitutionnelle.



Georgy Zeidan

M. A. Jamâlzadeh

Behnam Farid

Takht-e Soleymân
Le quatrième site historique iranien inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco*

Mahnaz RÉZAÏ

Takht-e Soleymân est le nom d'un lieu historique situé près de Takâb et du village de Takht-e Soleymân (Nosrat Abâd), dans la province de l'Azerbaïdjan de l'ouest. Il fut l'un des lieux les plus sacrés du zoroastrisme. Selon les historiens, ce lieu fut peuplé dès le premier millénaire avant J.-C. Cette région rassemble des monuments datant des époques parthe, sassanide et ilkhânide, dont plusieurs *âtashkadeh* ou "temples du feu" zoroastres, des monuments datant de l'époque sassanide situés sur la montagne Belqeis, ou encore la prison de Soleymân près de Takht-e Soleymân. A l'époque sassanide (IIIe-VIIe siècle), les zoroastriens iraniens avaient trois principaux temples du feu: Borzin Mehr (le feu de l'amour élevé) près de Neishâbour et qui appartenait aux agriculteurs, Farbaq (le feu de la grâce divine) à Karyân, dans la province de Fârs et qui appartenait aux prêtres zoroastriens et enfin le temple du feu Azargoshasb, qui appartenait aux armées et se trouvait près d'une ville appelée Gandjak, sur la montagne Asnavand, en Azerbaïdjan. Il fut construit probablement à l'époque du règne de Peroz, grand-père d'Anoushiravân. La région de Takht-e Soleymân est avant tout célèbre pour l'existence de bâtiments datant de l'époque sassanide: le temple du feu d'Azagoshasb, le temple d'Anâhitâ, le musée de Hadayâ, la prison de Soleymân, la forteresse Belqeis ainsi que les vestiges d'un palais de l'époque ilkhânide.


Photos: anobanini

La prison de Soleymân près de Takht-e Soleymân

"*Azargoshasb*" signifie "le feu du cheval". D'après une légende iranienne, Keykhosrow, lors de la conquête de Bahmandej (la forteresse de Bahman) se battit avec les démons qui par magie rendirent l'univers ténébreux. Un feu descendit alors sur la crinière de son cheval et rendit le monde de nouveau lumineux. Keykhosrow, après avoir battu les démons et conquis Bahmandej, mit ce feu dans la forteresse pour rendre grâce de sa victoire. Ce feu et ce lieu furent ainsi nommés le feu du cheval (*âzargoshasb*), et par la suite appelés Takht-e Soleymân.

Le temple du feu d'Azargoshasb, construit de diverses sortes de pierres, est un ensemble composé d'une salle carrée avec un dôme: près de cet ensemble, à l'est, se trouve un autre ensemble composé également d'un autre temple du feu en forme de croix ainsi que de deux salles avec des colonnes carrées et quelques pièces.

Azargoshasb a de nombreux noms: *Ganzak ou Gandjeh* en pehlevi, *Gazka* en romain et *Shiz* en arabe. Le nom plus récent de "Takht-e Soleymân" fut utilisé pour la première fois par les habitants de cette région aux XIVe et XVe siècles en s'inspirant de certaines histoires religieuses sur le prophète Salomon ("Soleymân" en arabe et en persan). Le nom d'Azargoshasb est répété maintes fois dans les textes de l'Avesta ainsi que dans d'anciens manuscrits iraniens, grecs, arméniens et romains. Ferdowsi a également évoqué à de nombreuses reprises le nom du temple du feu d'Azargoshasb dans son *Shâhnâmeh*.

Le temple du feu Azargoshasb avait une importance religieuse de premier ordre; il était également le symbole du pouvoir des Sassanides et jouait un rôle important dans la vie politique et sociale de cette dynastie. A titre d'exemple, après la défaite du mazdakisme, Khosrow Parviz fit restaurer ce temple du feu qu'il considérait comme la cause de l'unité nationale et religieuse du pays. En 624, le temple du feu fut détruit par Héraclius puis le lieu fut peu à peu laissé à l'abandon. Aux XVIIe et XVIIIe siècles de l'ère chrétienne, les orientalistes européens commencèrent à effectuer des études sur cette région.

Outre le site historique en lui-même, le visiteur de Takht-e Soleymân peut également visiter le lac naturel situé aux alentours dont la profondeur maximale atteint près de 112 m. Etant donné sa haute teneur en sel, l'eau de ce lac ne peut cependant pas être utilisée pour irriguer les cultures alentours. Selon les prêtres zoroastriens, ce lac appartient à Nâhid (Anâhitâ), la déesse de l'eau et d'après d'anciennes légendes, un monstre habiterait toujours dans le lac. D'après une autre légende, Salomon aurait vaincu plusieurs démons et les aurait jetés dans une montagne dans laquelle il y avait un trou profond, et qui serait la montagne même située à côté de Takht-e Soleymân.

D'après les historiens, en 547 av. J.-C., après avoir vaincu Crésus, le riche roi de Lydie, Cyrus le Grand aurait invité celui-ci en Iran à verser ses biens précieux comme vœu (*nazr*) dans le lac. Si cette histoire est vraie, on peut ainsi supposer que le trésor s'y trouverait encore… On raconte également qu'à l'époque des Parthes, lors d'une guerre contre l'empire romain, Antonio, le commandant de l'armée romaine, aurait assiégé la forteresse Gaznak. Au cours de ce siège et pressentant leur défaite, les gardiens du temple auraient jeté les objets précieux du temple de feu et du temple Nâhide dans le lac. Les prêtres zoroastriens du temple auraient fait de même au cours d'une guerre opposant Khosrow Parviz à Héraclius qui parvint à s'emparer de la forteresse. Si ces récits sont avérés, les profondeurs du lac regorgeraient d'objets appartenant aux époques parthe et sassanide.



Takht-e Soleymân

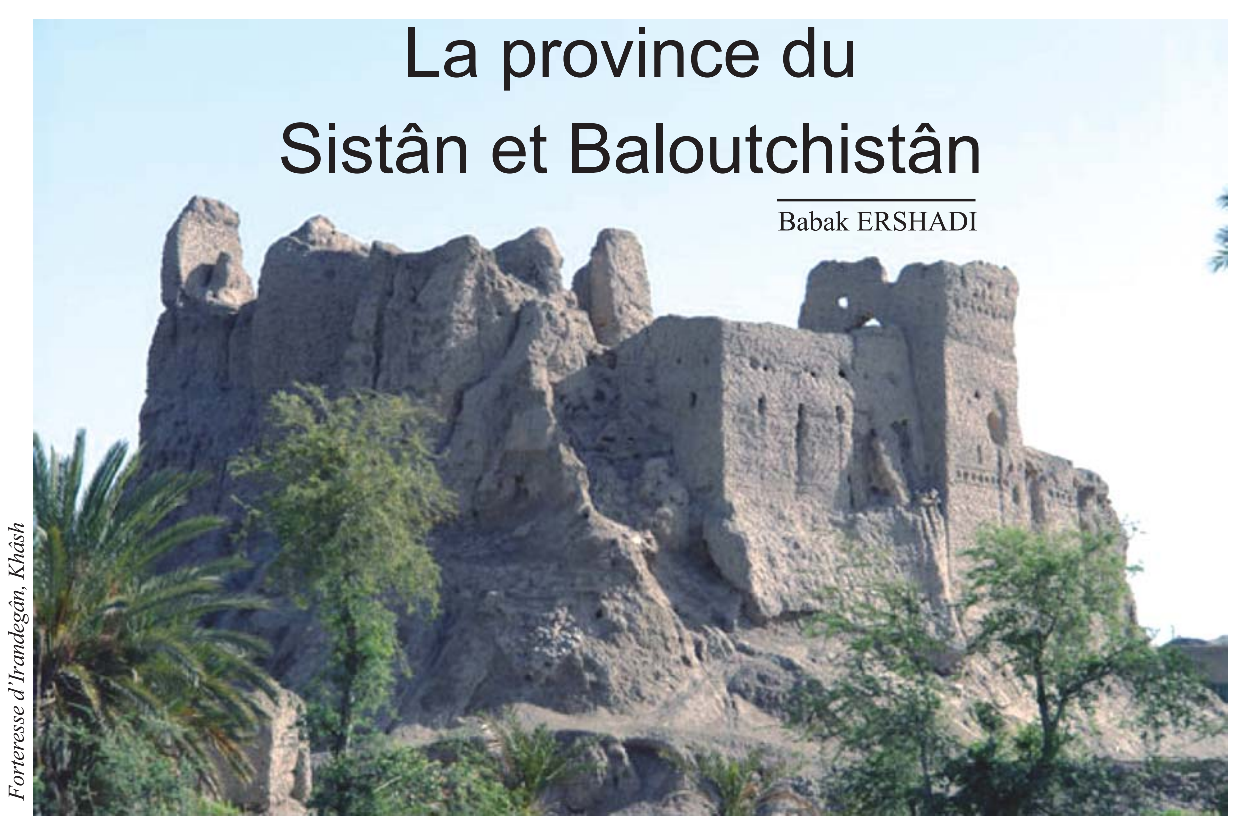
Deux routes principales permettent d'accéder au site: la route de Zandjân ou celle de Takâb. Cette dernière est plus facile et belle. Takht-e Soleymân se situe dans une région montagneuse et dès l'automne, il y fait très froid. Il est donc préférable de le visiter au printemps ou en été. ■

---

* Les autres sites historiques iraniens inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco, selon l'ordre chronologique de l'inscription, sont: Tchoghâzanbil , Takht-e Djamshid , la place de Naghsh-e Djahân, Takht-e Soleymân, le dôme de Soltânieh, la citadelle de Bam, le site de Bisotoun, l'église de Ghara Kelisa.

La province du Sistân et Baloutchistân

Babak ERSHADI



Forteresse d'Irandegân, Khâsh

Photos: chht-sb.ir

La province du Sistân et Baloutchistân (persan: Sistân-o-Baloutchestân سیستان و بلوچستان) est la deuxième plus grande province d'Iran, avec une superficie de 187 502 km². La province est située par 25° 3' à 31° 28' de latitude nord et 58° 47' à 63° 19' de longitude est. Elle se trouve au sud-est du pays, à la frontière avec le Pakistan (900 km) et l'Afghanistan (300 km). Le littoral sud de la province du Sistân et Baloutchistân, bordant la mer d'Oman, est long de 270 km. Cette province est située au sud de la province iranienne du Khorâsân du Sud, à l'est des provinces du Kermân et du Hormozgân. La province est composée de deux parties différentes du point de vue géographique et démographique: le Sistân au nord et le Baloutchistân au sud. Le Sistân est une plaine de 8117 km² formée par des terrains alluviaux anciens et récents de la rivière de Hirmand. Le Baloutchistân est un vaste massif montagneux, avec une superficie de 179 385 km² qui se situe entre le grand désert du Dasht-e Lût, terre aride de sable et de rocailles au nord, et le littoral de la mer d'Oman au sud. La situation géographique de la province du Sistân et Baloutchistân, qui a des frontières terrestres avec deux pays voisins (Pakistan et Afghanistan) et des frontières maritimes le long de la mer d'Oman, lui donne une importance toute particulière, accentuée par la diversité ethnique, linguistique, culturelle et religieuse de la population locale. Selon les dernières divisions administratives de l'Iran, en 1996, la province du Sistân et Baloutchistân est composée de 7 départements, 29 communes et 6038 villages. Les départements de la province sont: Irânshahr, Châbahâr, Khâsh, Zâbol, Zâhedân, Sarâvân et Nikshahr.

Situation géographique et climat

Dans la géologie du plateau iranien, les régions de l'est du pays sont considérées comme un ensemble indépendant du reste du plateau, formé par les mouvements orogéniques[1] vers la fin de l'ère tertiaire.[2] Selon les études géologiques, la région du sud de la province du Sistân et Baloutchistân (Mokrân) est caractérisée par un phénomène géologique majeur: l'affaissement du sol sous le poids des couches sédimentaires très épaisses de l'ère tertiaire dont l'épaisseur est parfois supérieure à un kilomètre. Par conséquent, la plaque de l'Océan indien s'enfonce sous la plaine de Mokrân, ce qui explique l'existence de nombreuses sources d'eau minérale dans la région. Les reliefs de la province du Sistân et Baloutchistân ont été formés pendant l'ère secondaire et l'ère tertiaire par le plissement des couches de gypse et de pierre calcaire. Selon les experts, certaines montagnes de la province du Sistân et Baloutchistân (dont le volcan de Taftân) sont apparues vers la fin de l'ère tertiaire et au début de l'ère quaternaire.

Les reliefs de la province du Sistân et Baloutchistân sont dispersés de façon hétérogène.

Les chaînes de montagnes sont plus larges dans le sud de la province notamment entre les deux villes d'Irânshahr et de Kohak. La province du Sistân et Baloutchistân est sujette à des vents saisonniers de directions variées dont le plus important est le vent de l'Océan Indien, et les moussons (vent tropical régulier) qui apportent de profondes modifications au climat de la région. En général, la province a un climat chaud, plus humide au sud et plus aride vers le nord. La saison chaude est longue tandis qu'en hiver, la température baisse rarement à 0° C. La végétation pousse régulièrement pendant toute l'année, ce qui favorise les activités agricoles régulières dans certaines parties de la province.

Dans toutes les villes importantes de la province du Sistân et Baloutchistân, la température peut monter à 40° C pendant l'été. Au mois de juin, le mercure peut monter jusqu'à 50° C. Par contre, en hiver, la plupart des régions de la province ont un climat tempéré, et la température minimum est en moyenne autour de 12° C. les régionales littorales du sud de la province ont une humidité importante. Cette humidité est accentuée par la chaleur et les vents saisonniers qui augmente l'évaporation spontanée des eaux jusqu'à un taux moyen de 4 mm par jour.

Les précipitations sont plus abondantes pendant les mois d'hiver. En revanche, pendant les sept mois de la saison chaude, il ne pleut presque jamais. Les régions de l'ouest de la province sont en général plus pluvieuses que les régions de l'est. Le taux de pluviosité annuel est en moyenne de près de 70 mm, et les précipitations atmosphériques sont, en général, très irrégulières. Les départements de Khâsh et de Zâhedân ont une pluviosité plus importante avec un taux annuel moyen de 120 mm, tandis qu'il pleut beaucoup moins dans le département de Zâbol où le régime pluvial baisse jusqu'à 51 mm par an. Dans les zones littorales du sud de la province du Sistân et Baloutchistân, le taux d'humidité monte jusqu'à 70% ou 80% au mois de janvier; mais pendant l'été, il diminue perceptiblement. Les côtes de l'ouest du Baloutchistân, plus proche de l'Océan Indien, sont pourtant plus humides.

La situation géographique de la province du Sistân et Baloutchistân, qui a des frontières terrestres avec deux pays voisins (Pakistan et Afghanistan) et des frontières maritimes le long de la mer d'Oman, lui donne une importance toute particulière, accentuée par la diversité ethnique, linguistique, culturelle et religieuse de la population locale.

Les reliefs de la province du Sistân et Baloutchistân ont été formés pendant l'ère secondaire et l'ère tertiaire par le plissement des couches de gypse et de pierre calcaire. Selon les experts, certaines montagnes de la province du Sistân et Baloutchistân (dont le volcan de Taftân) sont apparues vers la fin de l'ère tertiaire et au début de l'ère quaternaire.

La population baloutche sédentaire vit de l'agriculture, tandis que les Baloutches nomades sont des éleveurs. Pendant ces dernières années, la sécheresse a porté malheureusement de grands préjudices aux activités agricoles et d'élevage de la population baloutche de la province.



Région de Bahou Kalât, Tchâbahâr

Artisanat

La population de la province du Sistân et Baloutchistân se divise en deux parties en fonction du mode de vie des habitants sédentaires ou nomades. Ces derniers sont en général des tribus baloutches dont la vie est faite de déplacements continuels. La population baloutche sédentaire vit de l'agriculture, tandis que les Baloutches nomades sont des éleveurs. Pendant ces dernières années, la sécheresse a porté malheureusement de grands préjudices aux activités agricoles et d'élevage de la population baloutche de la province.

Dans la province du Sistân et Baloutchistân, se sont les femmes qui s'occupent des activités artisanales, car dans la vie modeste qu'elles mènent elles n'ont pas, en fait, beaucoup d'activités ménagères. Par ailleurs, les croyances et les traditions de la société baloutche ne permettent aux femmes d'avoir des activités sociales et professionnelles en dehors du foyer familial. Les filles baloutches apprennent les arts artisanaux dès l'âge de sept ans. Elles complètent ainsi les revenus familiaux, dans une société où les métiers manuels plus durs tels que la poterie, le tissage de tapis, etc. ne sont pas pratiqués par les hommes, mais toujours par les femmes.

Les filles baloutches apprennent les arts artisanaux dès l'âge de sept ans. Elles complètent ainsi les revenus familiaux, dans une société où les métiers manuels plus durs tels que la poterie, le tissage de tapis, etc. ne sont pas pratiqués par les hommes, mais toujours par les femmes.

Tapis: Le tissage de tapis dans la région remonte à l'époque des Sakas qui vivaient, il y a deux mille ans dans la plaine du Sistân.[3] Les Sakas étaient des nomades sédentarisés qui étaient à la fois agriculteurs et éleveurs, et connaissaient parfaitement l'art de tissage du tapis. En effet, le tapis le plus ancien du monde, découvert lors des fouilles archéologiques en Sibérie, a été tissé par les Sakas. Pendant la période islamique, la région du Sistân était célèbre pour ses tapis en soie et en laine. Les motifs des tapis du Sistân ressemblent beaucoup à ceux des tisseurs turkmènes. En outre, les tapis baloutches avec des motifs originaux sont très demandés dans les régions voisines comme Kermân, Khorasan et Mazandéran. Autrefois, les tisseurs du Sistân utilisaient des métiers horizontaux

propres aux populations nomades, mais au fur et à mesure, ils les ont remplacés par des métiers verticaux comme dans la plupart des grandes villes iraniennes.

Kilim: Les habitants des deux régions du nord (Sistân) et du sud (Baloutchistân) de la province produisent également le *kilim* (une sorte de tapis tissé). Il s'agit d'une activité féminine dans les milieux nomades. La laine est la matière première principale du *kilim* tissé par des méthodes traditionnelles, dépourvu de tout plan établi d'avance. Les couleurs des fils utilisés sont souvent foncées: noir, pourpre ou rouge foncé sur un fond blanc ou jaune.

Broderie baloutche: La broderie est l'art artisanal le plus célèbre et le plus original des femmes baloutches. La broderie baloutche (persan: *sûzandûzi* سوزن دوزی) est un art très fin dont les origines ne sont pas connues, mais elle constitue l'art de presque toutes les jeunes filles et des femmes baloutches. Cette broderie très riche en couleurs et en motifs originaux est peut-être le seul luxe de la vie des habitants du Baloutchistân. Les motifs sont empruntés souvent à la nature (fleurs et formes végétales), représentés de façon très originale. La robe traditionnelle des Baloutches (hommes et femmes) porte toujours de la broderie faite verticalement du haut en bas et sur les poches.

Khâmédûzi: C'est un art très proche de la broderie baloutche, très répandu dans les milieux ruraux du Sistân. Ces broderies sont monochromes, uniquement en fil blanc. Les robes des personnes âgées portent souvent des *khâmédûzi* au lieu des broderies en couleurs. *Siâhdûzi* ("broderie en noir" سیاه دوزی) est une variante de cet art lequel utilise uniquement des fils de soie noirs. Contrairement à la broderie baloutche, ces produits sont de consommation locale dans la région du Sistân.

Poterie: Le village de Kolpûrgân, situé à 30 km de Saravan, est le centre principal de la poterie du Baloutchistân. La poterie est une activité féminine et les hommes n'y interviennent que pour transférer la terre jusqu'aux ateliers entretenus entièrement par des femmes. Les poteries de Kolpûrgân ne sont ni émaillées ni vitrifiées, et elles sont ornées seulement par de simples motifs géométriques en noir. ■

1. Mouvements de l'écorce terrestre, en particulier ceux qui ont donné naissance aux montagnes.
2. En géologie, troisième division du temps géologique incluse dans le Cénozoïque et ayant duré de 65 à 2,5 millions d'années.
3. De même, le nom de "Sistân" vient du vieux persan "Sakastân" et signifie "Terre des Sakas".




Broderie baloutche (persan: sûzandûzi)



Poteries de Kolpûrgân

Tâhereh Saffârzâdeh
Chantre de la religion

Traduit par
Ghâssem TAGHVÂI

je suis toujours en route
avec mes yeux d'amoureux
aux couleurs de l'attente

Née en 1936 à Sirdjân, Tâhereh Saffârzâdeh est une poétesse iranienne célèbre. Elle est connue pour son exploration des différentes formes de l'écriture poétique.

Bien que le fil conducteur de la poésie de Saffârzâdeh, la religion, soit toujours présent, on peut distinguer trois époques dans l'évolution de son parcours poétique. Les premiers recueils, depuis *Le passager du clair de lune* publié en 1963, jusqu'au *Cinquième voyage*, publié en 1978, ont été marqués par son passage de la poésie traditionnelle à la poésie nimaïenne (libre), puis vers une poésie totalement libre (blanche).

Il est à noter que son séjour estudiantin aux Etats-Unis et son initiation à la littérature et à la culture occidentales du XXème siècle ont eu une influence indéniable sur l'évolution de son écriture, de sorte qu'après son retour en Iran, la publication de son recueil *Le barrage et les bras* provoqua d'innombrables débats, en particulier dans les milieux littéraires. Dans cet ouvrage, qui est la traduction en persan de ses poèmes écrits et publiés aux Etats-Unis, le poète laisse de coté le rythme, la rime et même la ponctuation. Dans un entretien avec Mohammad Hoghoughi, elle précise sa position. Selon elle, "*le pouvoir attractif du rythme diminue de trois quarts la responsabilité de la poésie*".

La deuxième étape de l'évolution poétique de Saffârzâdeh commence par la publication du recueil *Cinquième voyage*. Elle exprime dans ce recueil son engagement pour la poésie révolutionnaire, alors en train d'émerger. Elle y adopte un langage simple et clair, conforme aux besoins du temps, et reprend les termes de la symbolique religieuse.

Ainsi, elle se fait connaître en tant que poète islamo-révolutionnaire. Sa poésie est une poésie engagée, provocatrice, audacieuse, voire même insolente.

Enfin, la dernière étape de son évolution poétique commence après la victoire de la Révolution islamique. Nous voyons désormais une Saffârzâdeh qui laisse de coté le sentimentalisme révolutionnaire pour un langage pur, calme et logique, qui tente d'ordonner l'expérience et de la transmettre sous la forme de mots attentifs au contenu.

Mme Saffârzâdeh a également publié deux traductions anglaise et persane du Coran.

L'herbe
qui traversa l'épaisseur du ciment
et qui fendit la couche de pierre
jusqu'à limite de l'existence
dans la ténébreuse ruelle de Babel
était l'herbe de la vie…

Amoureusement

C'est le matin
tu es parti
L'amour est venu
tu es absent
que peut-on faire
la couleur des murs ne va pas aux rideaux
et celle du tapis ni aux uns ni aux autres
Aujourd'hui c'est l'anniversaire de la naissance de duc Ellington
à la Maison Blanche aussi il y une fête, disait la radio
Dieu merci, les Chapeaux blancs n'ont pas mangé le Duc
Dieu merci, quand tu n'es pas là vient la solitude
Dieu merci c'est l'automne
le marchand ambulant chante la primeur de grenade
la grenade
aussi voudrais-je boire un verre de vin à la santé du Duc
et me mets à pleurer
tout le monde se ressemble dans cette contrée
qu'importe
si l'on y boit le matin ou le soir



Tâhereh Saffârzâdeh

La table ronde de la solidarité

moi
moi *moi*
moi *moi*
moi *moi*
moi *moi*
moi *moi*
moi *moi*
moi *moi*
moi *moi*
moi *moi*
moi

Métamorphose

Il

Nous

Il

Nous

Il

Nous

Il

Il *Nous*

Il *Nous*

Il *Nous*

Il *Nous*

Il *Nous*

Il *Nous*

Il *Nous*

Il *Nous*

Il *Nous*

Il *Nous*

Il *Nous*

The Path to Heaven

Basé sur une nouvelle écrite en anglais sous le titre de "The Road to Heaven" en 1998.

Shekufeh OWLIA

"La maison de ma mère n'est qu'une prison qui se resserre sur moi davantage chaque jour; je n'y ai aucune liberté. Telle une alouette prise au piège, je passe mes journées, enfermée entre ces quatre murs glacials, privée d'amour. Je rêve d'ouvrir mes ailes pour m'envoler… vers la voûte des cieux…vers les contrées ensoleillées des amoureux. Liberté? Ce mot utopique dont je n'ai jamais saisi le sens profond et qui, pour moi, n'a sa place que dans les contes. Et si je restais ici à tout jamais, jamais je n'en comprendrais le sens… à moins de… Je dois m'enfuir, m'évader… Une voix intérieure me pousse à me sauver et rejoindre l'homme de mes rêves avant d'être changée en statue de pierre: immobile et sans cœur."

Au comble du désespoir, elle avait tâtonné de longues journées dans les ténèbres de l'incertitude après avoir lu la dernière lettre de son prince charmant et avait fini par prendre son courage à deux mains pour s'enfuir, rompant avec toutes les conventions en vogue.

Sa décision était fermement prise: ils se marieraient en secret. Mais se marier en cachette?! Elle aimait William de tout son cœur et était prête à sacrifier sa vie pour le rejoindre. Dix longues années d'attente… et voilà que l'occasion se présentait enfin de fuir vers un pays meilleur… un pays où il était encore possible de caresser des rêves exotiques: le Nouveau Monde…

Tendue et nerveuse, elle se promenait de long en large. Et si jamais sa mère s'était rendue compte dernièrement qu'elle n'était plus la même Cordelia d'autrefois… si elle avait soupçonné ses intentions? Et si jamais elle se décidait à les poursuivre? Des illusions… que des *illusions*.

Elle porta sa main gracieuse à son cou, là où le pendentif d'or, qui lui venait de sa grand-mère, avait reposé jadis, et fondit en larmes à la pensée d'avoir dû le vendre afin de se procurer un billet première classe à bord du paquebot "The Maid of the Mist". Elle enfouit les quelques livres sterling obtenues dans la poche intérieure de son sac de voyage. Elle en avait assez de se recroqueviller sur elle-même, repliée dans son cocon, et comptait rompre avec sa vie passée afin de se métamorphoser en papillon.

Elle avança machinalement vers la garde-robe, toucha distraitement les robes qui s'y trouvaient, s'attardant sur une robe à tournure, aussi bleue qu'un ciel sans nuages qui, songea-t-elle, ferait parfaitement bien l'affaire en ce début de voyage. Elle l'enfila, se regarda dans la glace et se mit à trembler en se rappelant qu'elle l'avait portée lors de leur premier rendez-vous. Un flot de souvenirs délicieux lui revinrent en mémoire: les premiers regards qu'ils échangèrent, les tendres mots qu'il lui avait chuchotés dans le creux de l'oreille, leur promenade bras dessus, bras dessous à travers

le jardin… Ne lui avait-il pas dit qu'il pourrait noyer ses soucis, ses angoisses dans la nuit ensorcelante de ses yeux? Comme elle rêvait de ses bras…

Elle aurait tort de partir ainsi, sans laisser un petit mot d'adieu. Bien que l'inspiration lui manquait, il lui fallait tout de même écrire quelques phrases pour annoncer ce départ sans préavis, sans quoi sa mère risquerait de plonger dans l'affolement. Un sourire gai passa sur ses lèvres en songeant que d'ici peu, elle porterait une alliance au doigt. Elle savait fort bien que les choses n'auraient pas dû se terminer comme ça entre elles. Le jour du mariage n'est-il pas censé être le plus beau jour de la vie de toute femme? Comme elle aurait aimé que sa mère y soit présente!

Elle déposa la lettre discrètement sur la petite table basse où apparaissait la trace de taches de café. Dans sa solitude, elle se sentait de temps à autre prise au piège par ces mouchetures en forme de cercle qui s'entrelaçaient, se resserrant sur elle au point de l'étouffer. Elle voulait s'échapper… ouvrir ses ailes et s'envoler dans un ciel d'amour vers un pays que ne connaîtrait aucune frontière.

Ne lui avait-il pas promis que lorsqu'il l'aurait libérée de l'emprise de sa mère et délivrée de cette prison, elle serait enfin capable de rire autant que le cœur lui en dira? Rire, ce précieux trésor que Dieu a déposé en chacun de nous et que nous perdons trop souvent en vieillissant, passant le restant de nos jours à le rechercher dans les contrées lointaines alors qu'il réside en chacun de nous.

Elle caressa des yeux les milliers d'objets familiers qui l'entouraient dont plusieurs étaient chargés de souvenirs qui lui étaient très chers: les portraits de famille accrochés aux murs, sa boîte à musique et le piano à queue: son compagnon de solitude.

Ses lèvres se courbèrent en un sourire réticent et quelque peu rouillé lorsqu'elle songea que d'ici peu elle serait enfin libérée. Sourire?! Quand était la dernière fois qu'une ombre de sourire avait coloré ses lèvres? se demanda-t-elle perplexe. Un regard rapide dans la glace et elle quitterait les lieux. Ne lui avait-il pas dit qu'elle était "belle à mourir avec ses grands yeux aussi noirs qu'une nuit sans étoiles"? Son visage était d'une rare beauté; vrai, d'où jaillissait une flamme de vie flamboyante puisant dans son âme indomptable. Elle releva ses cheveux veloutés en chignon; enfila une cape semée d'étoiles dorées pour rester discrète et se protéger de la fraîcheur de cette fin de nuit.

Comme une voleuse, elle avança à pas feutrés vers la porte d'entrée de peur qu'elle ne réveille sa mère et les domestiques. La porte d'entrée claqua derrière elle, l'interrompant dans ses pensées. Et si jamais sa mère, Mrs. Shirley, s'était réveillée? Si s'était le cas, ses rêves d'évasion n'aboutiraient à rien. Elle effleura du regard la maison morose qui l'avait vue grandir, dans ce quartier engourdi aux rues désertées où toutes les maisons lugubres se ressemblaient. Elle fit un effort héroïque pour refouler les larmes qui lui montaient aux yeux, mais c'était peine perdue.

Le moment douloureux de dire un éternel adieu à sa patrie était enfin arrivé; pays dont le nom serait associé à tout jamais au brouillard et à un ciel couvert de nuages qui tantôt se chassent, tantôt jouent à cache-cache dans le bleu azur. Peut-être était-ce cette bruine qui rendait ses idées aussi vagues et farfelues. Lorsque le jour pointera à l'horizon, elle pourrait sans doute y voir plus clair, se dit-elle en guise de consolation. A cette pensée, un sourire fugace passa sur ses lèvres, sans pourtant s'y figer.

Elle arpenta un sentier tapissé de feuilles mortes aux couleurs de l'arc-en-ciel: dorées, orange vif et rouge flamboyant. C'est comme si elle avait été engloutie dans une de ces aquarelles pittoresques de William Turner dépeignant un automne multicolore. "Si je ne rejoins pas l'homme de mes rêves, je finirais pas tomber à terre comme ces milliers de feuilles qui se détachent de l'arbre de l'existence en cette fin d'automne", pensa-t-elle. Dieu seul

sait quel destin fatal m'attendrait… Prendre le large… avant d'être transformée en pierre, murmurait la brise en

Elle descendit la rue Riverdall en toute hâte, cherchant un carrosse qui la conduirait au port de Southampton. Une fois montée en diligence, elle ne pensait plus qu'aux Etats-Unis, terre d'exil et d'amours naissantes où elle serait désormais unie avec son prince charmant, William. Une fois qu'ils se seraient mariés, sa mère ne pourrait plus y faire aucune objection, mais elle doutait qu'elle apprendrait un jour à l'aimer en dépit du fait qu'il était jardinier.

Comme elle avait aimé le voir s'affairer dans leur verger, à arracher les mauvaises herbes, tailler les arbustes et arroser les fleurs avec tout l'amour du monde. Comme sa vilaine mère s'était moquée de lui lorsqu'elle apprit qu'il s'était pris d'amour pour elle! Ne lui avait-elle pas fait remarquer que sa fille était digne d'un roi? Que William, le jardinier, devienne l'époux de Cordelia DeVera… une noble de bonne famille; quel scandale! Elle avait donc jugé sage de le renvoyer pour qu'il ne pose plus jamais les yeux sur elle, songeant que le feu de leur amour finirait par s'éteindre. Mais quant à la jeune amoureuse, elle le glorifiait. Juliette n'avait-elle pas dit à Roméo: "*Romeo, why art thou Romeo? (...) "What's in a name? That which we call a rose/ By any other name would smell as sweet.*[1]" Et comme c'était vrai, pensa-t-elle, en lâchant un soupir. Qu'importe s'il était pauvre? L'essentiel est qu'il la vénérait telle une déesse à laquelle on rendrait un culte. Et les petits cadeaux qu'il lui faisait lui étaient plus chers que des rivières de diamants et des mines d'or car ils venaient du cœur. Ne lui avait-il pas murmuré qu'elle était la plus belle fleur de tous les jardins du monde?

William était resté logé dans sa mémoire, comme un lointain souvenir que l'on chérit au plus profond de son cœur. Jamais durant ces longues années de rupture n'avait-elle cessé de penser à lui. Comme il lui manquait! Depuis près de trois ans, ses yeux n'avait plus croisé les siens. Elle avait tâché, en vain, de combler le vide qui s'était logé dans son cœur avec son départ, mais il hantait tous ses rêves… Elle savait maintenant que sans lui, elle errerait désormais telle une âme en peine, sans jamais pourtant retrouver une paix intérieure. Elle le rejoindrait donc à New York fuyant ainsi les reproches injustifiés de sa mère. Sa mère avait contrôlé toutes les lettres qu'elle recevait, brûlant celles que son cher William lui adressait. Si seulement son père était encore en vie! Mais hélas…

La dernière lettre qu'il lui avait envoyée remontait à plus de deux semaines. Un certain Mr. Brown la lui avait remise en cachette après la messe. Dans cette missive audacieuse, il lui avait confié qu'il ne pourrait pas vivre sans elle et la suppliait de le rejoindre. Il l'implorait d'envoyer quelqu'un couvrir les voiles du port de New York avec des taches de sang si jamais elle se décidait de ne pas venir au rendez-vous qu'il fixait. Il saurait que c'est le commencement de la fin et se pendrait! Mieux valait mourir que de vivre une vie qu'il ne partagerait pas avec elle. Le souvenir de Cordelia était telle une rose qu'il avait arrosée de ses larmes, mais que faire

Perdue dans ses angoisses et incertitudes, elle atteignit sa destination après ce qui lui semblait avoir duré une éternité. Ces instants mémorables qu'ils avaient passés ensemble… un rêve inachevé qu'ils réaliseraient lorsqu'ils seraient enfin réunis… il leur restait à coudre ces souvenirs intimes du passé en un patchwork. Trois longues années s'étaient écoulées depuis leur dernière rencontre; ses traits restaient néanmoins peints en sa mémoire comme si elle ne l'avait vu que quelques jours plus tôt. Elle voyait au loin "The Maid of the Mist" avec ses milliers de passagers qui s'apprêtaient à monter à bord afin de tenter leur chance dans le Nouveau Monde. ■

À suivre…

1. "Oh Roméo, pourquoi donc es-tu Roméo? (…) Qu'est ce qu'un nom d'abord? Car même si la rose portait un autre nom, elle sentirait aussi bon."


LE JOURNAL DE TEHERAN

Le plus fort tirage des journaux en langue étrangère publiés en Iran

Journal de Téhéran
23 Mehr 1316
17 Octobre 1937

Le transiranien est arrivé

Toute la population de Ghom attendait avec impatience l'arrivée du premier convoi du Transiranien à Ghom.

Les principales avenues, les rues, les immeubles, les magasins, toute la ville étaient pavoisés et la population avait pris les dispositions nécessaires pour une illumination en témoignage de son contentement.

Vendredi matin, à 8 heures, le premier convoi, dans lequel S. E. Ahi, ministre des voies et communications avait pris place, quitta Téhéran pour Ghom. A 14 heures 45, le convoi arriva à Ghom frénétiquement ovationné par une foule énorme.

Le gouverneur de la ville, les directeurs des administrations provinciales et toutes les notabilités religieuses attendaient aussi l'arrivée du convoi.

M. Alaeddin Ruchdieh, notable personnalité de Ghom, prononça un discours très chaleureux, relevant tous les avantages de la jonction du centre de Ghom au Transiranien.

Cette journée, dit l'orateur, est pour nous une journée historique, car elle nous montre la réalisation d'une volonté, l'exécution d'un plan qui nous garantit à tous un avenir de progrès. Cette exécution est l'œuvre de Sa Majesté Impériale, dont les idées ont donné au pays la force et 1a volonté nécessaires pour son relèvement. Nous ne sommes pas arrivés à la perfection; mais notre progrès a été rapide et ses bases sont fermes et solides.

Cette voie ferrée a traversé des montagnes, des forêts, des passes, des marécages; elle relie aujourd'hui les principaux centres de l'Empire et l'appel strident de la locomotive est le signal du réveil des contrées jadis en somnolence, aujourd'hui vivantes et actives sous la haute égide du Souverain de l'Iran.

M. Mohammad Hossein Pajouhian récita ensuite une poésie glorifiant l'œuvre immense accomplie au cours de ces dernières années en Iran.

S. E. Ahi, ministre des voies et communications, prit ensuite la parole et prononça un discours que nous reproduisons ci-après.

Le premier convoi qui est venu de Téhéran à Ghom procure le plaisir de rencontrer ces Messieurs. Cette initiative impériale dote la ville de Ghom d'une nouvelle voie qui lui assure un avenir brillant.

Nul doute que ces hautes idées impériales en ce qui concerne le progrès du centre de Ghom seront réalisées.

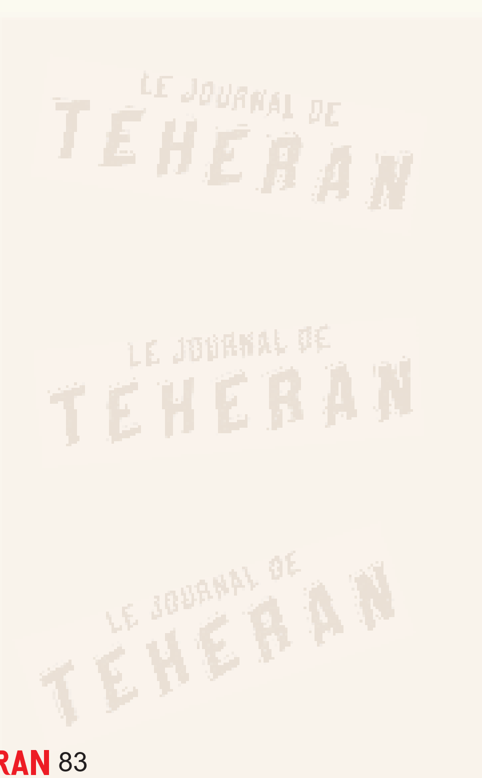
Certes, notre voie ferrée aidera tout 1e pays en facilitant les communications et en permettant une exploitation régulière et intensive des produits agricoles ou autres, mais il est certain que les centres qui comme Ghom se trouvent placés sur le tracé initial de la ligne retirent des avantages beaucoup plus grands dans les branches économiques et autres. Et c'est peut-être pour cela aussi que ces centres doivent apprécier plus encore l'action civilisatrice du Transiranien.

Les sentiments qui sont témoignés par la population de Ghom sont une expression sincère des sentiments de toute la Nation de l'Iran, car chaque agglomération, tout en relevant les avantages régionaux de la voie ferrée, reconnaît en toute sincérité les progrès d'ordre général réalisés sous l'impulsion et la volonté du Souverain de l'Iran.

Je tiens à dire aussi que le Transiranien n'est pas le seul travail important qui a été réalisé ces temps derniers et chaque jour nous enregistrons de nouvelles initiatives, des travaux essentiels et fondamentaux pour ne citer que l'usine métallurgique pour la fonte du fer dont la première pierre a été posée par Sa Majesté Impériale, usine dont l'importance est très grande pour l'avenir.

Je suis venu pour l'examen de la ligne Téhéran Ghom et je dois continuer mon voyage et aller un peu plus loin pour visiter d'autres constructions. Mais profitant de ma présence ici et devant l'expression sincère de vos sentiments je tiens à vous en remercier personnellement et pour compléter cet ensemble si favorable et ces sentiments loyaux je demande au Dieu Tout Puissant d'accorder longue vie, force et grandeur à notre Souverain.

Le discours de S. E. le Ministre des Voies et Communications fut accueilli par les applaudissements répétés et la fête de l'inauguration se clôtura dans une atmosphère de joie et de fierté. Vendredi soir toute la ville était illuminée et toute la population de Ghom, joyeuse, a fêté cette date heureuse dans un ensemble de grande joie. ■



Journal de Téhéran
28 Mehr 1316
20 Octobre 1937

Deux globe-trotters thécoslovaques en Iran

La photo ci-contre montre deux globe-trotters tchécoslovaques, M. Berthold Plecyly et Madame qui traversent l'Iran pour se rendre en Extrême Orient.

Au cours d'une interview avec le reporter de notre confrère Ettela'at, Berthold Plecyly a donné les renseignements suivants concernant son passé et son dernier voyage.

Je suis âgé de 28 ans et natif de la ville de Zeline. Je parle le tchèque, l'italien et l'allemand, je comprends aussi un peu le russe, l'anglais et le français. Mon épouse est lettonienne. Elle est âgée de 27 ans. Elle connaît le letton, le russe, l'allemand, le tchèque et parle aussi un peu le turc. Je l'ai connue lors de mon voyage en Lettonie et nous nous sommes mariés ensuite.

Le 20 mai 1930, je commençai mon second voyage au cours duquel j'ai traversé l'Allemagne, la Belgique, la France, l'Espagne, le Portugal, les îles Canaries, le Maroc, le Sahara, le Soudan, l'Algérie, la Tunisie, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, la Suisse et l' Autriche pour retourner en Tchécoslovaquie.

J'ai réalisé ce voyage tout seul et traversé 10 000 kilomètres tantôt à pied, tantôt à cheval, parcourant l'Afrique du Nord ainsi que le Sud et le Centre de l'Europe.



Le 8 mai 1932, accompagné de mon ami Kutchera, je suis parti à pied pour faire un voyage au Nord, Est et au Nord de l'Europe. Quittant la Tchécoslovaquie, nous sommes passés par la Pologne, la Lituanie, la Lettonie, l'Estonie pour arriver en Finlande. Après avoir traversé en ski environ 3000 kilomètres en Finlande, en Suède et en Norvège, je suis retourné dans mon pays.

J'ai commencé maintenant mon troisième voyage, accompagné de mon épouse. Nous avons réalisé à pied le parcours de la Tchécoslovaquie en Hongrie puis en Roumanie où nous avons pris le bateau pour aller à Istanbul. Nous avons traversé la Turquie à pied pour arriver par 1a voie de Bayazad à la frontière de l'Iran. Nous sommes allés de Bakou à Tabriz et de là à Zandjân. Tout ce parcours a été fait pédestrement. A Zandjân nous avons acheté deux chevaux et nous sommes venus à cheval jusqu'à Téhéran.

Nous voulons arriver à Tokyo au cours d'un délai de trois ans et demi et participer aux Jeux Olympiques de 1940.

Je suis vraiment très content, dit M. Berthold Plecyly, des sentiments hospitaliers que j'ai trouvés sur tout mon parcours en Iran et aussi de la grande amabilité avec laquelle les autorités officielles régionales ont facilité mon passage dans tous les centres et sur les routes. L'Iran est un très beau pays à tous points de vue et ce qui m'a le plus frappé est le changement que j'ai vu dans toutes les villes que j'ai traversées et ce mouvement suivi pour la réalisation de nouvelles réformes et de nouveaux progrès.

Un grand chien, de race roumaine, accompagne les deux globe trotters. Ce chien, qui a 14 mois seulement, est très fort. Il veille toujours, lorsque les deux voyageurs se reposent.

Monsieur et Madame B. Plecyly ont élu domicile à la Société Skoda. Ils ont aussi visité Téhéran qu'ils quittent aujourd'hui pour se rendre à Machhad, d'où ils iront en Hindoustan en passant par le Baloutchestan. De là, le couple sportif se rendra au Siam, en Indochine française, en Chine et au Japon.

Ce parcours de la Tchécoslovaquie à Tokyo comprend environ 27 400 kilomètres. M. Berthold Plecyly compte publier une étude sur son voyage après son retour en Tchécoslovaquie. Il est aussi le correspondant de journaux tchécoslovaques. ■



La grotte Karaftou

Mahnaz REZAÏ

La grotte Karaftou fait partie des sites touristiques de la province du Kurdistan et se situe à 72 km au nord de Divândareh, près du village de Youzbâshi Kandi. La route de Takâb est le chemin le plus facile pour y accéder. Selon les chercheurs, au Mésozoïque, la grotte était sous l'eau et émergea peu à peu à la fin de cette ère. Karaftou est une grotte naturelle en chaux à quatre étages dont la profondeur est de 750 m. La grotte de Karaftou est située dans une montagne en chaux près de laquelle se trouvent des refuges et des fosses, ainsi que deux sources d'eau. En été, l'air de la grotte est très frais et en hiver, il y fait très froid. Certaines parties de la grotte sont inondées et ne se visitent qu'en bateau.

Il semble que cette grotte fut habitée dès le début de la Préhistoire. On y a retrouvé vingt-deux mille poteries datant d'époques diverses, notamment de la dynastie des Arsacides et des Sassanides ce qui semblerait attester que la grotte fut de nouveau habitée dès le 3e siècle avant notre ère. Au cours du temps, ses habitants ont modifié la forme intérieure de la grotte pour y aménager plusieurs pièces, salles et couloirs liés les uns aux autres. Des fenêtres donnant sur l'extérieur ont également été "creusées" dans la roche. On peut y admirer de nombreuses gravures réalisées sur les parois intérieures représentant essentiellement des animaux, des plantes et des hommes. En outre, une épigramme en grec figure sur le fronton de l'une des pièces du troisième étage sur laquelle on peut lire: "Héraclès habite dans cette grotte. Que le mal n'y entre pas!" A partir du XIVe siècle, elle devint un lieu de défense et prit le nom de "forteresse". De par son ancienneté et son architecture unique, elle attire de nombreux touristes de la région et de l'ensemble de l'Iran. ■



La grotte Karaftou

Photo: Keyvân Morâdi

Je me renouvelle

La nuit tombe,
Et je me renouvelle.
Enthousiasmé par la pluie de rosée,
Tel un nénuphar,
J'ouvre la bouche vers le ciel.
O créateur de la rosée et des nuages!
Mets-tu fin à ma soif?
Quel est mon destin?
Je veux être comblé par toi.
***
L'univers est le Coran illustré.
Et ses versets
Au lieu de s'asseoir, se tiennent debout.
L'arbre est un concept
La mer est un concept.
La forêt, le sol, le nuage
Le soleil, la lune et les plantes aussi.
Avec des yeux amoureux,
Viens lire l'univers. ■

تازه می شوم

شب فرو می افتد
و من تازه می شوم
از اشتیاق بارش شبنم
نیلوفرانه
به آسمان دهان باز می کنم
ای آفریننده شبنم و ابر
آیا تشنگی مرا پایان می دهی؟
تقدیر چیست؟
می خواهم از تو سرشار باشم
***
جهان، قرآن مصور است
و آیه ها در آن
به جای آنکه بشینند، ایستاده اند
درخت یک مفهوم است
دریا یک مفهوم است
جنگل و خاک و ابر
خورشید و ماه و گیاه
با چشمهای عاشق بیا
تا جهان را تلاوت کنیم.

Salmân Harâti

En ouvrant un livre
Tu ouvres les deux ailes d'un oiseau
Qui t'emmène de la terre aux jardins de la lumière.
Avec un cadeau de sagesse,
Il apportera de la lumière à ta maison.
Il s'envole toujours en hauteur
Que ses ailes demeurent ouvertes à jamais! ■

کتاب را که باز می کنی
دو بال یک پرنده را گشوده ای
پرنده ای که از زمین تو را به باغهای نور می برد.
به هر کجا که بگذرد
به ارمغانی از خرد
به خانه تو روشنی آورد
گشوده باد بالهای او
که جاودانه بر فراز می پرد.

Fereydoun Moshiri

Un message à apporter (پیامی در راه)

Je viendrai un jour
Et j'apporterai un message.
Dans les veines, je verserai de la lumière.
Et je m'écrirai: O vous dont les paniers sont pleins de sommeil!
J'ai apporté une pomme, la pomme rouge du soleil.
Je viendrai.
Au mendiant, j'offrirai un lilas.
A la belle lépreuse j'offrirai de nouvelles boucles d'oreilles.
A l'aveugle, je dirai: comme le jardin est beau!
Je devinerai un marchand ambulant, je traverserai les ruelles,
Je hurlerai: je vends de la rosée!
Un passant viendra et me dira: la vérité est cachée derrière les ténèbres.
Je lui offrirai une galaxie.
Sur le pont, il y a une fille dépourvue de pieds,
J'accrocherai la Grande Ourse à son cou.
J'enlèverai toutes les injures des lèvres.
Je démolirai tous les murs.
Aux bandits, je dirai: une caravane va s'approcher dont la charge est le sourire.
Je déchirerai les nuages.
Je nouerai les yeux avec le soleil, les cœurs avec l'amour,
Les ombres avec l'eau, les branches avec le vent.
Et j'attacherai le sommeil des enfants au murmure des cigales.
Je ferai voler les cerfs-volants.
Je viendrai nourrir les chevaux et les bœufs de l'herbe verte de la caresse.
A la jument assoiffée, j'apporterai un seau de rosée.
De l'âne décrépi, j'éloignerai les mouches.
Au pied de chaque mur, je viendrai planter un œillet.
Au pied de chaque fenêtre, je lirai un poème.
A chaque corbeau, je donnerai un sapin.
Au serpent, je dirai: comme la grenouille est belle!
Je réconcilierai les hommes les uns avec les autres.
Je familiariserai les hommes les uns avec les autres.
Je marcherai.
Je mangerai de la lumière.
J'aimerai. ■

Sohrâb Sepehri
Poèmes traduits par
Mahnâz REZAÏ

La couleur d'être

Rose FAZLI

La neige avait rendu la terre clair-obscur, le ciel pleuvait à l'unisson
Et les rangées de cyprès blancs étaient soumises à l'orgueilleuse armée des nuages sauvages
Toutes choses étaient couleur d'être
Quand tous mes rêves blancs se fondirent dans le froid d'un hiver plein de souvenirs
Comme la blanche et triste froidure seul deuil des vivants du monde
Toute chose sera toujours couleur d'être
Car la couleur d'être est couleur de neige. ■

***

Les hommes sans avenir

Klaxonnent, klaxonnent, klaxonnent,
Les chars des Dieux modernes
C'est ainsi qu'hennissent les chevaux libres dernier modèle
Et les fontaines de fumée s'enfoncent dans la gorge du ciel
Le visage de la lune devient noir
Vision de nouvelles constellations dans le zodiaque
La petite ourse perd la grande ourse
Entre les espaces noirs, de nouveaux trous noirs
Le destin de tous se perd dans les horizons lointains
Les hommes sans avenir montent sur les chars des Dieux modernes
Et klaxonnent, klaxonnent, klaxonnent. ■

Les fouets rouges

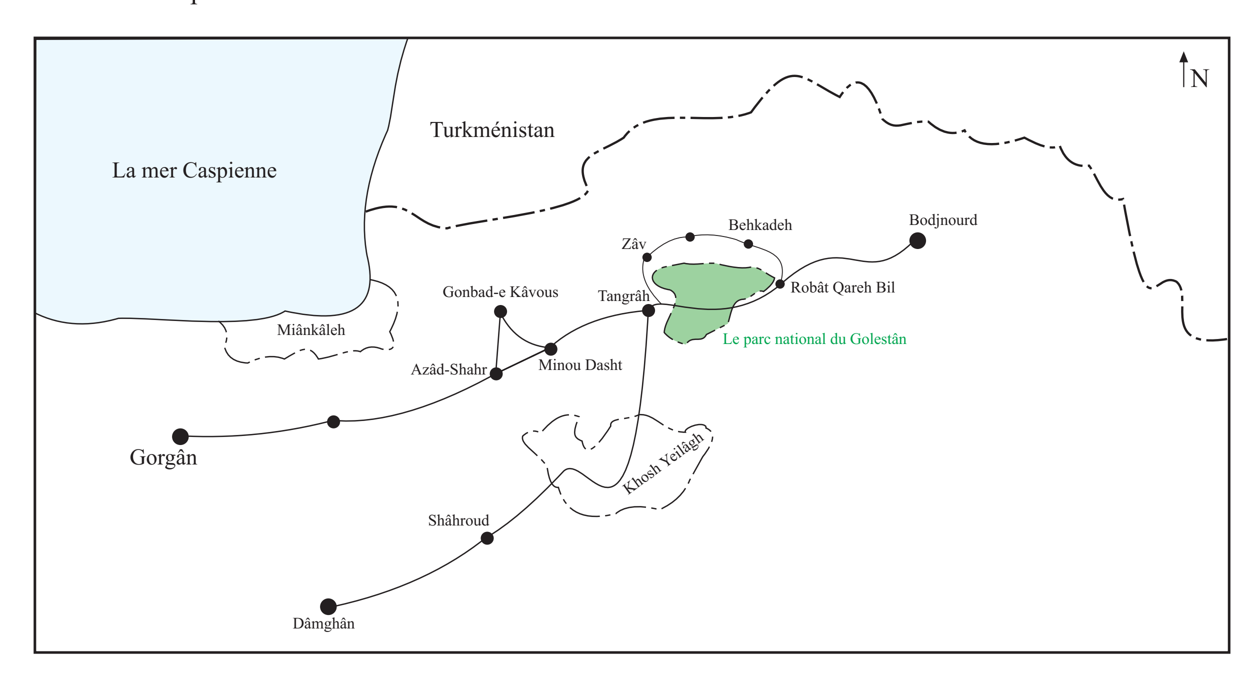
Parc national du Golestân

Mortéza JOHARI

Les parcs nationaux sont l'un des éléments essentiels du patrimoine naturel national de nombreux pays, tant du point de vue écologique, scientifique et éducatif que touristique. Le parc national iranien du Golestân a une situation privilégiée au niveau national et international en tant que réserve unique de biosphère. Il y a une cinquantaine d'années, "la forêt du Golestân" (*jangal-e Golestân*) était un terrain de chasse privilégié. Il fut ensuite rebaptisé du nom de la région d'Almeh et Ishki, puis d'Almeh pour ensuite devenir, jusqu'à la Révolution de 1979, le parc Mohammed-Réza-Shah. Ce parc se vit décerner le titre de réserve de biosphère en 1997 et fut rebaptisé parc du Golestân à la suite de la Révolution.

Le parc national du Golestân est situé à l'extrémité est des forêts boréales d'Iran et entre les villes de Gonbad-é-Kâvous et Bojnourd, dans une région montagneuse situé à l'est de la chaîne d'Elbourz. La grande route de Téhéran-Machhad passe au milieu du parc.

La physionomie du parc est variable et comprend notamment des montagnes sèches rocheuses, des vallées, collines et forêts montagneuses, des steppes montagneuses ou encore des plaines plates et sèches à l'est du parc. L'altitude oscille entre 450 m - à Tangrâh - et 2400 m - au sommet de Diurkoji - au dessus du niveau de la mer. Ce parc est divisé par une vallée où coule la rivière Mâdar-sû. Ce parc rassemble des paysages très variés, différentes montagnes et vallées n'ayant pas de physionomie monotone. La présence de nombreux microclimats dans les vallées



contribue également à développer la diversité végétale du lieu. Au cours des dernières années, l'écotourisme s'y est considérablement développé du fait de la présence de rivières, sources, cascades, forêts ainsi que de nombreuses espèces d'animaux et de plantes rares.

Les montagnes du parc

- A l'est et au sud-est: les montagnes de Qareh-Darreh, Almeh, Kuh-Sorkh. Ces montagnes contiennent de vastes pâturages et des arbres de genièvre (sorte de cyprès).
- Au nord et au nord-ouest: les montagnes de Zâv, Dâsh-Kharman, Qareh-Qashli et Qurtu. Ces montagnes abritent de nombreuses forêts denses ou plus clairsemées.
- A l'ouest et au sud-ouest: les montagnes d'Alu-Bâq, Golestân, Ishki, Kondesku et Dasht-e Shâd, qui sont essentiellement forestières.
- Au centre: les montagnes de Diurkoji, Sûfi et Qurchi, couvertes de pâturages arborisés.

Les vallées du parc

Parmi les vallées les plus connues du parc, on peut notamment citer:

- La vallée d'Almeh, qui s'étend de l'extrémité nord de la plaine de Mirzâ-Bâylu à la fontaine d'Almeh.
- La vallée d'Aq-Su, située au sud du parc.
- La vallée d'Abshâr (cascade), magnifique vallée située à côté de la route Téhéran - Mashhad et 5 km de l'est de Tang-e Gol, qui est notamment réputée pour sa haute cascade.
- La vallée de Savâr-Bâqi, qui s'étend de derrière les bâtiments de Tang-e-Gol à la plaine de Savâr-Bâqi.
- La vallée d'Ali-Dâli, belle vallée arborisée contenant de nombreuses sources se déversant dans la rivière Douq ou Mâdar-sû.



Vallée d'Almeh

Photos: Morteza Johari


Plaine de Mirzâ-Bâylu

-La vallée Jamshid-Abâd, essentiellement forestière.

Climat

Le parc national du Golestân, bien que situé à l'extrémité est des forêts de l'Hyrcanie, est fortement exposé à l'humidité provenant de la mer Caspienne apportée par des vents d'ouest. Les précipitations sont néanmoins moins importantes à l'est. Le parc national du Golestân possède également de nombreuses sources d'eau, qui ont notamment favorisé le développement de l'éco-tourisme. La diversité des climats a également favorisé l'apparition d'une flore et d'une faune très diversifiées.

Les forêts

Elles se situent pour la majorité dans la partie occidentale du parc, les arbres principaux étant le chêne-vert (yeuse) ainsi que le bouleau.

- Les forêts hyrcaniennes des basses terres de la région

Ces forêts couvrent la partie ouest du parc et s'étendent tout au long de la vallée de la rivière Mâdar-su vers l'ouest et le sud, dans les régions de Khân-Douchân et les versants du nord de la montagne Alu-Bâq.
Ces forêts couvrent généralement les terres jusqu'à 1000 m d'altitude.

Les arbres les plus communs du parc national du Golestân sont le chêne-vert (yeuse), le bouleau, l'azédarac et l'aulne; les arbrisseaux tels que le prunellier, le crataegus et le framboisier forment un couvert végétal sous le feuillage des arbres. Le sol de la forêt est couvert de fougères et de mousses, visibles également sur les troncs des arbres.

- Les forêts hyrcaniennes des hautes terres de la région

La partie ouest du parc est couverte d'une forêt plus clairsemée, adaptée à l'altitude (1000 à 2000 mètres), qui comprend essentiellement le chêne-vert, le bouleau et le frêne, sous lesquels se trouve un couvert d'arbrisseaux de crataegus et de framboisiers. Le sol de la forêt est couvert de fougères, d'astragales, de primevères et de joncs.

Ces forêts couvrent en grande partie les montagnes de Bil-Kuh, les versants de Soltân-Hubi, Savâr-Bâq, les hauteurs d'Alu-Bâq et de Kondesku.

- Les bosquets hyrcaniens

Des bois et des bosquets entourent généralement les forêts hyrcaniennes des régions hautes et basses du parc. De plus, une grande partie des versants du sud des montagnes d'Alu-Bâq, de Kondesku, et de Dâsh-Kharman sont également couvert de bosquets.

Les arbres et arbrisseaux principaux de ces bosquets sont les diverses espèces de plantes lactifères, de crataegus et d'églantiers. Le sol de ces bosquets est couvert de nombreuses plantes herbacées.

Les animaux

- Les invertébrés des forêts

Outre les nombreuses espèces d'arbres, arbrisseaux et plantes herbacées, le parc du Golestân abrite également beaucoup d'animaux vertébrés et invertébrés. Malheureusement, nous ne disposons que de peu d'informations sur les animaux terrestres et la flore bactérienne du parc.

Plus de 70 espèces de champignons ont été recensées.



Vallée de Tang-e Gol

Parmi les invertébrés qui vivent dans les forêts à même le sol, on peut citer: les gastéropodes, les colimaçons forestiers et les limaces qui sont herbivores. Les arthropodes, et notamment de nombreuses espèces d'araignées, de scorpions et de mille-pattes, ainsi que de nombreux insectes: courtilières, grillons, fourmis, termites, dermoptères, coléoptères... Tous ces invertébrés vivent dans le sol et plus particulièrement dans les feuilles pourries. Le tronc des arbres constitue des abris pour d'autres insectes xylophages vivant dans les bois.

Les différentes espèces d'invertébrés vivant dans le parc sont si nombreuses que les recenser nécessiterait plusieurs volumes. Ces invertébrés sont d'ailleurs essentiels à la survie de l'écosystème du parc national du Golestân en ce qu'ils servent de base alimentaire à de nombreuses espèces d'oiseaux, de reptiles, d'amphibiens ainsi qu'à certains mammifères.

Près de 1240 espèces d'invertébrés y ont été recensées jusqu'à présent, sans compter les espèces demeurant inconnues. Car selon les estimations, les espèces non-répertoriées et inconnues du parc sont beaucoup plus nombreuses que les espèces connues.

- Les vertébrés des forêts

Il existe sur l'ensemble du parc national du Golestân des habitats nombreux et variés adaptés à la vie des animaux sauvages de la région. Parmi eux, le cerf élaphe est tout particulièrement à signaler. Son habitat est une combinaison d'arbres hauts et vieux couverts à la végétation touffue et de clairières ou de prés situés en lisière de forêt. On peut ainsi voir le cerf élaphe dans les régions de Takht-e-Abshâr, Savâr-Bâqui et Takht-e Kord. Cet habitat est également le lieu de vie d'autres espèces telles que le chevreuil, l'ours brun, le léopard, le lynx, le sanglier, le porc-épic



Tangrâh



Tangrah

et des oiseaux comme l'épervier, l'aigle, le faisan, la colombe, le hibou, le pic, le geai des chênes et la mésange charbonnière.

- Les vertébrés des régions de steppes

Les steppes qui comprennent la plaine de Mirzâ-Bâylu et les collines des alentours, la partie sud du parc, la vallée d'Almeh et les montagnes des alentours jusqu'à Sulgurd, sont le lieu de vie d'une multitude d'animaux tels que la gazelle, le lièvre, le loup, le chacal, le renard, le léopard et diverses espèces de rongeurs. On peut également y trouver des perdrix, l'aigle royal, le guêpier d'Europe et la sittelle, ainsi que des reptiles tels que diverses espèces de tortues, de lézards et de serpents.

- Les vertébrés des régions montagneuses

Ces régions comprennent les hauteurs de Diur-koji et le sommet d'Alu-Bâq, point culminant du parc. Cette région est l'habitat favori du chamois, du léopard et de l'ours brun. On y trouve également des perdrix et des aigles royaux, ainsi que de nombreux lézards Lacertidae et Agamidae.

- Les animaux marins du parc national du Golestân

La rivière de Mâdar-su, qui traverse le parc, a permis d'ajouter aux espèces terrestres des espèces aquatiques: dix espèces de poissons, amphibies, une importante population d'insectes, d’invertébrés ou de vertébrés. De plus, le canal souterrain de Mirzâ-Bâylu est le lieu de vie d'une espèce très rare de poisson au nom scientifique de Capoeta capoeta. ■

Mortéza JOHARI


Photo: Josef hlasek



Adonis d'été

Nom scientifique: *Adonis aestivalis*
Nom persan: Adonis

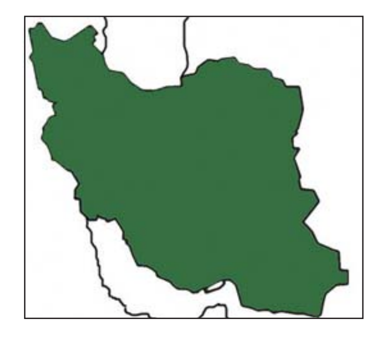
Plante annuelle, mesurant de 20 à 50 cm de hauteur, à la racine parfois fibreuse. Sa tige est naine souvent simple, glabre, verte ou verte jaunâtre. Sa feuille est décomposée, divisée en segments linéaires. Sa fleur est rouge ou jaune citronné et glabre et ses pétales sont oblongs, étalés, et égaux. Les carpelles sont oblongs, pyramidaux et glabres, et sa racine est mince et longue. Elle fleurit en avril-mai mais également en juin et ses graines mûrissent en juillet. Les fleurs sont hermaphrodites et sont pollinisées par les abeilles, mouches et coléoptères. L'adonis d'été pousse de préférence sur les sols sablonneux ou glaiseux et peut se développer en zone mi-ombragée, par exemple dans les régions boisées; elle a cependant besoin d'un sol moite. Elle pousse le plus souvent dans les fermes, à côté des routes et dans les endroits humides. On la trouve dans la plupart des régions montagneuses non désertiques. Cette plante est un cardiotonique, un diurétique et un stimulant. Elle est utilisée par la médecine, notamment ses fleurs qui ont un effet diurétique et laxatif. ■

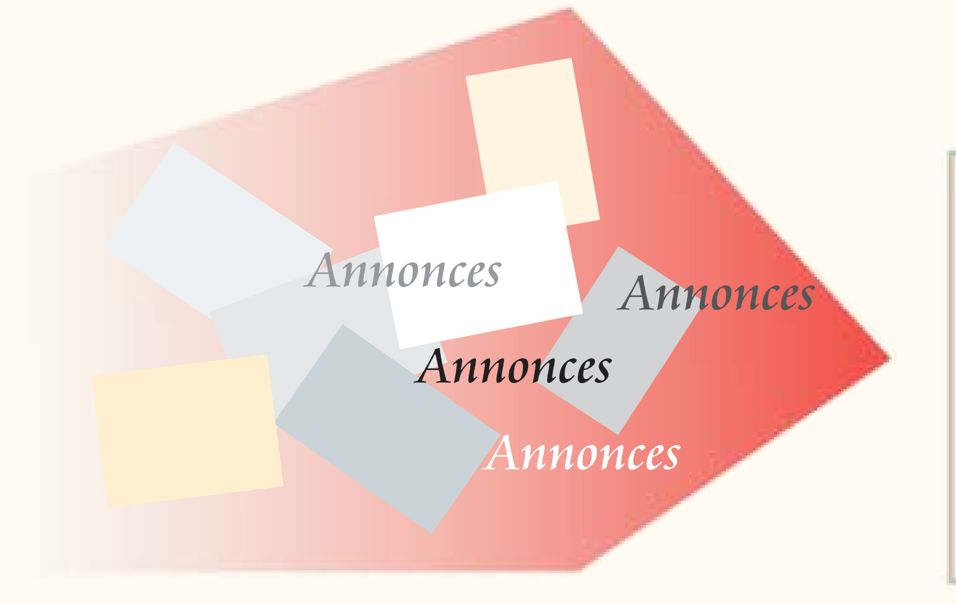
La huppe fasciée

Nom scientifique: *Upupa epops*
Nom persan: Hod-Hod

La huppe est un oiseau de taille moyenne. La taille de son corps et de sa queue varie de 25 à 30 cm et la longueur de ses ailes larges et arrondies est de 44 à 48 cm. Le plumage de sa poitrine est de couleur rosâtre-brun ou châtaigne; son dos et sa queue noirs et blancs barrés. Sa crête dressée et spectaculaire est de même couleur que la tête. Son bec est long, mince et courbé. Les huppes ont les pattes courtes. Le mâle et la femelle ont une apparence extérieure très similaire, cependant, les jeunes huppes sont en général plus mats et foncés que les adultes. La huppe fasciée se nourrit principalement d'insectes, en particulier de larves et de chrysalides d'araignées, de lombrics, de cloportes, de centripètes mais également de lézards, grenouilles, et petits serpents qu'elle trouve dans l'herbe rase et sur le sol nu. Elle marche rapidement en "sondant" le sol et fait parfois une pause pour insérer son bec dans le sol et en retirer sa proie. Elle chasse aussi les insectes en train de voler. On la trouve parfois près des habitations humaines. Son vol est de type erratique, comme celui des papillons. Elle est un oiseau diurne et se cache dans des cavités pendant la nuit. La huppe pond 6 à 7 œufs dont la période d'incubation dure de 15 à 18 jours. Les jeunes oisillons commencent à se nourrir eux-mêmes dès six jours, mais demeurent néanmoins auprès de leurs parents pendant quelques semaines. Ils se défendent en sifflant, en donnant des coups de bec ou en produisant une sécrétion à l'odeur désagréable provenant de leur glande uropygiale. Le cri de la huppe est trissylabique et ressemble à une sorte de "hoop-poo-poo", suivit de "chââr r". Elle se niche dans les trous des arbres, roches et murs. On peut également la trouver dans les jardins et parcs, à côté des rivières, dans les fermes et à coté des routes. Elle vit dans toutes les régions d'Iran. ■


Photo: Jiri Bohdal





*Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
*En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
*Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
*Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
*La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
*Toute citation reste autorisée avec notation des références.

*ماهنامه "رُوو دوتهران" در دكه های اصلی روزنامه فروشی و نیز در كتابفروشی های وابسته به مؤسسه اطلاعات توزیع می گردد.
*در صورت عدم ارسال مجله به دكه ی مورد نظر شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
*مقالات و مطالب خود را از طریق پست الكترونیكی یا پست عادی، به صورت تایپ شده و با ذكر منابع ارسال فرمایید.
*چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
*"رُوو دوتهران" در گزینش، ویرایش و تخلیص مطالب دریافتی آزاد است و مطالب دریافتی برگردانده نمی شود.
*نقل مطالب این مجله با ذكر مأخذ آزاد است.

S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

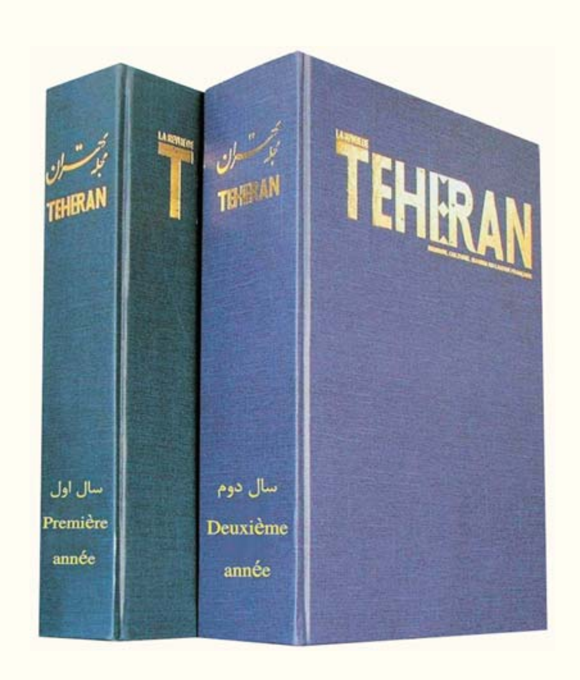
☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

- Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

- Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

- **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**



دوره‌های سال اول و دوم مجله تهران شامل بیست و چهار شماره در دو مجلد عرضه می‌گردد. علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه انتشارات اطلاعات واقع در خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران مراجعه نمایند.

L'édition reliée des vingt-quatre premiers numéros de la Revue de TEHERAN est désormais disponible en deux volumes pour la somme de 10 000 rials l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: Avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه «رُوو دو تهران»

مؤسسه

نام — نام خانوادگی

آدرس

کدپستی — صندوق پستی

تلفن — پست الکترونیکی

برای داخل کشور

یک ساله: ۸۴/۰۰۰ ریال

شش ماهه: ۴۲/۰۰۰ ریال

اشتراک از ایران برای **خارج کشور**

یک ساله: ۵۰۰/۰۰۰ ریال

شش ماهه: ۲۵۰/۰۰۰ ریال

- حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک (با فقط اسم و آدرس دقیق) به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran**، ارسال نمایید.
- در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.
- اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمد جواد محمدی

دبیری تحریریه
املی نُوواِگلیز
عارفه حجازی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
جمیله ضیاء
سمیرا فخاریان
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
سعید کمالی دهقان
بابک ارشادی

گزارشگر در فرانسه
میری فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح فرانسه
بئاتریس ترهارد

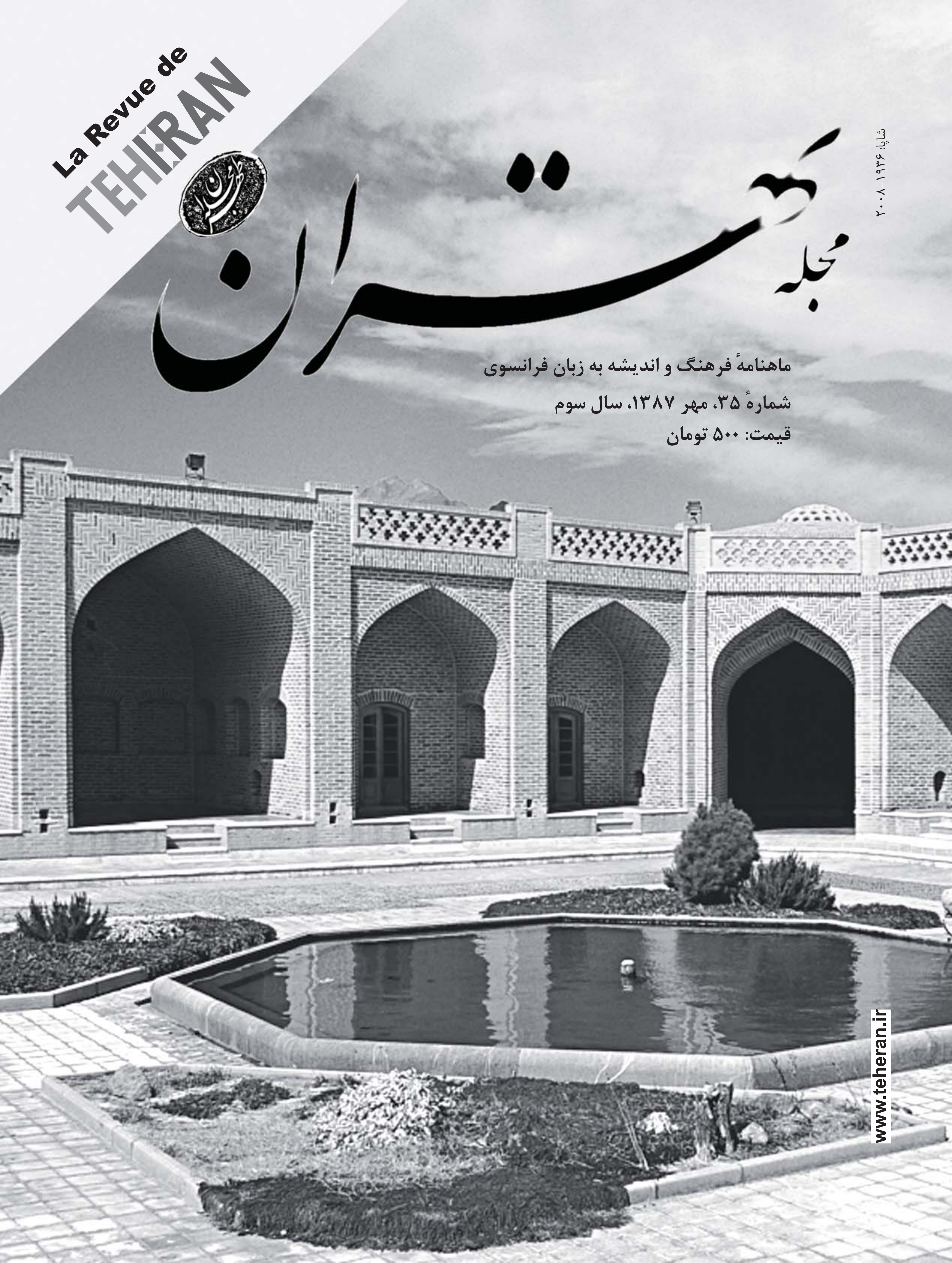
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

عکس
مرتضی جوهری

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: mail@teheran.ir
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Caravansérail du village de Karnaq, Shâhroud.



La Revue de
TEHERAN
مجله تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۳۵، مهر ۱۳۸۷، سال سوم
قیمت: ۵۰۰ تومان
www.teheran.ir